

Jean-Pierre Petit

Le Livre de la Jungle Sous-marine



Jean-Pierre Petit

Le Livre de la Jungle Sous-Marine

En hommage à Rudyard Kipling

Pour Jie, qui aime tant qu'on lui raconte des histoires avant qu'elle ne s'endorme

Les frères de Mowgli

Il était sept heures du soir. La mer s'était calmée. La tempête avait soufflé pendant des jours, et Père Dauphin était allé observer les panaches de bulles qui se formaient à chaque explosion de vagues sur les roches du cap. Il ne manquait jamais ce spectacle majestueux, en se laissant bercer par ces ondes sous-marines comme un bouchon. Mais maintenant, le rideau était tombé sur un des plus beaux tableaux que la mer puisse offrir, celui d'une tempête observée de dessous sa surface.

Les dauphins sont des habitants du large, mais son clan avait opté, depuis bien des lustres déjà, pour un habitat des plus originaux. Au pied d'une grande falaise débouchait une rivière souterraine. Pour un habitant de la surface, celle-ci ne se serait signalée que par un étrange bouillonnement à l'emplacement où celle-ci opère sa résurgence. A cet endroit, elle s'épanouissait en un vaste porche sous-marin, d'une vingtaine de mètres de large et de quatre de hauteur, en forme de demi-lune. Un peu plus loin, à quelques dizaines de mètres, un aven s'était formé à l'époque de la dernière glaciation, quand la rivière s'écoulait encore dans une sorte de fjord, aujourd'hui immergé.

Lorsqu'une rivière souterraine s'écoule dans un massif calcaire, elle n'érode pas la roche mais la dissout au fil de dizaines de milliers d'années. Elle ne s'écoule pas dans un lit, mais dans un tunnel qui s'enfonce on ne sait où sous la terre, amenant une eau douce dont on ignore la plupart du temps la provenance.

Quand la pluie tombe, l'eau ruisselant à la surface du sol s'infiltré par la moindre fissure et rejoint l'écoulement souterrain. Elle aussi dissout la roche. Il arrive donc que le plafond d'une galerie se creuse et que celui-ci s'écaille par grains minuscules, qui sont ensuite emportés par le flot. Cette érosion progresse du bas vers le haut et finit parfois par déboucher en surface. Le plafond s'effondre alors, et la galerie se trouve à cet endroit doté d'une sorte de cheminée débouchant à l'air libre, par où la lumière peut pénétrer, qu'on appelle un *aven*.

Le clan des dauphins avait fait de ce lieu son territoire. L'aven, situé à vingt brasses du porche de l'entrée, faisait une vingtaine de mètres de hauteur et autant de diamètre. L'effondrement final du plafond avait laissé, à l'aplomb de l'ouverture, un amoncellement de roches broyées. Ce tas conique débouchait en surface en formant une sorte d'îlot minuscule, dépassant à peine au-dessus de la surface de la vasque d'eau.

Le lieu était plein d'anfractuosités, de diverticules où les dauphins aimaient s'ébattre, loin du regard des hommes, lesquels n'auraient jamais imaginé les trouver là.

L'eau douce, moins dense, s'écoulait en glissant sur l'eau de mer. Près du plafond courait avec lenteur une eau limpide dans laquelle les dauphins semblaient évoluer comme délivrés de toute pesanteur. En dessous stagnait un mélange trouble d'eau de mer et d'eau douce, qu'on aurait pu comparer à un mélange d'alcool et d'eau, avant que celui-ci ne soit devenu homogène.

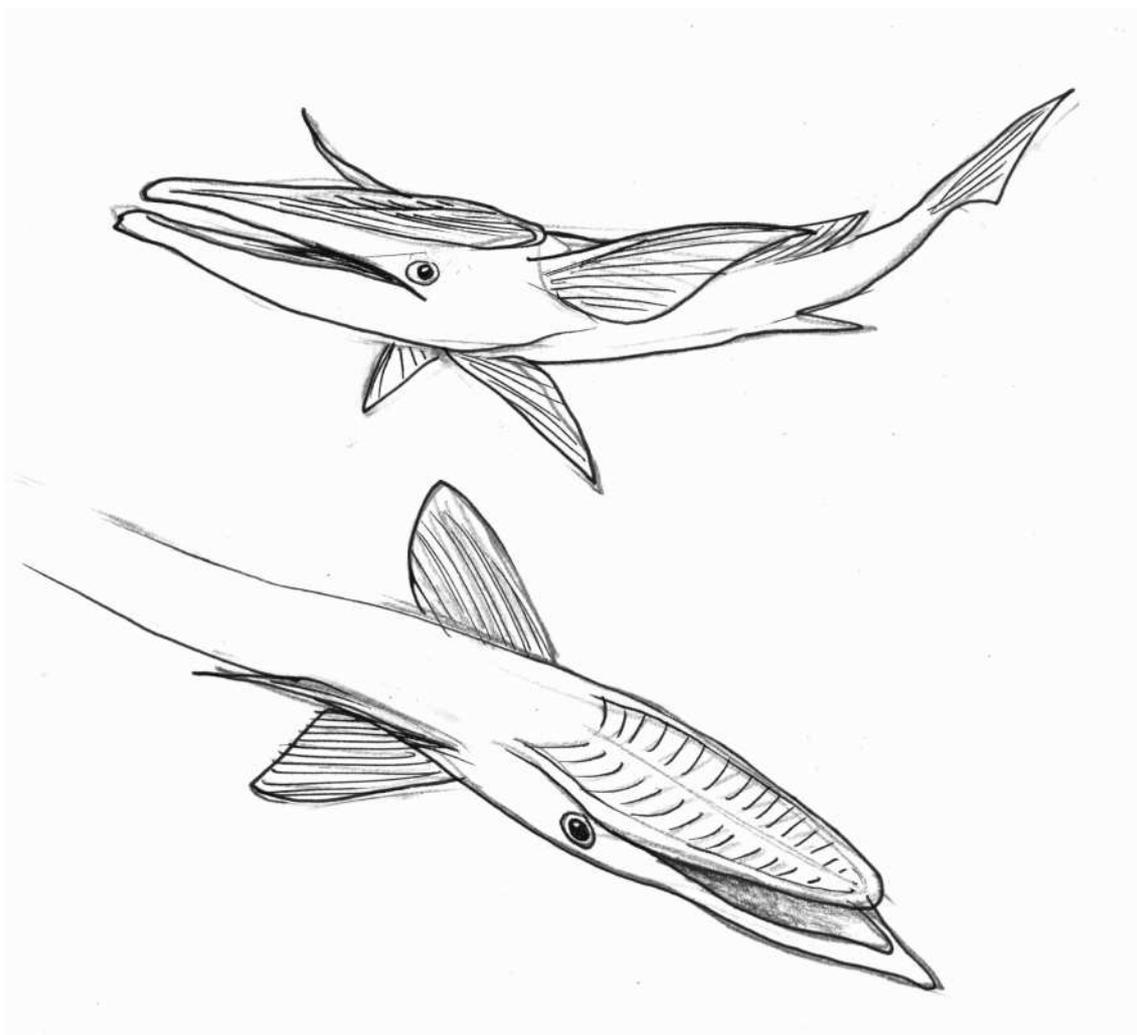
Au plafond pendaient des stalactites, datant de l'époque où le porche était émergé.

Les dauphins sont d'ordinaire d'humeur vagabonde. Ceux-là s'étaient découvert des instincts territoriaux, délogeant au passage les requins de sable qui avaient élu domicile dans tout cet

ensemble de grottes. Père Dauphin, quant à lui, s'était installé avec sa femelle dans une grotte qui communiquait avec l'aven par l'intermédiaire d'un étroit boyau. Tout en haut, une fissure tortueuse amenait la lumière depuis la surface. A l'intérieur se trouvait une plateforme émergée, sur laquelle un homme aurait aisément pu prendre pied.

Père Dauphin fut surpris de trouver à l'entrée de son refuge Tabaqui le poisson-pilote. Les dauphins, et en général les habitants de la mer, méprisent Tabaqui, le parasite. La nature l'a doté d'une ventouse, qui couvre tout le dessus de sa tête, et qui lui permet de s'accrocher à s'importe quoi. Il se fait ainsi véhiculer sans effort par tout ce qui, dans la mer, est de taille à assurer son transport.

Les requins et les raies manta le laissent se plaquer contre eux, parce qu'il leur prodigue des conseils sur les meilleurs endroits où trouver de la nourriture.



Il ne viendrait à l'idée d'aucun dauphin de tolérer la présence d'un tel parasite, celui qu'on surnomme « le lèche-plat ». Quand il ne voyage pas, accroché sur le dos ou sous le museau d'un hôte quelconque, Tabaqui colporte des ragots entendus entre deux buissons de coraux, ou mâchonne un objet aussi stupide qu'une vieille botte de caoutchouc balancée par-dessus bord par un marin.

Père Dauphin fut désagréablement surpris de trouver Tabaqui devant sa porte.

- Que viens-tu faire dans la grotte du Peuple Libre ?
- Rien, je passais pour voir si vous n'auriez pas laissé quelque relief d'un de vos repas.
- Tu n'es donc pas capable d'attraper toi-même de la nourriture ?



- Hélas non, seigneur. La Nature ne m'a pas doté de ce talent. J'en suis réduit à partager celle des autres.

Père Dauphin se glissa dans son repaire. A l'intérieur, Mère Dauphin allaitait son petit. Tabaqui la complimenta :

- Quel bel enfant vous avez là, fort et vigoureux comme son père ! Quels beaux yeux, quel rostre puissant ! Il est vrai que les enfants des rois sont des maîtres dès le berceau.

Tabaqui savait parfaitement qu'il n'est rien de plus désagréable pour des parents que de voir un étranger louer leur progéniture sous leur nez.

Il resta un moment en repos, sans bouger une nageoire, prenant plaisir à voir la gêne qu'il avait suscitée chez Père et Mère Dauphin. Puis il reprit, malignement :

- Shere Kahn, le grand requin-tigre, a changé de terrain de chasse. Il m'a dit qu'à la prochaine lune il allait chasser dans vos eaux.

- Il n'en a pas le droit, dit Père Dauphin avec colère. Il ne doit pas changer ses battues sans dûment avertir le Peuple de la Mer. Quand il arrive quelque part, il effraie les poissons à des miles à la ronde, et moi j'ai à chasser pour deux, ces temps-ci.

- Sa mère, ajouta Mère Dauphin, ne l'a pas appelé Lungri, le boiteux, pour rien. Il est né avec une nageoire plus courte que l'autre. C'est la raison pour laquelle il n'a jamais pu s'en prendre qu'à des proies de peu d'importance.

A quelques miles de là, à Grande Falaise, où s'ouvrait la retraite des dauphins, se trouvait un petit port de pêche.

Père Dauphin cercla nerveusement dans l'étroite caverne.

- Puisqu'il serait bien incapable de les rattraper, Shere Khan, au lieu d'aller chercher des thons en pleine eau, pourrait bien s'en prendre à des pêcheurs se baignant à proximité de la côte. Et s'il le fait, ceux-ci se mettront en chasse contre lui. Ils tendront des filets où nous risquerons de nous faire prendre. Si la chasse est lancée, il s'en ira ailleurs. Mais nous, nous devons subir la colère des pêcheurs, qui nous poursuivront avec leurs harpons, alors que nous ne leur voulons aucun mal. Vraiment, nous sommes très reconnaissants à Shere Kahn.

- Lui parlerai-je de votre gratitude ? dit Tabaqui.

- Ouste, lança brusquement Père Dauphin. Va-t'en retrouver ton maître, qui te nourrira. Tu as fait assez de mal pour cette nuit.

- Je m'en vais, dit Tabaqui en s'engageant dans l'étroit boyau. Si vous sortez du fjord, vous pourrez constater que Shere Kahn rôde à l'entrée.

La nuit tombait. En sortant du refuge du clan Père Dauphin put apercevoir la nageoire dorsale du requin-tigre qui se dressait hors de l'eau. Il zigzaguait, comme s'il cherchait quelque chose. Il put apercevoir Baloo, le morse, dont le nom signifie « celui qui a eu une défense cassée au combat », broutant sur un tapis d'herbe. Il se glissa contre lui.

- Je te salue, Baloo. Bonne herbe tendre pour toi et coquillages savoureux.

- Bonjour à toi, Père Dauphin, et bonne pêche pour toi et les tiens. Shere Kahn est dans les parages.

- Il cherche quelque chose.

- Ou plutôt quelqu'un. Une barque a chaviré près de la côte, cette nuit. Ceux qui la menaient se sont accrochés à sa coque. Mais d'autres les ont vus, depuis le port voisin, et se sont portés à leur secours.

- Ont-ils pu récupérer tout leur monde ?

- Je ne sais pas. Mais les oiseaux de mer m'ont crié qu'ils avaient vu l'ombre du rayé filer sous la surface.

- Il a dû sentir quelque chose. Je le vois déjà fonçant, la gueule à demi ouverte.

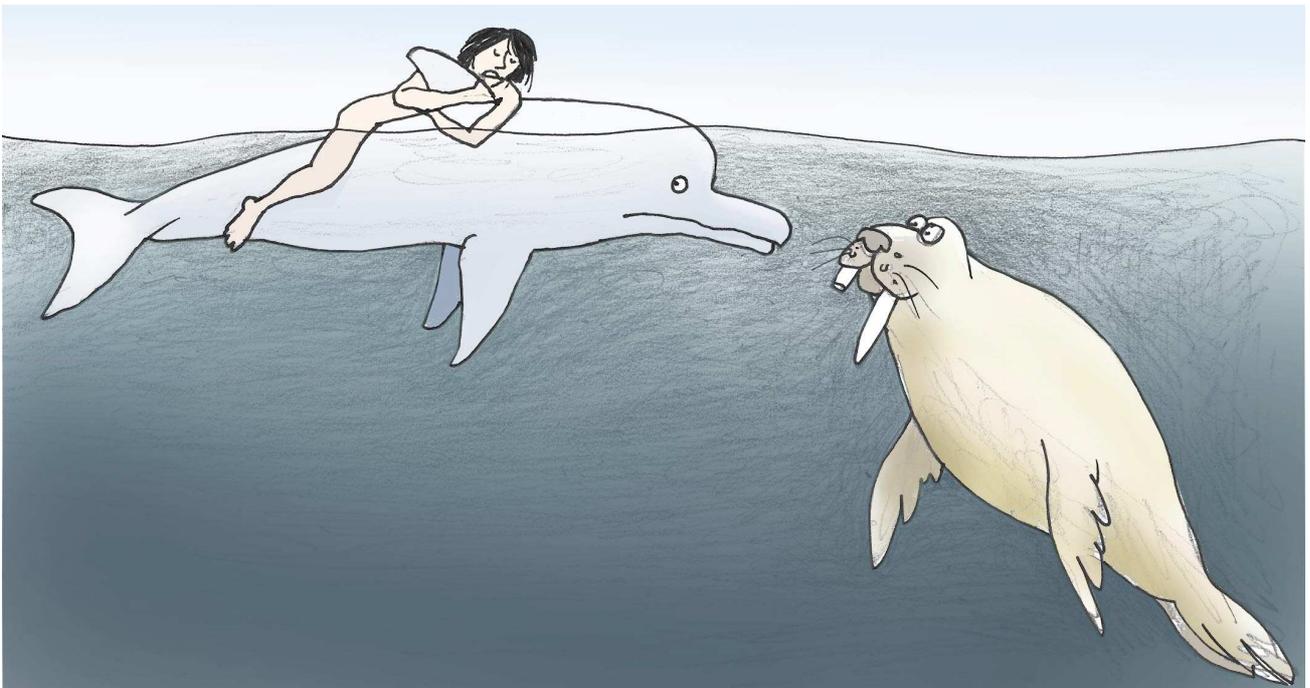
Dans le soir qui tombait, ils virent quelques débris qui flottaient, restes du naufrage. Poussés par la curiosité ils gagnèrent le lieu en quelques coups de nageoires. Le bateau avait démâté et son gréement brisé dérivait au fil de l'eau. Un reste de voile ondulait au gré des vagues. Père Dauphin s'approcha de plus près. Soudain il sentit quelque chose lui agripper la nageoire dorsale.

Ce n'étaient pas des dents, ni des ventouses, ni un cordage, ni un filet, ni rien de ce qu'il connaissait dans la mer. Il entendit Baloo rire.

- Pourquoi ris-tu ?

- Parce que tu as un petit passager.

- Un quoi ?



- Un petit d'homme qui s'est agrippé à ton dos.

Père Dauphin sentit les jambes de l'enfant, qui ne devait pas avoir plus de sept printemps, enserrer son corps de ses petites jambes.

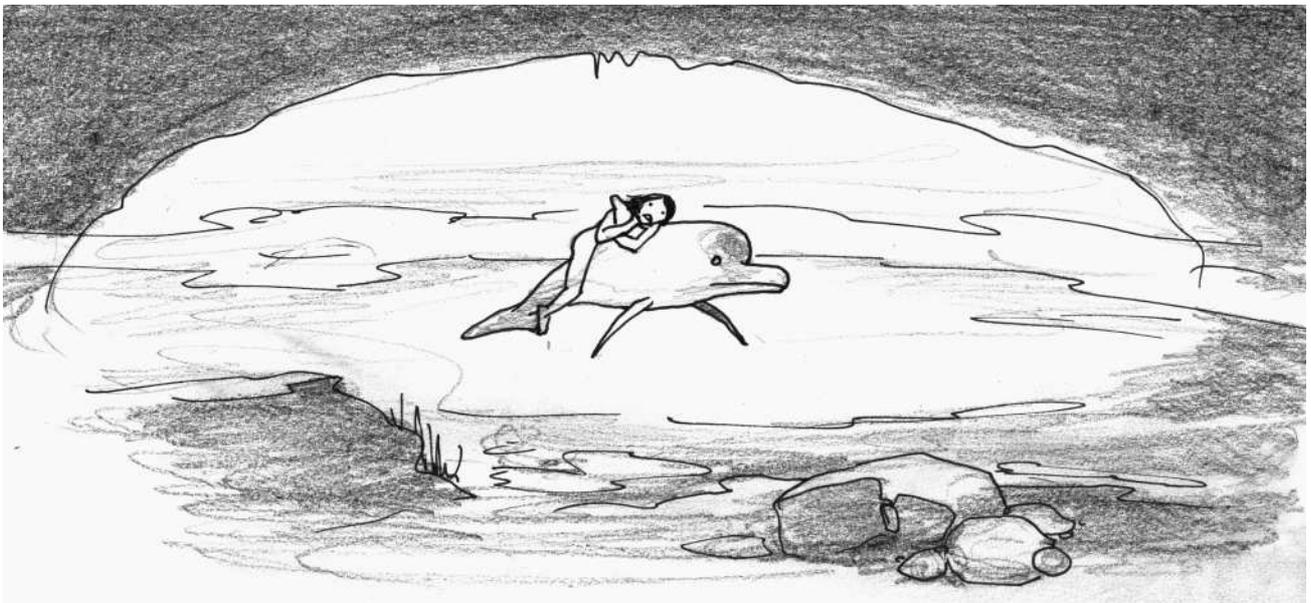
- Il est brave. Il ne te craint pas.
- Que dois-je faire de lui ?
- Si tu l'abandonnes à la mer, Shere Kahn le trouvera et n'en fera qu'une bouchée.

Au loin on voyait luire les lumières du port. Père Dauphin souffla par son évent.

- Si nous tentons de l'amener vers ce port, et si le tigre nous trouve l'affaire sera vite réglée. Ah, on ne peut pas le laisser ainsi.
- Fais comme te dira ton instinct, lâcha Baloo avant de reprendre le chemin des prairies sous-marines.

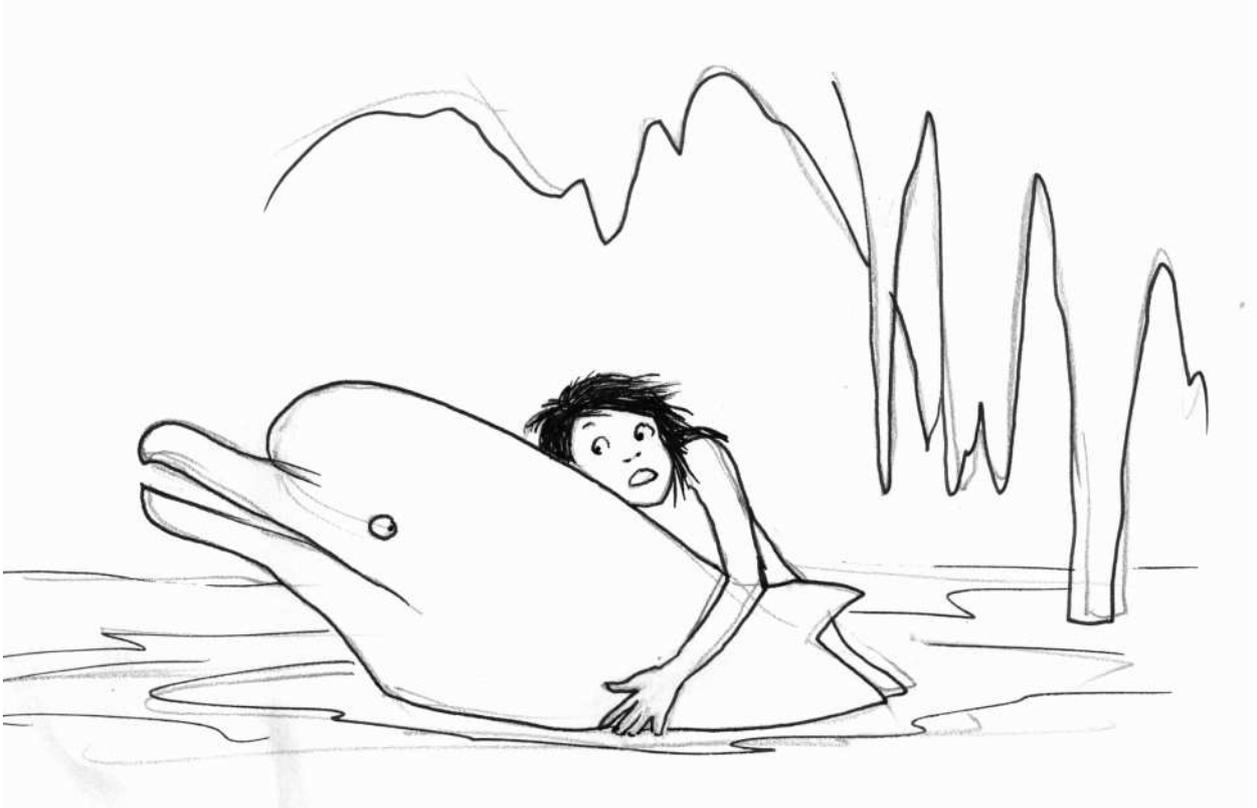
Le refuge du clan était proche. Sans trop réfléchir, Père Dauphin mit le cap vers son entrée. Il lui fallait s'immerger pour franchir le porche et gagner l'eau libre de la grotte qui lui servait de refuge. Il sentait les mains du petit d'homme serrer sa nageoire bien fort.

- Ma foi, se dit-il, je vais franchir le porche. Si tu me lâches, tant pis pour toi.



Mais le petit d'homme tint bon. A vingt mètres de l'entrée Père Dauphin fit surface, luisant dans l'obscurité comme une vessie de cuir.

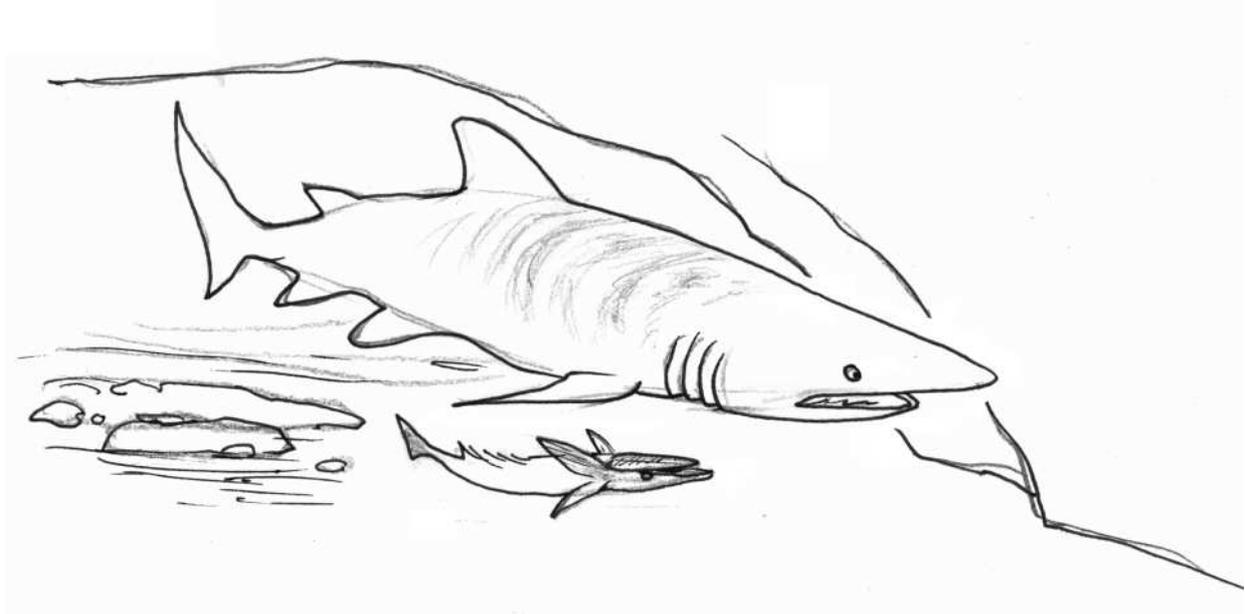
-,Mais que diable as-tu sur le dos ?



Mère Dauphin s'approcha avec son petit. Le petit d'homme lâcha la nageoire, prit pied sur la table de corail et les regarda sans sembler éprouver de crainte.

- Un petit d'homme ? Je n'en avais encore jamais vu. Montre-toi, pour qu'on voie à quoi tu ressembles.

Le refuge était éclairé à la fois par un rai de lumière qui tombait du plafond et par une belle lueur bleue qui émanait du boyau d'accès, conduisant à l'aven. Les dauphins virent d'abord se faufiler la silhouette de Tabaqui, le poisson-pilote.



- Il est entré par ici, seigneur.

L'étroite voie d'accès se trouva soudain obscurcie par la présence d'un imposant visiteur qui s'y était engagé. Celle-ci était juste assez large pour lui laisser le passage sur les trois quarts de sa longueur. Le museau du requin-tigre apparut.

Père Dauphin lui fit face, sachant par ailleurs que le tigre ne pouvait pas aller plus loin.

- Shere Kahn nous rend visite, c'est un grand honneur. Et que veut le tigre ?

- Ma proie. Un petit d'homme a pris ce chemin. Ses parents ont regagné la côte, ont pu s'enfuir. Il est à moi. Donnez-le-moi.

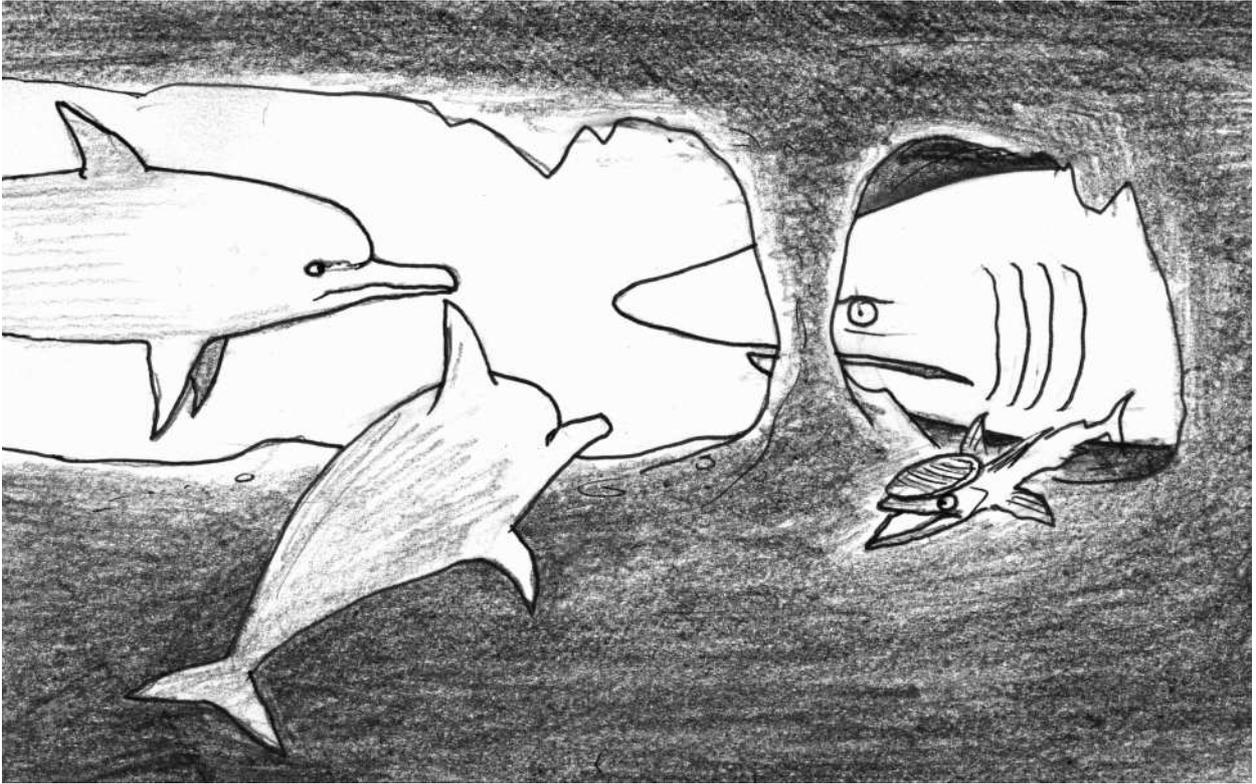
- Les dauphins sont un Peuple Libre et ne prennent d'ordres que du Conseil supérieur de leur clan, et non point d'un requin à la peau plus ou moins rayée. Le petit d'homme est à nous... pour le tuer ou le laisser vivre, comme il nous plaira.

- S'il vous plaît ! Quel est ce langage-là ? Dois-je attendre dans votre repaire de murènes, lorsqu'il s'agit de mon droit le plus strict ? C'est moi, Shere Kahn, qui parle !

Mère Dauphin apparut dans la lumière, émergeant du fond de la caverne.

- C'est moi, Rashka, le démon, qui vais répondre. Le petit d'homme est mien, entends-tu, Lungri, toi, le requin boiteux !

Tel qu'il était engagé, Shere Khan était bien mal placé pour combattre. Au contraire son adversaire pouvait, en se glissant entre deux dalles, atteindre son point faible : ses ouïes.



En effet les requins, même de grande taille, ne sont pas invulnérables. Ils savent que les rostres des dauphins peuvent les tuer si ceux-ci frappent à ce défaut de leur caoutchouteuse cuirasse, provoquant immédiatement une hémorragie mortelle.

Rashka continua de l'invectiver :

- Et s'il nous plaît à nous de le laisser vivre et nager parmi nous, de lui faire bénéficier de la protection du clan ? Prends garde à cette petite grenouille, mangeur de charognes, dévoreur d'épaves. Peut-être un jour celui-là te chassera-t-il avec un harpon. Qu'attends-tu pour regagner l'eau libre, toi qui a sans cesse besoin de nager pour ne pas étouffer comme un poisson hors de l'eau ?

La plupart des requins sont en effet totalement démunis de muscles pour mouvoir leurs ouïes et faire circuler l'eau sur leurs branchies. Seuls les requins de sable ou les dormeurs peuvent rester immobiles en avalant de l'eau. Shere Kahn, comme tous les requins-tigre, avait besoin de se mouvoir sans cesse pour respirer. Coincé dans cette galerie d'accès à la grotte, il sentait ses forces faiblir. Il décida de faire retraite et dut se contorsionner pour se dégager de l'étroit boyau.

- Chaque murène veut faire la loi dans son propre trou. Nous verrons ce que dira le clan quand il apprendra que vous voulez garder parmi vous un petit d'homme.

Tabaqui se colla au passage sur son ventre.

Père Dauphin éructa de colère.

- Va, emmène ton valet avec toi, seigneur de la mer.

La grande silhouette de Shere Kahn s'encadra, en contre-jour, sous le porche de l'entrée.

Sa fureur éteinte, Mère Dauphin retourna cercler dans la grotte.

- Tout cela est bel et bien. Mais qu'allons-nous faire maintenant de cette petite grenouille ?

Elle posa son rostre sur la table de corail. Mowgli, la grenouille, s'approcha et la caressa. Elle n'avait jamais ressenti un tel contact et fixa l'enfant du regard.

- Bah, dit Père Dauphin, demain est un autre jour et ça sera au Conseil de décider. En attendant, de quoi soupera-t-il ce soir ?

- Je crois, mon ami, qu'il n'aura nul besoin de nous. Regarde !



Mowgli plongea et ramena une pleine brassée de coquillages, ramassés sur le fond ou arrachés à la paroi, qu'il posa sur la table de corail en les alignant avec soin. Puis, comme s'il se fut agi de la chose la plus naturelle du monde, il s'immergea de nouveau et ramena un gros galet, qu'il tenait à deux mains. Hors de l'eau il s'en servit pour fracasser les coquilles. Une chair blanche et rose apparut, qu'il saisit à pleines mains et qu'il fourra dans sa bouche en arborant un grand sourire.

Père Dauphin n'avait rien perdu de la scène.

- Je vois, se dit-il, comment font les hommes pour pêcher. J'ai déjà vu Baloo sortir du sable des coquillages avec sa défense intacte. Mais celui-là les ramasse avec ses nageoires. Et au lieu de les casser avec ses dents il se sert d'un galet. Tout cela est fort intéressant.

Le fond immergé de la grotte était tapissé d'oursins. Mowgli alla ramasser ceux qui arboraient de jolies couleurs, en délaissant les noirs qui ne portaient pas d'œufs. Il se servit d'une coquille Saint-Jacques comme d'un couteau et, ménageant une ouverture circulaire, rafla d'un doigt des grappes d'œufs jaune orangé, et s'en régala.

Son dîner achevé, il invita des girelles, à peine grandes comme la main, à terminer les plats. Assis au fond de la grotte, agrippé à une touffe de gorgone, il tendit les oursins à ses invitées, qui accoururent pour se régaler.

Mère Dauphin contempla ce spectacle avec un étonnement mêlé d'admiration.

Son dîner achevé, Mowgli prit pied sur le sec, s'allongea sur une dalle et s'endormit.

Le lendemain les rayons du soleil commencèrent à descendre progressivement dans l'aven, formant une tache de lumière éclatante sur le mur calcaire et éclairant l'eau de la rivière souterraine d'un beau vert émeraude. Mowgli avait vite fait le tour du propriétaire, explorant un à un tous les diverticules de la résurgence. Dans une salle attenante il découvrit une montagne de coquilles d'huîtres, témoignant de l'occupation des lieux par des hommes préhistoriques, au temps de la dernière glaciation, quand les eaux étaient plus basses de plus de cent mètres et qu'une partie importante des galeries étaient à sec. Des jeunes dauphins le frôlèrent et provoquèrent son rire, qui se répercuta sur les murs du puits. La salle résonnait du bruit des événements. Finalement il prit pied sur la petite île centrale, s'assit et regarda autour de lui la meute qui cerclait.

Celle-ci fit place à un visiteur des plus imposants. Baloo hissa ses cinq cents livres de chair sur l'éboulis, en s'aidant de sa défense.



Le silence se fit. Akela, le chef du clan, nagea lentement vers l'îlot. Puis, laissant la partie avant de son corps reposer sur ses nageoires, il sortit la tête de l'eau pour inspecter à son tour le petit d'homme.

Les dauphins sentirent la forte turbulence créée par l'arrivée de Shere Khan dans le refuge du clan. Celui-ci gagna l'aven et cercla lentement, en longeant la paroi.

- Ce petit d'homme est mien. Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme ?

Quand un étranger à un clan veut se joindre à celui-ci, la Loi de la Mer veut qu'au moins deux de ses membres se portent garants de lui. Akela émit un long sifflement.

- Qui parle pour ce petit d'homme ? Qui, ici, parle pour lui ?

Il n'y eut pas de réponse. Shere Kahn reçut ce silence avec satisfaction, faisant claquer ses puissantes mâchoires, capables de briser net la jambe d'un homme tombé à la mer. Alors l'hôte du clan, Baloo, le morse, qui enseigne aux jeunes dauphins la Loi de la Mer et qui peut aller partout où il lui plaît, car il trouve toujours des coquillages pour se nourrir, se dressa du plus haut qu'il put.

- Le petit d'homme ... le petit d'homme ? ... dit-il. C'est moi qui parle pour le petit d'homme. Il n'y a pas de mal dans un petit d'homme. Je ne suis guère doué pour l'éloquence, mais je dis la vérité. Laissons-le nager au milieu du clan, qu'on l' enrôle parmi les autres. C'est moi-même qui lui donnerai des leçons.

Nous avons encore besoin de quelqu'un d'autre, dit Akela. Baloo a parlé, et c'est lui qui enseigne la Loi à nos petits. Qui parle avec Baloo ?

Une ombre survola le fond de l'éboulis, venue de nulle part. Mowgli écarquilla les yeux pour voir qui était cet être noir comme de l'encre de seiche. Alors Bagheera, l'orque, monta du fond. Sa longue nageoire dorsale apparut et s'inclina sur le côté.

Tous connaissaient Bagheera et personne ne se souciait d'aller à l'encontre de ses desseins, car Tabaqui, le poisson-pilote, est moins rusé qu'elle. Sa voix est plus légère que l'écume de la mer et sa peau plus douce que celle des anémones.

- Ô Akela, et vous, Peuple Libre, ronronna sa voix persuasive, je n'ai nul droit dans votre assemblée. Mais la Loi de la Mer dit que, s'il s'élève un doute dans une affaire en dehors d'une question de meurtre, à propos d'un nouveau petit, la vie de celui-ci peut être rachetée, moyennant un prix. Et la Loi ne dit pas qui a le droit ou non de payer ce prix. Ai-je raison ?

- Très bien, très bien, crièrent les jeunes dauphins qui ont toujours faim. Écoutons Bagheera. Le petit peut être racheté. C'est la Loi.

- Sachant que je n'ai nul droit de parler ici, je demande votre assentiment.

- Parle donc, crièrent vingt voix.

- Tuer un petit nu est une honte. De plus il pourra nous aider à mieux pêcher quand il sera en âge de le faire. Il pourra défaire des filets dans lesquels certains d'entre vous se seront pris. Il saura couper la ligne qui vous retient prisonniers et extraire l'hameçon qui blesse votre bouche. Il peut comme les autres hommes monter sur les rochers et voir de loin les bateaux des harponneurs qui s'approchent. Baloo a parlé en sa faveur. Maintenant j'ajouterai l'offre d'un poisson-lune de cinq cents livres, que j'ai fraîchement tué et qui gît sur le fond, à un demi-mile d'ici à peine, si vous acceptez le petit d'homme, conformément à la Loi. Y a-t-il une difficulté ?

- Il s'éleva des clameurs de voix mêlées parlant ensemble : « Qu'importe ! Il se noiera pendant les tempêtes d'hiver, se perdra dans la brume. Quel mal peut nous faire une grenouille nue ? Qu'il coure avec le clan ! ... Où est le poisson-lune, Bagheera ? ... Nous acceptons. »

Pendant tous ces palabres, Mowgli s'était intéressé aux cailloux de l'îlot. Il ne prêta aucune attention aux dauphins adultes qui vinrent l'examiner, chacun à leur tour. A la fin, ils partirent à la suite de Bagheera qui les amena à la verticale du tombant au pied duquel gisait le poisson-lune, mort. Seuls restèrent dans les grottes Akela, Baloo et la nouvelle famille de Mowgli. Bagheera ne tarda pas à revenir, laissant les dauphins du clan à leur festin. Sur son chemin elle croisa le requin-tigre, furieux que Mowgli ne lui eut pas été livré.

- Oui, tu peux danser de droite et de gauche. Mais un jour viendra, je te le dis, où cette petite grenouille te fera danser d'une autre façon, ou je ne sais rien de l'homme.

Et elle rejoignit le groupe dans l'aven.

- Nous avons bien fait, dit Akela : les hommes et leurs petits sont des gens avisés. Le moment venu, celui-là pourra se rendre utile.

- C'est vrai, dit Bagheera ; le moment venu, qui sait ? On aura besoin de lui : car personne ne peut mener le clan du Peuple Libre éternellement.

Akela ne répondit rien.

Il pensa au temps qui vient pour chaque chef de clan, où sa force l'abandonne et où, plus affaibli de jour en jour, il finit par être chassé par un autre membre du clan, un nouveau chef.

- Emmenez-le, dit-il à Père Dauphin, et dressez-le comme il sied à un membre du Peuple Libre.

Et c'est ainsi que Mowgli, la grenouille, entra dans le clan des Dauphins de Seone, au prix d'un poisson-lune et d'une bonne parole de Baloo, le morse.

Père Dauphin lui apprit alors toutes les choses qu'il connaissait de la mer. Il apprit ce qui était bon à manger et ce qui ne l'était pas. Quand les dauphins partaient chasser, il s'accrochait à l'un d'eux et se laissait traîner, couché sur le dos, en regardant les nuages du ciel, ou à plat ventre en voyant les algues du fond défilé sous lui et onduler dans les courants.

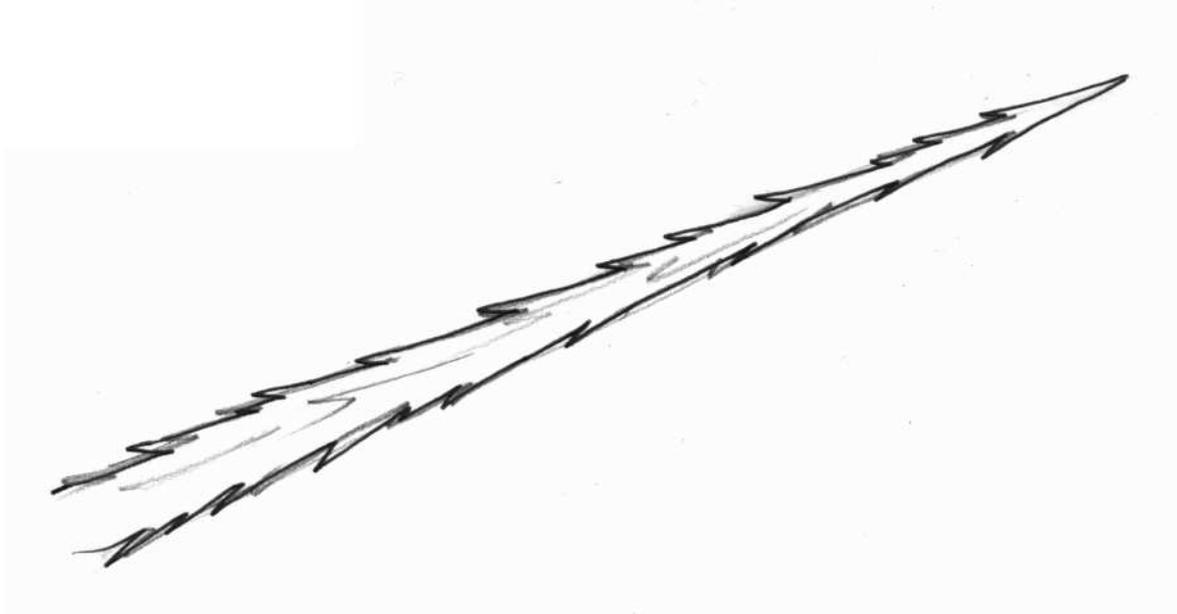
Il était seul à pouvoir apercevoir, au loin, la voile d'un pêcheur. Il prévenait alors la troupe en frappant la surface de l'eau de ses mains ou en émettant des bruits avec sa gorge.

Quand il ne partait pas avec la meute il restait seul et montait sur la falaise calcaire, mais sans beaucoup s'éloigner de l'entrée de la grotte. Il ramassait des herbes et les sentait. Il regardait, en plissant les yeux sous le soleil, les tourbillons de vent faire monter des trombes d'écume. Il pouvait aller plus profond que les autres hommes, car il lui suffisait de chevaucher un de ses frères, puis de lui indiquer d'un coup de menton sur la tête quand il était temps pour lui de remonter.

Baloo lui apprenait les Maîtres Mots du monde de la mer. Il apprit que les coraux en bois de cerf, malgré leur aspect inoffensif, pouvaient infliger des brûlures cuisantes. Baloo lui apprit à ne pas saisir n'importe quoi, n'importe comment, et que certains coquillages, jolis à regarder, possédaient des dards venimeux.

Il apprit le langage des poissons brouteurs de corail, qui émettent des sons à l'aide de dents palatines, dont ils se servent comme de meules pour réduire en poudre les coraux dont ils se nourrissent.

Il apprit à reconnaître la raie pastenague enfouie sous le sable, dont l'aiguillon, hérissé d'épines, est si dangereux que s'il s'enfonce dans une jambe, il est préférable, pour l'extraire, de lui permettre de poursuivre son chemin, en le faisant ressortir de l'autre côté.

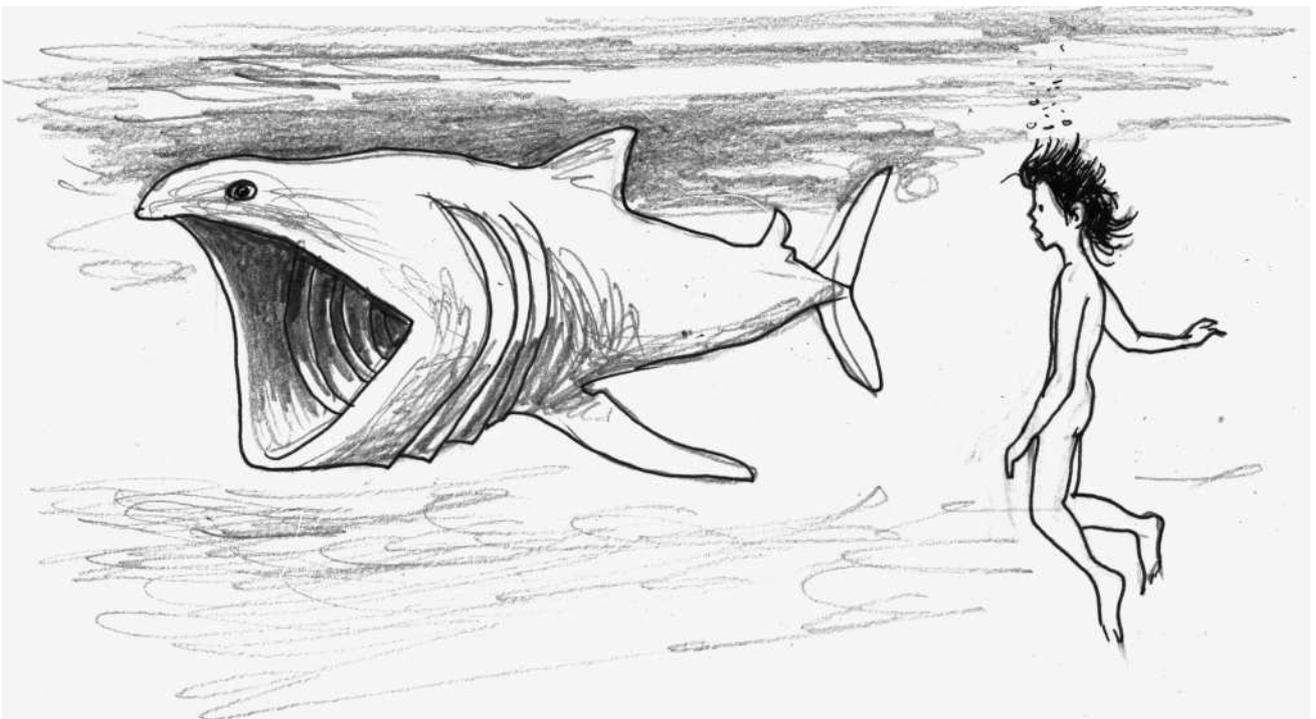


Il devint l'ami de Lith, la grande tortue de mer, qui acceptait de l'emmener sur son dos. Il aimait entendre son souffle puissant et rauque, quand elle montait en surface pour reprendre sa respiration.

Pendant tout ce temps où Mowgli apprit la mer il n'y eut pas de petit d'homme plus heureux que celui-là.

Ce qu'il aimait par-dessus tout c'était partir loin au large, sur le dos de Bagheera, l'orque. Accroché à son puissant aileron dorsal il se laissait bercer par sa nage puissante et ils couvraient ensemble des dizaines de miles. Parfois des bruits étranges retentissaient dans la mer, perceptibles à de grandes distances. Il lui arrivait parfois de côtoyer, loin au large, Haati, l'auteur de ces chants, la grande baleine bleue, dont le petit était aussi grand que Bagheera.

Shere Kahn était parti vers d'autres terrains de chasse. Avec Bagheera il arrivait parfois à Mowgli de croiser des requins d'une toute autre espèce. Ceux-là nageaient la bouche grande ouverte, droit devant eux.



- Que mangent-ils, Bagheera ? Je n'ai vu nul poisson se hasarder dans leur bouche. Est-ce qu'ils attendent qu'un poisson leur tombe dans le gosier ? Ça a l'air complètement idiot.
- Ils mangent du plancton.
- Qu'est-ce que cette chose-là ?
- C'est tout petit, alors ils doivent en manger beaucoup.

Quelquefois les voyages qu'il effectuait avec Bagheera se prolongeaient tard dans la nuit. Quand ils revenaient, à la saison chaude, l'orque laissait derrière elle une traînée lumineuse, verdâtre.

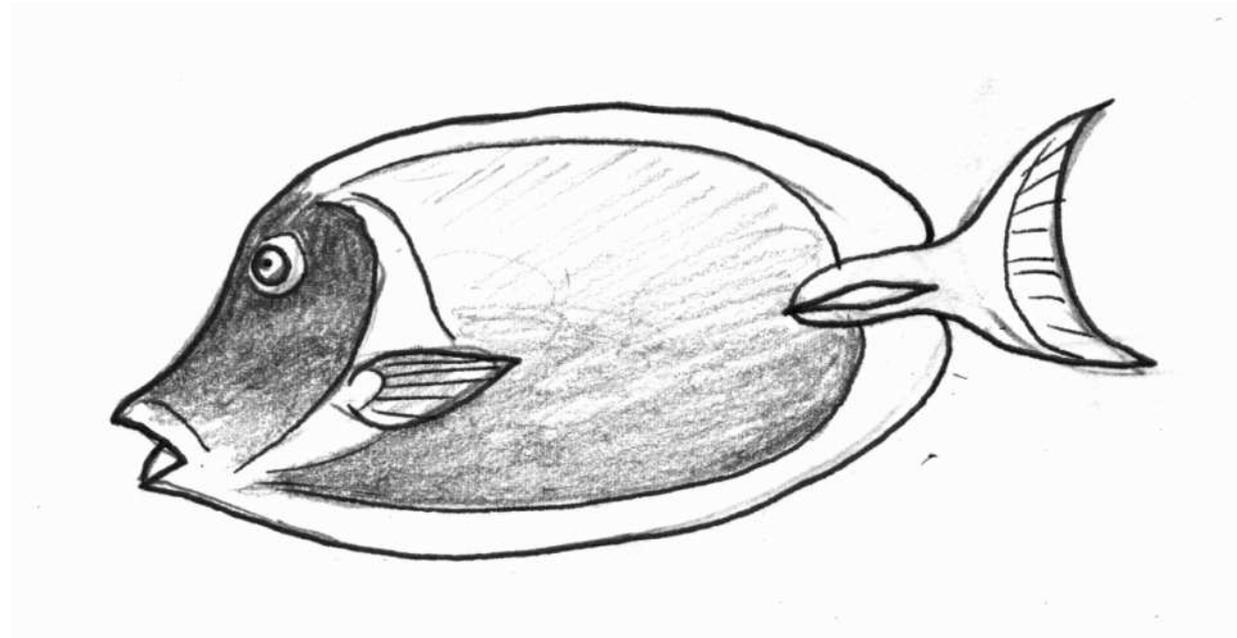
- Qu'est-ce que cela, Bagheera ?

- C'est ce que mangent tes amis, les requins-baleine. Quand tu déranges, la nuit, ces minuscules animalcules dont ils se nourrissent, ceux-ci émettent de la lumière.

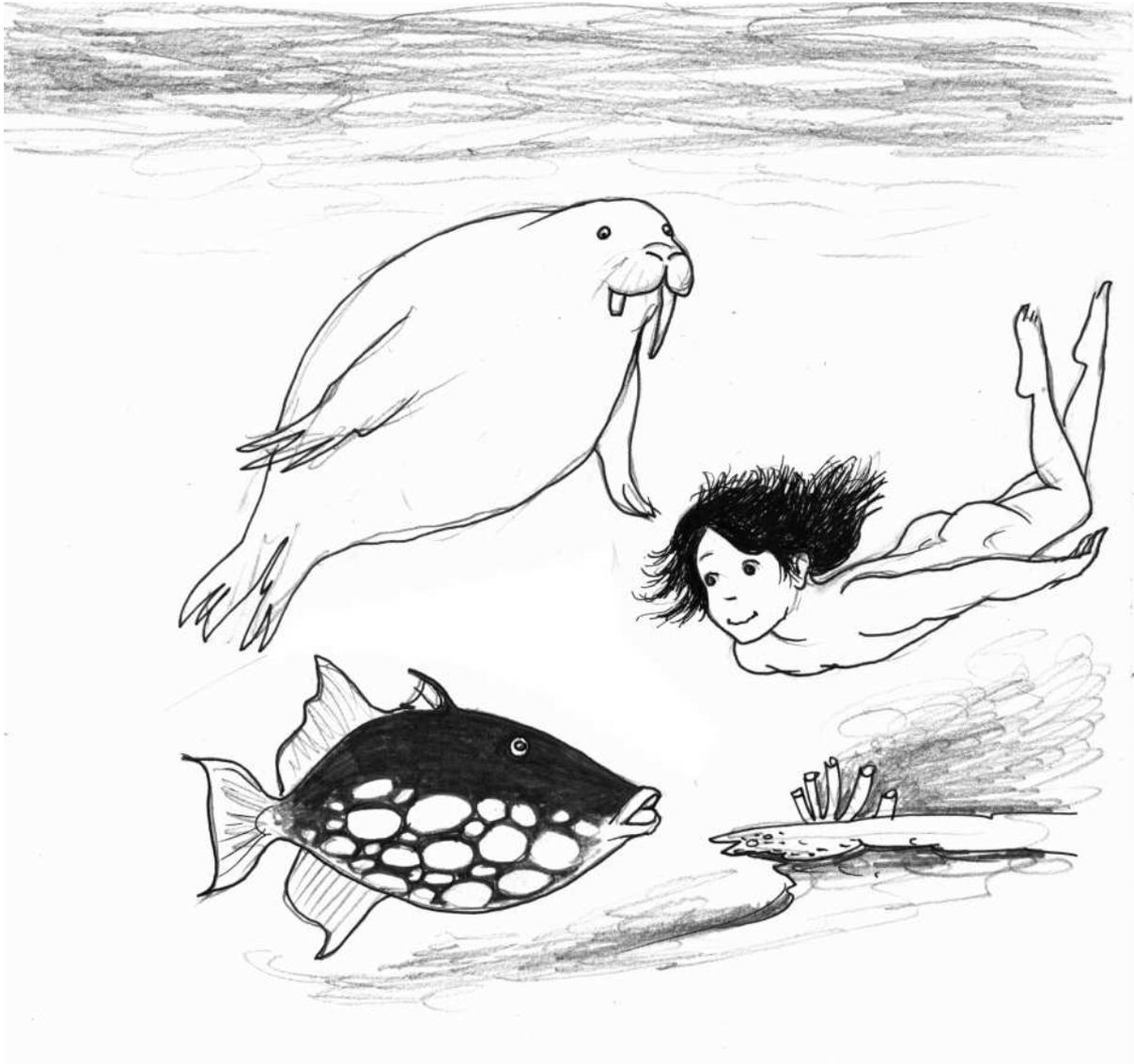
- Comme le monde de la mer est étrange !

Le plus savant de tous était Baloo. Il montra à Mowgli tous les dangers de la mer, tout ce qui portait venin. Il lui apprit à ne pas enfoncer les mains dans n'importe quel trou de rocher, sous prétexte qu'il était curieux de savoir ce qu'il pourrait en retirer. Il lui apprit à saisir, à mordre et à tuer. Baloo lui indiqua ce qu'on pouvait toucher, et ce dont il ne fallait s'approcher sous aucun prétexte.

Il lui apprit que certains poissons, qu'on appelait « docteurs » ou « chirurgiens », possédaient des lancettes au voisinage de la queue, qui pouvaient vous trancher un doigt.



Chez d'autres, les balistes, qu'on appelle aussi les trigger fishes, le danger se logeait sur le dos, sous une longue arête articulée, dont le mouvement subit pouvait faire jaillir une aiguille porteuse de venin.



Un jour, en mer, Mowgli aperçut une sorte d'outre gonflée qui flottait à la surface, surmontée par une étrange crête qui donnait prise au vent.

- Qu'est-ce que cela, Baloo ? Un navire ? Un voilier ?
- Cela, mon ami, ne t'en approche pas, car ce voilier-là te tuerait.
- Mais comment ? Il n'a ni dents, ni bras, ni rien qui puisse blesser, on dirait. Rien qu'une foule de rubans qui pendent de ce sac qui flotte.
- Détrompes-toi. Ses armes sont si petites que tu ne saurais les voir à l'œil nu.
- Où les cache-t-il ?

- Ses armes, ce sont ses rubans. Ils sont garnis de minuscules harpons, invisibles à l'œil nu et qui, chargés de venin, sont projetés sur tout ce qui les touche. Regarde ce poisson imprudent qui va droit vers eux.

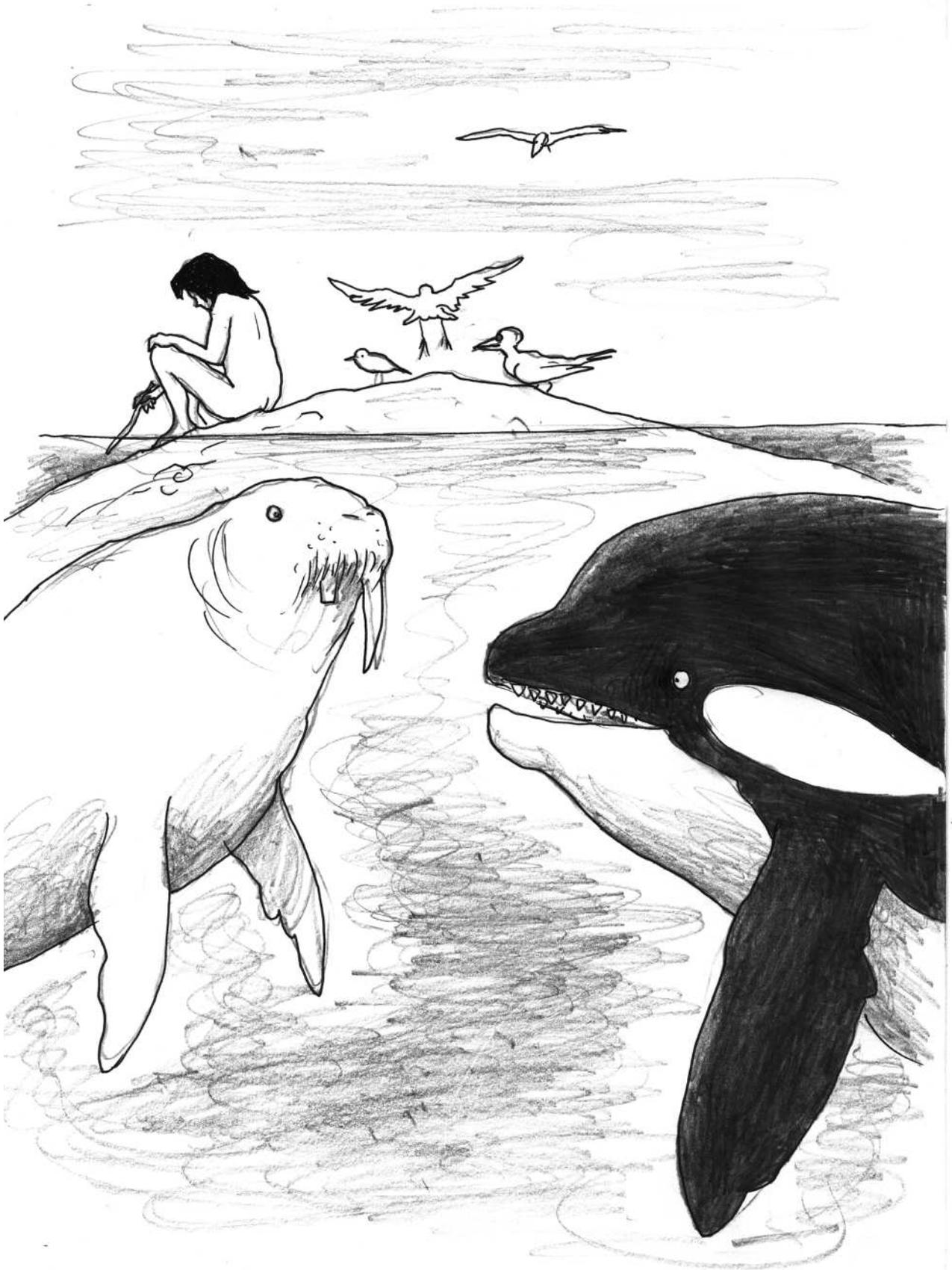
En une fraction de seconde le poisson sembla paralysé. Les rubans se replièrent sur lui et l'être étrange se mit à le hisser vers sa bouche, comme un pêcheur à la ligne.

- Viens, rentrons maintenant.

Mowgli vivait entre deux mondes. Dans la mer il parlait la langue des morses, des orques et des dauphins. Il écoutait les discours interminables des poissons-perroquets, qui colportent tous les potins du récif, tout en broutant le corail avec leurs dents si serrées qu'elles forment une sorte de bec semblable à celui des oiseaux terrestres dont ils portent le nom. Il entendait ce que nulle oreille humaine ne saurait saisir : des crissements, des froissements d'écailles à peine perceptibles, mais qui sont autant de mots pour un habitant de la mer.

En surface, Mowgli avait appris la langue de Chil, le goéland. Baloo lui avait enseigné à ne pas craindre ces êtres qui volent et qui ne craignent pas les hommes, ne dédaignant pas de manger les têtes de poisson que ceux-ci leurs jettent depuis le pont de leurs bateaux, quand ils naviguent ou qu'ils sont au port. A Chil, il tendait des poissons qu'il attrapait et que l'oiseau saisissait au vol, fondant sur lui du haut du ciel. L'œil de Chil était perçant. Il pouvait voir à des miles de distance la moindre chose morte flottant à la surface.

Quand Mowgli rentrait, il faisait provision de coquillages, non seulement pour lui mais pour tous ses amis qui ne pouvaient, sans son aide, ouvrir ces coquilles. Il s'asseyait sur un fond de sable et cassait oursins et autres fruits des profondeurs. Les poissons étaient alors si nombreux autour de lui qu'il disparaissait complètement sous cet essaim vorace dont les membres se bousculaient en jouant des nageoires.



La chasse de Kaa

Il y avait toujours de nouveaux dangers que Mowgli ignorait et que Baloo s'efforçait de lui apprendre. Il arrivait au morse de corriger son élève quand il était trop inattentif. Cela fatiguait beaucoup Mowgli d'avoir à répéter sans cesse les mêmes choses. Mais, comme disait Baloo à Bagheera, un jour où Mowgli, bousculé par le vieux morse, était allé boudier sur un rocher :

- Un petit d'homme est un petit d'homme, et il doit apprendre toute ... tu entends bien, toute la Loi de la Jungle sous-marine.

- Oui, répondait Bagheera qui, si on l'avait laissée faire aurait volontiers gâté Mowgli, pense combien il est petit. Comment sa petite tête peut-elle garder en mémoire tous tes longs discours ?

- Y a-t-il dans la Jungle quelque chose de trop petit pour être tué ? Non. C'est pourquoi je lui enseigne toutes ces choses et c'est pourquoi je le corrige, oh ! très doucement lorsqu'il oublie.

- Doucement ! Tu t'y connais en douceur, vieux pied de fer, lança Bagheera. Elle lui a joliment meurtri le visage aujourd'hui ta ... douceur !

- J'aime mieux le voir meurtri de la tête aux pieds par moi qui l'aime, que de le voir connaître une mésaventure à cause de son ignorance, répondit Baloo avec beaucoup de chaleur. Je ne voudrais pas, par exemple qu'un stupide bénitier, un de ces coquillages géants, aveugle et sourd, sans la moindre cervelle, ne se referme sur sa jambe et ne le garde au fond, parce que Mowgli n'aura pas su le reconnaître et aura malencontreusement mis son pied dans sa gueule béante !

- Oui, je comprends, répondit Bagheera.

- Je suis en train de lui apprendre les Maîtres Mots de la Jungle, appelés à le protéger de tout ce qui porte nageoires, comme nous, mais aussi de tout ce qui ne nage pas, et qui peut être tout aussi dangereux. Il doit se méfier de tout et de tous, sauf de ceux de son propre clan. La jungle sous-marine comporte de multiples dangers. Il peut maintenant, s'il veut se rappeler ces mots, se réclamer de toute la Jungle. Est-ce que ça ne vaut pas une petite correction ?

- Eh bien toi, gros tas de chair, prends bien garde à ne point tuer mon petit d'homme. Mais quels sont ces fameux Maîtres Mots qui permettent, dis-tu, à ton élève de recevoir de l'aide de tout ce qui fréquente l'océan ?

Bagheera fit claquer sa vaste mâchoire, découvrant ses crocs d'ivoire.

- Il me convient, quant à moi, plutôt d'accorder aide que d'en demander. Toutefois, j'aimerais savoir.

- Je vais appeler Mowgli pour qu'il te les dise ... s'il est disposé.

- Baloo se dressa de toute sa masse et vit Mowgli qui était, non loin de là, en train de jouer avec des coquilles vides éparpillées sur un jardin de sable.

- Viens, Petit Frère !

- Ma tête sonne comme le sable de la grève frappé par la houle, dit une petite voix maussade.

Il avait la mine fâchée et ce fut avec défi qu'il lança, en rejoignant les deux :

- Je viens pour Bagheera et non pour toi, vieux Baloo !

- Peu importe dit Baloo, froissé et peiné. Répète alors à Bagheera les Maîtres Mots que je t'ai appris aujourd'hui.

- Les Maîtres Mots pour quel peuple ? – demanda Mowgli, charmé de se faire valoir – La Jungle sous-marine a beaucoup de langues, et moi je les connais toutes.

Les moustaches de Baloo frémirent.

- Tu sais quelque chose, mais pas beaucoup. Vois, Bagheera, ils ne remercient jamais assez leur maître. As-tu connu le moindre dauphin qui soit un jour venu remercier le vieux Baloo de ses leçons ? ... Dis les mots pour les Peuples des Chasseurs, alors ... grand savant.

- Nous sommes du même sang, vous et moi, dit Mowgli, en ondulant comme le font tous les membres des Peuples de la Chasse.

- Maintenant les cris des Peuples du Corail.

Mowgli se tapit contre le fond et fit grincer ses dents du mieux qu'il put, à la grande satisfaction de son maître.

L'enfant nota cette réaction de Baloo. Il fit une pirouette en crachant quelques bulles, battit des mains pour s'applaudir lui-même et sauta sur le dos de Bagheera, s'accrochant à sa longue nageoire dorsale, pour faire à Baloo les plus affreuses grimaces que l'on puisse imaginer.

- Là... là ! Cela vaut bien une petite correction de temps en temps, dit avec tendresse le morse. Un jour, peut-être, tu m'en sauras gré.

Puis il se retourna pour dire à Bagheera comment l'enfant avait appris les Maîtres Mots de Haati, la grande baleine bleue. Comment il lui avait enseigné à ne point déranger sa chasse, quand celle-ci crée des rideaux de bulles pour enfermer un banc de petits poissons, puis pour s'en nourrir, elle et les membres de son clan.

- Hmm, j'ignorais tout cela, dit Bagheera.

- Avec ces leçons, le petit d'homme sera suffisamment garanti de tous les accidents possibles dans la Jungle de la Mer. Nulle bête qui nage, nul serpent d'eau, nulle murène, nulle raie ne lui feront de mal.

Bagheera approuva en émettant un panache de bulles admiratif.

- Personne n'est donc à craindre – conclut Baloo en caressant avec orgueil son vaste ventre avec ses nageoires griffues.

- Sauf ceux de sa propre tribu, dit à voix basse Bagheera.

Puis, tout haut, s'adressant à Mowgli :

- Fais attention à mes nageoires, Petit Frère ; qu'as-tu donc à danser ainsi ?

Mowgli, qui voulait se faire entendre, s'agrippait aux nageoires de Bagheera en lui administrant des coups de pied, aussi fort qu'il le pouvait. Quand, enfin, tous deux prêtèrent l'oreille, il cria très fort :

- Moi aussi, j'aurai une tribu à moi, une tribu à conduire entre les branches de corail, toute la journée !

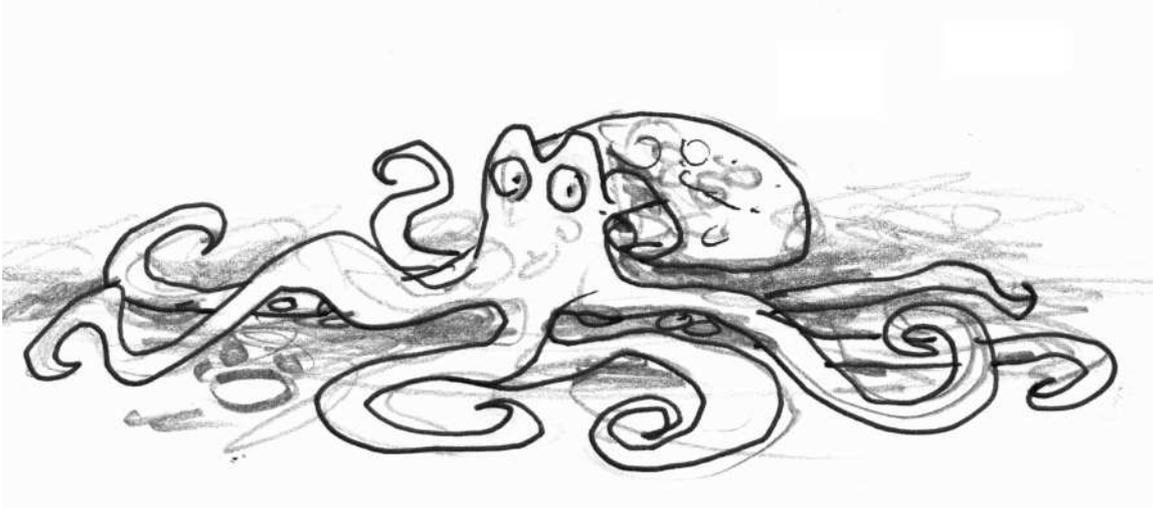
- Quelle est cette nouvelle folie, petit songeur de chimères ? dit Bagheera.

- Oui, pour jeter des pierres sur le dos du vieux Baloo quand il fouit, ou lâcher sur son museau des nuages d'encre pour le distraire de sa tâche. Ils me l'ont promis. Ah !

- Whoof !

La grosse nageoire de Baloo jeta Mowgli à bas du dos de Bagheera et l'enfant, roulant en boule devant lui, put voir que le morse était en colère.

- Mowgli, dit Baloo, tu as parlé aux Bandar-Logs, le Peuple des Poulpes.



Mowgli regarda Bagheera pour voir si l'orque se fâchait aussi, mais ses yeux étaient aussi durs que des pierres de jade.

- Tu as frayé avec le Peuple des Poulpes, le peuple sans forme, sans couleur, le peuple sans lois, sans chefs, les mangeurs de tout, qui ne sont même pas capables d'avancer droit et de suivre une route quelconque. C'est une grande honte !

- Quand Baloo m'a meurtri la tête, dit Mowgli, qui flottait encore entre deux eaux, je suis parti, et les poulpes se sont glissés entre les roches et sont venus pour s'apitoyer sur moi. Personne d'autre ne s'en souciait.

Il prit une mine boudeuse d'enfant.

- La pitié du Peuple des Poulpes, ronfla Baloo... Et alors, petit d'homme ?

- Et alors ... alors ils m'ont donné des tas de petits coquillages déjà ouverts, dont ils peuvent forcer les coquilles grâce à leurs bras garnis de ventouses, ou les éclater avec leur bec. Il y avait là plein de bonnes choses à manger. Puis ils m'ont saisi et m'ont emmené au travers des coraux, pour me dire que j'étais leur frère de sang, car j'avais plus de deux nageoires, comme eux, et qu'un jour je serais leur chef.

- Ils n'ont pas de chefs, dit Bagheera. Ils mentent. Ils ont toujours menti.

- Ils ont été bons, et ils m'ont prié de revenir. Pourquoi ne m'a-t-on jamais mené chez le Peuple des Poulpes ? Ils ont des bras qui peuvent saisir les choses, tout comme moi. Ils jouent toute la journée. Laissez-moi les rejoindre ! ... Vilain Baloo, laissez-moi partir. Je veux retourner jouer avec eux.

- Ecoute, petit d'homme, dit le morse, et sa gorge émit un raclement puissant comme le bruit de la houle sur les galets, je t'ai appris toute la Loi de la Jungle pour tous les peuples qu'elle abrite, sauf le Peuple des Poulpes. Ceux-ci n'ont pas de lois. Ils n'ont pas de territoire, de récifs à eux, où vivre. Ils n'ont pas de langage à eux, mais se servent de mots qu'ils nous volent, quand ils nous épient, cachés entre deux rochers. Ils n'ont pas de chefs. Ils n'ont pas de mémoire. Ils n'ont ni couleur, ni forme. Ils peuvent prendre la livrée de la première chose qui passe. Ils peuvent rassembler leurs bras sous eux pour se rendre semblables à des pierres, ou devenir blancs comme du sable pour passer inaperçus. Ils se vantent et jacassent comme des commères, et se donnent pour un grand peuple, prêt à faire de grandes choses dans la Jungle ; mais la chute du moindre objet venant de la surface ou la contemplation d'une anémone qui s'ouvre suffit à détourner leur attention ; ils font claquer leurs becs minuscules en s'imaginant qu'ils disent là des choses fort pertinentes, et tout est oublié. Nous autres, de la Jungle, nous n'avons aucun rapport avec eux. Nous ne chassons pas là où ils chassent et nous ne mourons pas là où ils meurent. M'as-tu jamais, jusqu'à ce jour, entendu parler du Peuple Poulpe, des Bandar-Logs ?

- Non, dit Mowgli tout bas, car depuis que Baloo s'était mis à parler, les volutes de sable et de vase étaient retombées.

- Le Peuple de la Jungle de la Mer a banni ce nom de sa bouche et de sa pensée. Les poulpes sont nombreux, méchants, aussi malpropres que les crabes de terre, sans pudeur, et ils désirent, autant ils soient capables de fixer un désir, que le Peuple de la Jungle fasse attention à eux ... Mais nous les ignorons, même quand, sur notre passage, ils s'ingénient à prendre toutes les formes et couleurs imaginables.

- Il avait à peine achevé que de nombreux nuages d'encre jaillirent d'entre les coraux tout proches. Mowgli regarda dans cette direction et vit de nombreuses choses sans forme, qui filaient dans toutes les directions.

- Le Peuple Poulpe est interdit, prononça Baloo, interdit auprès du Peuple de la Jungle. Souviens-t-en !

- Interdit, répéta Bagheera ; mais je pense tout de même que Baloo aurait dû te prémunir contre eux ...

- Moi ... Moi ? éructa le morse. Mais comment aurais-je pu deviner qu'il irait jouer avec une pareille ordure, si visqueuse ... Le Peuple Poulpe, pouah !

Ce que Baloo avait dit des poulpes était parfaitement vrai. Ils appartiennent aux moindres fissures des rochers et, quand ils en sortent, au monde de l'illusion. Chaque fois qu'ils rencontrent un membre du Peuple de la Jungle, malade ou blessé, ils l'entourent en devisant gravement sur les effets et les causes. Ils se battent entre eux, en veillant à laisser les corps des combattants décédés bien en vue. Toujours sur le point d'avoir un chef, des lois et des coutumes à eux, ils ne s'y résolvent jamais, leur mémoire étant incapable de rien retenir d'un jour à l'autre. Ils ont créé leur propre dicton : « Ce que le Peuple Bandar-Log pense maintenant, la Jungle le pensera plus tard ». Ils tirent de cette pensée, qu'ils jugent profonde, un grand réconfort. Prompts à se confondre avec tout ce qui les entoure, ils excellent à passer inaperçus. Mais à l'inverse, personne, dans la Jungle, ne fait attention à eux. Aussi avaient-ils été fort satisfaits de l'attention que Mowgli leur avait portée, puis du mouvement d'humeur que ceci avait suscité chez Baloo.

Ils n'avaient pas l'intention de faire davantage, - le Peuple Bandar-Log n'a jamais d'intention ; - mais l'un d'entre eux imagina, et l'idée lui parut lumineuse, de dire aux autres que Mowgli serait utile à posséder dans la tribu. Les poulpes ont huit bras, mais ils ne sauraient les utiliser comme des doigts, coordonner leurs mouvements pour manipuler les objets compliqués qu'ils trouvaient parfois dans les épaves qu'ils visitaient. Tout au plus étaient-ils capables de manœuvrer le loquet d'une boîte ou la poignée d'une porte. Ils tiraient de ces exploits, hors de portée des autres membres du Peuple de la Jungle, une immense fierté. « Nous sommes, proclamaient-ils, des êtres extraordinaires ».

Ils parcouraient les coursives des épaves de fer en s'imaginant qu'en sachant comment actionner les leviers des machines, ils pourraient les remettre en marche et partir naviguer comme les hommes qui avaient jadis constitué les équipages de ces navires. Comme Mowgli venait du Peuple des Hommes, ils pensaient que celui-ci saurait les faire fonctionner.

Alors, cette fois, ils allaient réellement avoir un chef et devenir le Peuple le plus sage de la Jungle... si sage qu'il serait pour tous les autres un objet de remarques et d'envie. Aussi suivirent-ils Baloo, Bagheera et Mowgli à travers la Jungle, se coulant entre les coraux, adoptant à chaque instant la couleur du lieu. Mowgli avait besoin de repos. Il s'allongea sur l'eau en regardant le ciel. Baloo partit, grattant le fond voisin pour y trouver quelques coquillages croustillants. Quant à Bagheera, elle s'en alla chasser, sans se douter une seule seconde de ce qui allait arriver à Mowgli.

La première chose dont celui-ci se souvint fut d'avoir été prestement saisi par un grand nombre de bras. En lui ligotant étroitement poignets et chevilles à l'aide de leurs tentacules munis de ventouses, les poulpes lui interdirent tout mouvement de fuite. Sachant qu'un être humain avait besoin de l'air de la surface pour respirer ils l'entraînèrent en lui laissant le visage hors de l'eau.



Les poulpes collèrent leurs tentacules partout où ils le pouvaient, en actionnant puissamment leur système de propulsion, qui était également leur organe respiratoire. Ils emplissaient en cadence leurs sacs, puis éjectaient l'eau par cette sorte de tuyère, qui leur permet d'aller vite, certes, mais sans pouvoir regarder où ils vont.

- Han ! Han ! - lançaient-ils à chaque impulsion, en cadence - Tout le Peuple de la Jungle de la Mer nous admire pour notre force et notre ruse !

Couché sur le dos, à demi aveuglé par les tentacules, Mowgli ne pouvait regarder qu'en direction du ciel, et ne pouvait pas savoir où les Bandar-Logs le conduisaient. C'est alors qu'il vit Chil, volant loin au-dessus de lui. Il lança le cri guttural des oiseaux de mer et le goéland descendit en se maintenant au-dessus de lui.

- Chil, suis-nous en volant assez haut pour que les Bandar-Logs ne s'aperçoivent pas de ta présence. Relève ma piste. Tu iras ensuite dire à Baloo et Bagheera où les Bandar-Logs m'ont emmené.

- Au nom de qui, Frère ?

- De Mowgli, la grenouille ... le petit d'homme... c'est ainsi qu'ils m'appellent. Relève ma trace !

Ces derniers mots furent criés à tue-tête. Chil fit un signe d'assentiment de la tête. Les propos de Mowgli se perdirent en un gargouillis. Il retint son souffle et, au moment où son visage s'enfonçait sous la surface, il put voir la silhouette du goéland qui s'apprêtait à prendre de l'altitude en battant des ailes.

Quand son visage fut de nouveau hors de l'eau il put voir Chil, haut dans le ciel, pas plus gros qu'un grain de sable, restant suspendu et gardant en vue le visage de Mowgli, perdu au milieu des vagues, du télescope de ses yeux.

- Ils ne vont jamais bien loin, dit Chil avec un claquement de son bec jaune - ils ne font jamais ce qu'ils ont projeté de faire. Cette fois, si j'ai bon œil, ceux-là ont mis leur bec dans quelque chose qui leur donnera de la besogne, car Baloo n'est pas un jeune phoque de l'année et Bagheera, quand elle le veut, peut tuer bien autre chose que des poissons.

Là-dessus il se laissa porter par ses ailes, les pattes ramenées sur son ventre, et attendit.

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre où les Bandar-Logs emmenaient Mowgli. Ils traversèrent un large plateau de corail, de faible profondeur, qui se terminait, vers le large, par un tombant qui descendait vers d'insondables profondeurs, d'un bleu noir. Au niveau de la remontée de fond, un navire transportant du matériel militaire était venu s'échouer il y a déjà bien des lunes de cela. L'équipage avait pu mettre les chaloupes à la mer. Les « portemanteaux » émergés auxquels ils avaient été jadis attachés rouillaient maintenant au soleil.

Les vagues, à chaque tempête d'équinoxe, achevaient de disloquer les tôles. Au moment de la collision, le choc avait ouvert la coque et provoqué l'explosion de la chaudière. Seule la partie avant émergeait encore. La plage arrière dominait le tombant. L'hélice de bronze, sur laquelle les gorgones avaient élu domicile, semblait brasser le vide.

Les Bandar-Logs entraînent Mowgli par l'ouverture d'une large écoutille. Il se sentit emporté dans des coursives obscures puis, quand ses ravisseurs le relâchèrent il se retrouva dans une sorte de réduit à sec, à peine éclairé par un hublot captant la lumière du jour. Il s'en approcha et essaya du mieux qu'il put de manœuvrer le mécanisme d'ouverture. Mais la rouille avait scellé celui-ci. De toute façon celle-ci aurait été bien trop petite pour lui prêter passage.



Dans la semi-obscurité il vit un congre plus grand que lui dérouler son corps et prendre la fuite en empruntant une fissure entre des tôles. Il entendit des voix :

- Tout doux, petit. Fais attention où tu mets les pieds, nous t'en prions.

Un être humain normal n'aurait pas entendu les mots d'un poisson-pierre. Ceux-ci ressemblent à des sortes de rascasses comme on en trouve dans le midi de la France. Ils sont gros, laids et grumeleux. Ça n'est que vus de l'arrière qu'on peut apercevoir les couleurs vives, rouge orangé, tachetées de noir qui ornent leurs vastes nageoires pectorales. Ils ne mordent pas, ne possèdent nulle glande à venin. Leur corps entier *est* le venin, qui forme un mucus recouvrant la moindre épine ou aspérité garnissant leurs écailles. Les hommes les craignent plus que tout dans la mer. Une infime quantité de poison tue presque instantanément un être humain, qui se pique sur ce qui ressemble à s'y méprendre à une pierre, par choc anaphylactique. Ce sont les cobras de l'océan. Quand un pêcheur en ramène un à bord d'une barque, fiché au bout de son harpon, tous les matelots sautent à l'eau pour éviter tout contact.

Mowgli tint compte de l'avertissement et se tassa dans un coin du réduit de tôle, en ramenant ses jambes contre son corps. Dehors les Bandar-Logs avaient manœuvré la porte, qui tournait encore sur ses gonds. Plusieurs d'entre eux la maintinrent en place. Mowgli réalisa vite que tout effort

pour s'échapper de cette prison de fer serait vain. En effet, un poulpe, même de taille modeste, a la force d'une cuisse d'homme.

Quand Chil vit les Bandar-Logs entraîner Mowgli par l'écouille il vira et se mit en quête de retrouver Baloo et Bagheera. Il les dénicha sans difficulté. Baloo s'était goinfré de coquillages et faisait la sieste, sur le dos, au-dessus du champ de sable qu'il avait consciencieusement dévasté. Bagheera, après s'être elle-même restaurée, cerclait sans but autour de son compagnon, en envoyant de temps à autre un jet à l'aide de son évent.

Chil se posa sur le ventre de Baloo, qui ouvrit un œil ensommeillé et bailla.

- Quelles nouvelles du Peuple des Nuages ? Bonne pêche à toi, Chil.
- Je ne viens pas pour des civilités. Les Bandar-Logs ont enlevé Mowgli !
- Quoi ? ! ?
- A ces mots Bagheera était accourue et attendait, plus immobile qu'une souche flottante.
- Ils l'ont emmené où ?
- Aux grottes de fer, sur le récif.
- Baloo se tourna vivement. Bagheera tournait autour de lui, soufflant de fureur. Chil, ayant accompli sa mission, s'éloigna d'un coup d'aile.
- Pourquoi n'as-tu pas averti le petit d'homme de la perversité de ces êtres sans lois ni couleur ? Quel intérêt de le rouer de coups, si tu ne l'avais pas prévenu ?!
- Baloo, suant et soufflant, prit le chemin des grottes de fer, en longeant le récif.
- Vite ! Ah, vite ! Nous pouvons encore les rattraper...
- A ce pas ! ... Tu ne forcerais pas une raie blessée. Docteur de la Loi ... frappeur d'enfants... Un mile à rouler de la sorte et tu éclaterais, vieux sac de suif ! Eh puis, réfléchis. La nuit tombe vite en cette saison. Il fait presque noir. Ils auront déjà mis l'enfant à l'abri. Je me suis laissé dire qu'ils savent manœuvrer les portes des navires et que c'était même la chose dont ils étaient le plus fiers. La partie émergée du bateau sort de l'eau. C'est là qu'ils l'auront enfermé. Contre cela, que pourrions-nous faire ? Il faut réfléchir.
- Nous pouvons aller là-bas, pénétrer par l'écouille, trouver le passage qu'ils ont emprunté.
- C'est cela. Dans une épave les tôles, mangées par la rouille, sont aussi coupantes que les dents d'un requin. Et puis, comment se battre dans un espace aussi confiné et obscur où les Bandar-Logs sont chez eux ? Ils auraient vite raison de nous. Quant à toi, sac à graisse, comment imagines-tu que tu pourrais suivre, à l'intérieur d'un navire, dans les couloirs qu'empruntent les hommes ?
- Tu as raison, Bagheera. Ah, que je me roule dans les coraux de feu, qu'on m'enterre dans le sable ! Aouah, je suis le plus misérable des morses. Ô Mowgli, pourquoi ne t'ai-je pas prémuni

contre le Peuple des Poulpes au lieu de te cogner la tête ? Qui sait maintenant si mes coups n'ont pas fait s'envoler de ta mémoire la leçon du jour, et si tu trouveras, seul dans la Jungle, les Maîtres Mots ?

Baloo alla se vautrer dans la vase du fond, se roulant et s'entortillant dans les algues laminaires.

- En tout cas, il m'a redit les mots correctement, il y a peu de temps, dit Bagheera. Baloo, tu n'as donc ni mémoire, ni respect de toi-même ? Que penserait la Jungle de la Mer si je me mettais moi aussi à me vautrer dans la vase du fond ?

- Je me moque bien de ce que pense la Jungle ! Il est peut-être mort à l'heure qu'il est. Si ça se trouve ils l'auront enfermé en un lieu où il ne puisse pas trouver le moyen de respirer. Il est sage. Il sait des choses, et par-dessus tout il a gagné le respect du Peuple de la Jungle, d'en dessous de la surface de la mer. Mais c'est un grand malheur qu'il soit aux mains des Bandar-Logs. Retranchés dans les épaves, ils ne craignent rien, ne redoutent personne parmi nous.

Bagheera dressa sa tête du plus haut qu'elle put, pour apercevoir au loin les grottes de fer, contre lesquelles la houle créait une fine écharpe d'écume.

Baloo se débarrassa de ses algues et remonta vers la surface.

- Vieux fou que je suis, lourdaud huileux, fouilleur de vase ! C'est vrai, ce que dit Haati, la baleine bleue : *A chacun sa crainte*. Eux ne craignent que Kaa, qui seul sait les dénicher la nuit, où il y voit aussi clairement que le jour. Le seul mot de son nom les glace jusqu'au bout de leurs méchants tentacules. Allons trouver Kaa.

Ils avaient peu de chance de trouver Kaa avant que la nuit ne soit tombée. Il craint la lumière et ne remonte chasser qu'à la nuit, ses yeux immenses lui permettant de capter la moindre lumière.

La meilleure chance de croiser Kaa était de se poster à l'aplomb d'un gouffre dont tous les membres du Peuple de la Mer savaient qu'il lui servait, de jour, de repaire, un abysse nommé Pusat-Tasek, bordé par un mur quasi vertical, sur lequel poussaient les gorgones les plus grandes que l'on puisse imaginer : presque deux mètres d'envergure. Quand arriva la nuit, Baloo et Bagheera vinrent se poster là.

- Comment le verrons-nous, dit Bagheera, dans une pareille obscurité ?

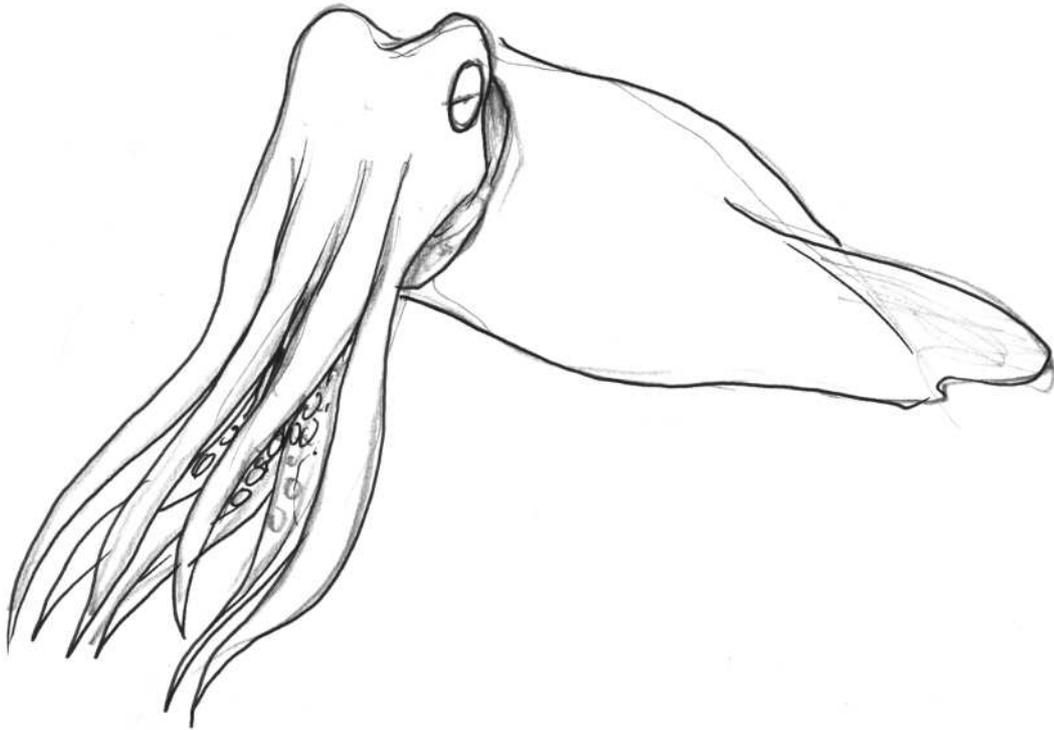
- En cette saison le plancton remonte du fond. En déranger ces frêles animalcules, il nous révélera sa présence.

- J'ose l'espérer. A ce qu'on m'a dit, il a toujours faim.

- Il est aussi un peu myope, et presque sourd.

Quand vint l'heure Baloo et Bagheera virent monter du fond un immense nuage lumineux, verdâtre.

- Bonsoir Kaa, dit Baloo, bonne chasse au Seigneur des Abysses.



- Ah, c'est toi, Baloo. Et qui est avec toi ?

- C'est Bagheera.

- J'ai entendu parler de toi, l'orque. Mais que me vaut cette rencontre ? Normalement vous ne hantez pas ces lieux.

Le calmar, dont la taille dépassait celle de Bagheera de nombreux pieds, remonta avec eux vers la surface. La lueur de la Lune révéla ses formes. Ses nageoires latérales ondulaient gracieusement. A la différence des poulpes, les calmars peuvent se déplacer la tête vers l'avant, à une vitesse étonnamment rapide. Ils sont agiles, peuvent effectuer des mouvements de côté pour choisir le meilleur angle d'attaque. Ils ont huit bras, entourant un bec de la taille d'une tête d'enfant, capable de broyer n'importe quoi. Mais leur arme de jet est constituée par une paire de tentacules prédateurs dont la longueur égale celle de leur corps et qui, au repos, sont repliés dans deux sacs situés de part et d'autre du bec, d'où ils peuvent jaillir au moment choisi pour l'attaque. Ces tentacules serpentiformes se terminent par ce qu'on pourrait comparer à une « masse d'arme », à une masse de chair portant les plus grandes ventouses dentelées de l'animal. Dans le cas de Kaa, celles-ci étaient de la taille d'une soucoupe à thé. Celles des poulpes ne peuvent

produire que des succions. Les tentacules des calmars sont munis de dents, capables d'entailler la peau des cétacés avec lesquels ils sont parfois impliqués dans de terribles combats.

Les yeux de Kaa étaient immenses et vitreux. Leur couleur laiteuse tranchait sur la couleur sang de bœuf de sa robe, qui n'apparut que dans les derniers mètres de la surface. L'eau absorbe les couleurs. Lorsqu'on s'enfonce sous la mer, le rouge disparaît en premier, dans les premiers mètres, et devient... noir. Puis le jaune, le vert, disparaissent à leur tour. A vingt brasses de la surface, tout devient d'un gris-bleu uniforme. Les gorgones, qui sont d'un rouge sang, apparaissent noires comme de l'encre aux profondeurs où elles s'accrochent. Même chose pour le corail qui, lui, craint la lumière et pousse sous des balcons de roche, ou dans l'ombre des grottes.

La couleur rouge sang des gorgones est extrêmement fragile et pâlit en surface dès qu'on les sort de l'eau. L'air oxyde leurs pigments, jusqu'à ce que ces animaux, qui ne sont pas des plantes, prennent une teinte rose pâle.

Les fonds marins se parent ainsi de couleurs violentes, dont les habitants des abysses ne devinent jamais l'existence.

Le regard de Kaa déranger Bagheera, qui préféra s'en détourner. Elle connaissait la fascination qui s'en dégageait. Quand Kaa fixait du regard une proie et que celle-ci puisse voir ces yeux-là, elle devenait incapable de la moindre réaction et se laissait saisir et porter vers son bec sans même chercher à fuir.

Baloo prit un air faussement détaché.

- Nous passions ces jours passés près des grottes de fer, et nous avons entendu les Bandar-Logs parler de toi.

- Ah, et dans quels termes ?

- Ils t'ont traité de vieille holothurie rouge. Ils t'ont aussi traité de cul de jatte, parce que, relativement à ton corps, tes tentacules sont plus courts que les leurs.

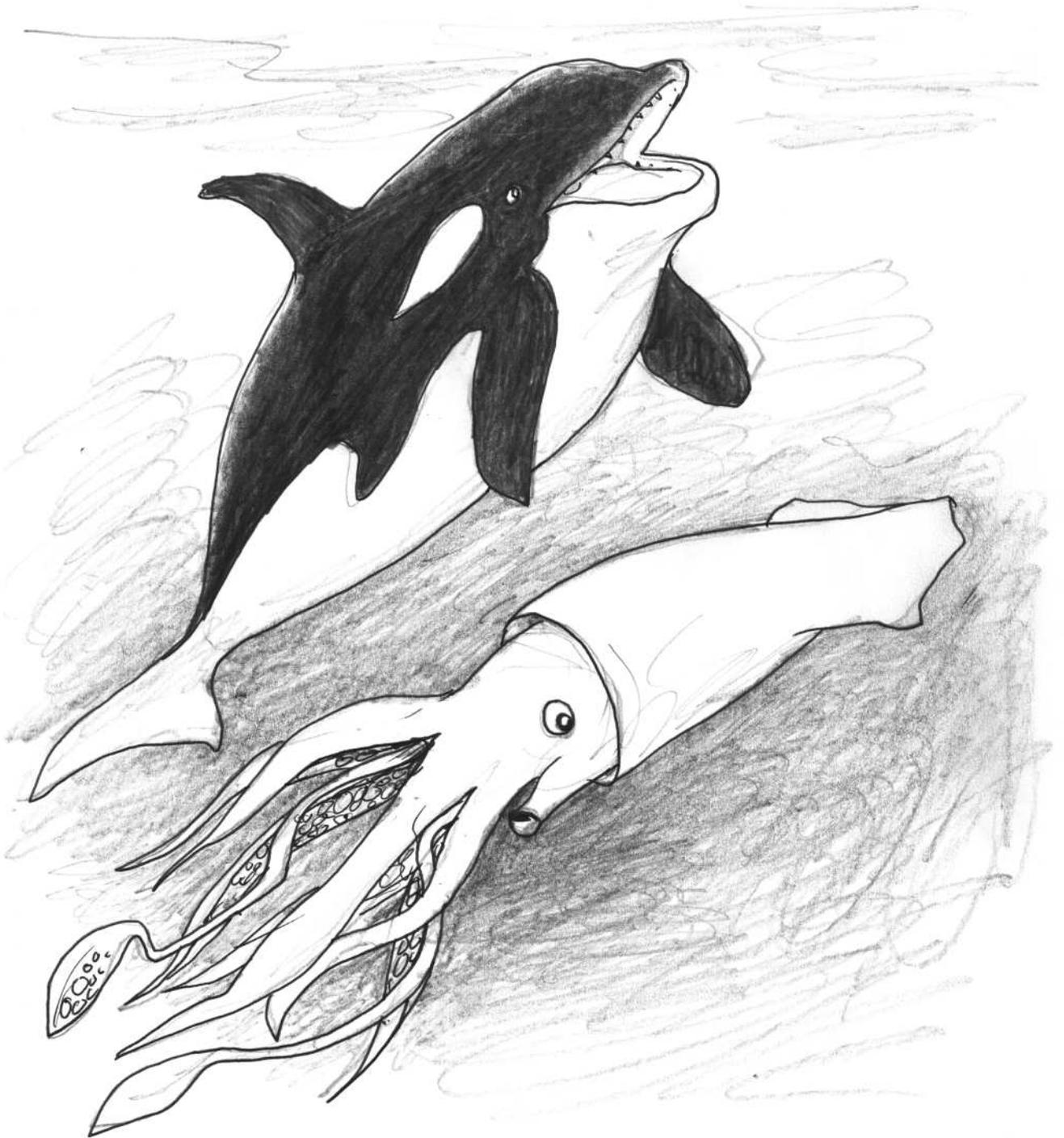
- Ils ont dit cela, vraiment ?

- Ce sont des choses que nous avons entendues quand nous passions par là, à la dernière lune, mais nous n'y avons guère prêté attention. Tu sais qu'ils disent ... n'importe quoi.

Bagheera, comprenant la stratégie de Baloo, enfonça le clou.

- Ils disent que ton bec s'est émoussé avec l'âge et qu'à cause de cela tu n'oses plus rien affronter qui soit plus gros qu'un sar ou un maquereau.

- Tiens donc ! dit Kaa.



Un calmar, surtout un vieux spécimen comme Kaa, montre rarement qu'il est en colère. Mais Baloo et Bagheera ne manquèrent pas de remarquer le mouvement nerveux de ses tentacules, traduisant son agacement.

- Il y a beaucoup de Bandar-Logs aux grottes de fer, ces temps-ci.
- Je m'étonne de vous voir rôder autour de cette vieille épave. Il n'y a point de coquillages dans le coin, rien dont un morse gourmand puisse se régaler. Les morses ne mangent point les poulpes, que je sache.
- Les orques non plus, ajouta Bagheera avec dégoût.

Kaa s'immobilisa totalement, à un pied de la surface. La Lune éclairait son dos couleur de sang.

- Baloo, je connais depuis trop longtemps le vieux Docteur de la Loi du clan des Dauphins de Seone. Qu'en est-il au juste ?

- Voici l'affaire, Kaa. Ces mangeurs de tout, voleurs, menteurs, ont enlevé le petit d'homme dont tu as peut-être entendu parler.

- J'en ai entendu parler de lui par Sahi, le poisson-coffre, que ses piquants rendent présomptueux et qui, quand il estime avoir quelque chose d'important à dire, se gonfle en avalant à la fois de l'eau et ses mots, au point qu'on finit par avoir du mal à le comprendre. Il m'a dit qu'une sorte d'homme était entré dans votre clan, mais j'avoue que je ne l'ai pas cru. Sahi est plein d'histoires à moitié entendues et très mal répétées.

- Eh bien c'est vrai, répondit Baloo. Il s'agit d'un petit d'homme comme on n'en a jamais vu. Le meilleur, le plus sage et le plus hardi des petits d'homme ... mon propre élève, qui rendra fameux le nom de Baloo à travers toutes les Jungles ; et, de plus, je ... nous ... l'aimons, Kaa.

- Tss...tss, dit Kaa en balançant sa tête d'un mouvement de navette, moi aussi j'ai su ce que c'était d'aimer. Il y a des histoires que je pourrais dire ...

- ... qu'il faudrait une nuit claire et l'estomac garni pour louer dignement, dit Bagheera avec vivacité. Notre petit d'homme est actuellement entre les mains des Bandar-Logs et nous savons que, de tout le Peuple de la Jungle, Kaa est le seul qu'ils craignent. Toi seul peut envoyer tes tentacules prédateurs dans les fissures de roches les plus profondes, les coursives des épaves où ils aiment à nicher, à la nuit tombée, sans le moindre bruit et ramener, à chaque lancée, l'un d'eux, capturé, sans que ses voisins ne s'en aperçoivent.

- Oui, je suis assez adroit à tout cela, il est vrai. Je suis le seul qu'ils redoutent... et ils ont bien raison. Bavardages, folie et vanité... Vanité, folie et bavardages ! Voilà bien les poulpes. Mais, pour la chose humaine, c'est mauvais hasard de tomber en leur pouvoir. Ils se fatiguent vite des choses qu'ils ramassent et les jettent. Ils peuvent traîner avec eux une branche de corail pendant une demi-journée, avec l'intention d'en faire quelque chose, et, tout d'un coup, ils la cassent en deux. Cette créature humaine n'est pas à envier. Comment m'ont-ils appelé, déjà, ... vieux sac rouge, n'est-ce pas ?

- Holothurie rougeâtre, dit Bagheera... et bien d'autres choses que je ne peux pas répéter maintenant, par pudeur.

- Aaasp ! Ils ont bien besoin qu'on leur apprenne à parler de leur Maître. Ils ont besoin qu'on supplée à leur manque de mémoire. Et où sont-ils allés avec le petit ?

- Aux grottes de fer. C'est là qu'ils pouvaient le tenir le plus commodément prisonnier, dans la partie émergée de l'épave. C'est Chil, le goéland, qui nous a prévenus.

- Et pourquoi Chil est-il venu vous dire tout cela ?

- L'enfant connaissait les Maîtres Mots. Je les lui avais appris, dit Baloo en se rengorgeant avec fierté. Alors qu'il était entraîné vers les grottes de fer, il ne les a pas oubliés, tandis que les Bandar-Logs l'entraînaient, après l'avoir ligoté de leurs tentacules.

- On les lui avait enfoncés assez fermement dans la tête, dit Bagheera. Mais nous sommes contents de lui ... Et maintenant il nous faut aller aux grottes de fer.

Ils savaient tous où était l'endroit, mais peu avaient coutume de le visiter, parmi le Peuple de la Jungle. Les grands chasseurs fréquentent peu les épaves et, sachant que les poissons y trouvent aisément refuge, préfèrent chasser en eau libre.

- Assez parlé maintenant ! Il faut nous mettre en route sans tarder si nous voulons être sur place avant que le jour ne se lève. Vous savez que la lumière n'est pas mon amie.

- Bien, nous allons filer, Kaa et moi, dit Bagheera. Quant à toi, Baloo, rejoins-nous le plus vite que tu pourras.

Bagheera prit la route avec sa nage puissante et régulière. Aussi étonnant que cela puisse paraître, le gros calmar la suivait sans effort. Baloo essaya bien de les suivre mais, encombré par son poids et son âge, il dut s'arrêter pour reprendre son souffle.

- Par le harnais brisé qui me délivra, dit Bagheera, toi tu n'es pas un piètre nageur !

- J'ai faim, dit Kaa. En outre ils m'ont appelé sac rougeâtre...

- Holothurie rougeâtre, et sexe de vieux cachalot malade, par-dessus le marché.

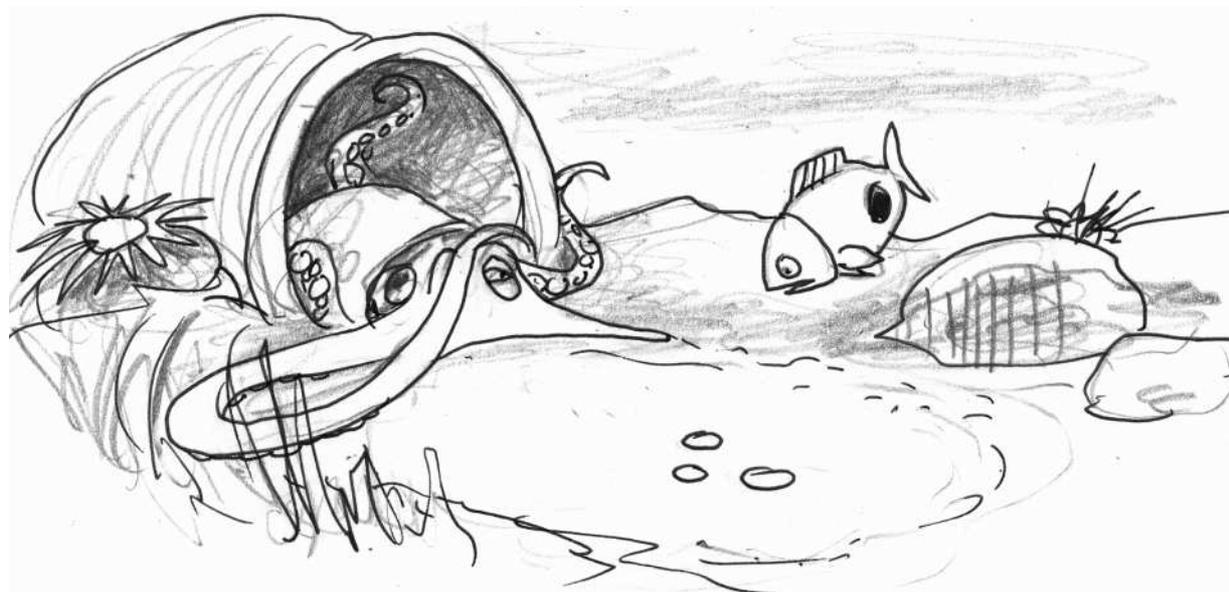
Les cachalots peuvent déployer des sexes longs de plusieurs mètres au moment du rut. Cette comparaison enflamma Kaa de colère et il pressa l'allure.

Aux grottes de fer les Bandar-Logs ne se doutaient pas de cette attaque qui se préparait contre eux. En hantant les épaves des navires ils se donnaient l'illusion d'être supérieurs aux autres Peuples de la Jungle. Dans le navire à demi-englouti, une vingtaine d'entre eux s'étaient réunis dans le carré de l'équipage où ils avaient rassemblé les objets les plus hétéroclites, principalement empruntés aux cuisines. Au poste de commandement, d'autres allaient et venaient, leurs tentacules se hasardant sur les leviers et la barre.

Les Bandar-Logs sont de trop piètres nageurs pour attraper des poissons à la course. Ils pratiquent la capture de leurs proies à l'affût, choisissent un fond sableux où se trouve un objet où ils puissent se cacher, à l'abri des regards. Puis ils envoient un de leurs tentacules qu'ils enterrent

dans le sable en lui imprimant de légers mouvements. Le piège est alors prêt. Mais il manque l'appât. Les poissons de roche sont très curieux par nature et cette curiosité est souvent la cause de leur perte. Le moindre objet brillant les attire, que cela ressemble ou non à quelque chose qu'ils ont l'habitude de manger.

Cette curiosité est sans équivoque chez les poissons-perroquet, qui sont des brouteurs de corail et dont la nourriture est donc par essence aussi immobile que des urnes de pierre dans un jardin. Mais il n'y a pas plus curieux et plus imprudents que ceux-là, vous pouvez m'en croire. Les Bandar-Logs se nourrissent de l'imprudence des hôtes des plateaux côtiers. Pour les attirer ils disposent dans ce jardin piégé tous les objets brillants qu'ils peuvent trouver, les plus efficaces étant les pièces de monnaie fraîchement tombées à l'eau, qui constituent pour eux un véritable trésor, dont ces numismates chasseurs ignorent bien la valeur.



Quand le poisson curieux s'approche, son prédateur l'observe avec un seul de ses deux yeux, l'autre étant masqué par un de ses bras repliés. Si le moment s'y prête le tentacule jaillit du sable et le poisson est pris au piège. Quand le déjeuner est achevé il faut tout remettre en place, se cacher, enfouir le tentacule de nouveau et disposer les pièces à la surface du sable.

Avec le temps le calcaire se dépose sur les pièces les plus brillantes et celles-ci perdent leur éclat, ressemblant à des petits galets très plats. Si un jour vous tombez sur un de ces jardins piégés, voisin d'une grotte, d'un ventre d'amphore abritant un poulpe, cherchez dans le sable des petits galets plats et, de retour à la maison, mettez-les dans du vinaigre. Vous pourrez, selon la région où vous vivez, connaître les plus grandes surprises, éventuellement étalées sur des siècles ou des millénaires, voir réunis dans le creux d'une main un louis, un sequin et une tétradrachme en argent.

Dans le carré du navire, un des poulpes fit un discours et dit à ses compagnons que la capture de Mowgli marquait une nouvelle étape dans l'histoire du Peuple des Bandar-Logs, car il allait leur montrer comment remettre en marche les machines du navire et leur permettre de partir à la conquête du reste du monde marin.

Une délégation se rendit dans le cachot où il était enfermé. C'était le lieu où l'équipage faisait ses ablutions. Il y avait une douche, une rangée de lavabos avec des robinets et un WC. Mowgli comprit ce que les autres attendaient de lui. Il essaya, en manœuvrant ce qui pouvait l'être dans ce réduit, de se rapprocher de la porte de sortie. Mais les Bandar-Logs comprirent la manœuvre et ses gardiens lui barrèrent aussitôt la route.

D'autres lui amenèrent des coquillages, sachant qu'il pourrait en faire son dîner.

Ils le regardèrent manger en se chamaillant pour n'importe quel prétexte.



- Tout ce qu'a dit Baloo au sujet des Bandar-Logs est vrai, songea-t-il en lui-même. Ils sont sans lois, sans cris de chasse, sans chefs... rien qu'en mots absurdes et en tentacules pillardes, sans cesse en mouvement. Si je meurs de faim ou si je suis tué en cet endroit, cela sera par ma faute. Il faut que je puisse m'échapper d'ici et que je retrouve le clan. Baloo me battra sûrement mais cela vaudra mieux que de partager la vie de ces agités des tentacules.

Tout meurtri qu'il était, Mowgli ne put s'empêcher de rire malgré tout quand les poulpes, par vingt à la fois, parlant toutes en même temps, entreprirent de lui expliquer la chance qui était sa sienne de partager leur vie. Ils lui déclarèrent qu'ils étaient grands, sages et doux, et quelle folie cela serait pour lui de vouloir les quitter.

- Nous sommes grands. Nous sommes libres. Nous sommes étonnants. Nous sommes le Peuple le plus étonnant de la Jungle. Nous le disons tous, aussi cela doit être vrai, criaient-ils. Maintenant, comme tu nous entends pour la première fois, et que tu es à même de rapporter nos paroles au Peuple de la Jungle, afin qu'il nous remarque dans l'avenir, nous te dirons tout ce qui concerne nos excellentes personnes.

Mowgli ne fit aucune objection et les poulpes se rassemblèrent dans le plus grand nombre possible dans ces toilettes pour écouter leurs propres orateurs chanter les louanges des Bandar-Logs. Toutes les fois que l'un d'entre eux s'arrêtait pour reprendre des forces, épuisé par son propre discours, ils criaient ensemble :

- Oui, c'est vrai et nous pensons tous cela !

Mowgli hochait la tête, battait des paupières et disait « Oui » quand ils lui posaient une question, mais toute cette agitation lui donnait le vertige.

- Ceux-ci doivent avoir mangé des poissons à la chair corrompue ou empoisonnée, ce qui les a rendus fous. Ne dorment-ils donc jamais ?

Bagheera avait atteint la proximité du navire à demi-englouti. Sachant que le combat pourrait être long et épuisant, elle avait navigué en surface longtemps, en ralentissant sa nage en vue de l'épave, et en faisant le plein d'oxygène en prévision d'une apnée de longue durée. Puis elle rejoignit Kaa qui avait choisi de s'approcher en longeant le tombant, à l'abri de toute lumière. Les Bandar-Logs avaient posté des guetteurs en différents points du pont de l'épave.

Le problème était de savoir où était Mowgli. De toute façon, il ne pouvait être que dans la partie émergée de l'épave. Bagheera se parla à l'intérieur de sa gorge, comme seuls peuvent le faire les cétacés. C'est un son grave, comme de l'orgue, qui s'entend à très grande distance et surtout à travers les cloisons les plus épaisses. Mowgli l'entendit et comprit qu'on était venu à son secours. Il ramassa alors le premier objet qu'il trouva, jonchant le plancher de sa prison, et se mit à frapper les murs avec. Les Bandar-Logs, croyant qu'il voulait ainsi défoncer la cloison, se rirent de lui.

Ceci permit à Bagheera et à Kaa de localiser l'endroit. Ils se concertèrent. Bagheera décida d'attaquer dans le terrain le plus découvert possible, pour éviter de se déchirer la peau sur des tôles. L'avantage était aussi que l'endroit choisi, le pont, était suffisamment éclairé par la Lune pour qu'elle puisse voir ses proies. Kaa décida quant à lui de faire son approche en longeant le

tombant, dans l'obscurité qui lui donnait un avantage. Bagheera ferait ainsi diversion, ce qui permettrait peut-être à Kaa, arrivant de l'autre côté, de délivrer Mowgli.

Kaa et Bagheera étaient parfaitement conscients du danger que pourrait présenter les Bandar-Logs s'ils attaquaient en nombre et ne voulaient pas courir de risques inutiles. Les poulpes ne se battent jamais à moins d'être à cent contre un. Mais dans ce cas peu d'habitants de la Jungle ne souhaiteraient alors jouer à semblable partie.

- Que Baloo n'est-il ici ! Mais il faut faire avec ce qu'on a. Si nous attendons, le jour te fera fuir, Kaa. Quand ce nuage va couvrir la Lune j'irai vers le pont du bateau, au-dessus de l'écoutille. Et là j'essayerai d'en tuer le plus possible.

- Alors moi je monterai le long du tombant et j'improviserai. Bonne chasse !

Bagheera fit comme elle avait dit. Elle fondit vers les poulpes qui étaient rassemblés sur le pont et sa mâchoire les broya les uns après les autres. Dans les toilettes-prison les Bandar-Logs entendirent les bruits du combat. Bagheera se heurtait aux haubans d'acier et au mât. Ils dirent à Mowgli :

- Reste ici jusqu'à ce que nous ayons tué tous tes amis. Après nous reprendrons avec toi, si toutefois le Peuple du Poison te laisse en vie.

Mowgli se tint aussi immobile que possible, collant son oreille à la cloison de métal, entendant le furieux tapage du combat de l'orque contre les poulpes assemblés sur le pont. Il pensa : « Bagheera ne serait pas là, sans renfort. Baloo doit suivre de près ».

Celui-ci déboula peu de temps après le début du combat. Mais les morses sont peu équipés pour de telles rencontres. Tout au plus pouvait-il transpercer de sa seule défense encore pointue les poulpes collés à la peau de l'orque, qui donnait de furieux coups de queue pour s'en débarrasser.

Alors vint Kaa, tout droit, très vite, avec la hâte de tuer. La puissance d'un calmar géant réside dans sa masse et dans le choc de son bec, appuyé de toute sa force. Imaginez une lance, ou un bélier, ou un marteau lourd, pesant plusieurs tonnes, conduit et habité par une volonté froide et calme, vous pourrez grossièrement vous figurer à quoi ressemblait Kaa au combat. Méthodiquement, ses tentacules prédateurs partaient en avant et, à chacun de ses tirs, ramenaient deux Bandar-Logs que son bec broyait aussitôt, tandis que ses masses d'armes repartaient de nouveau à l'attaque.

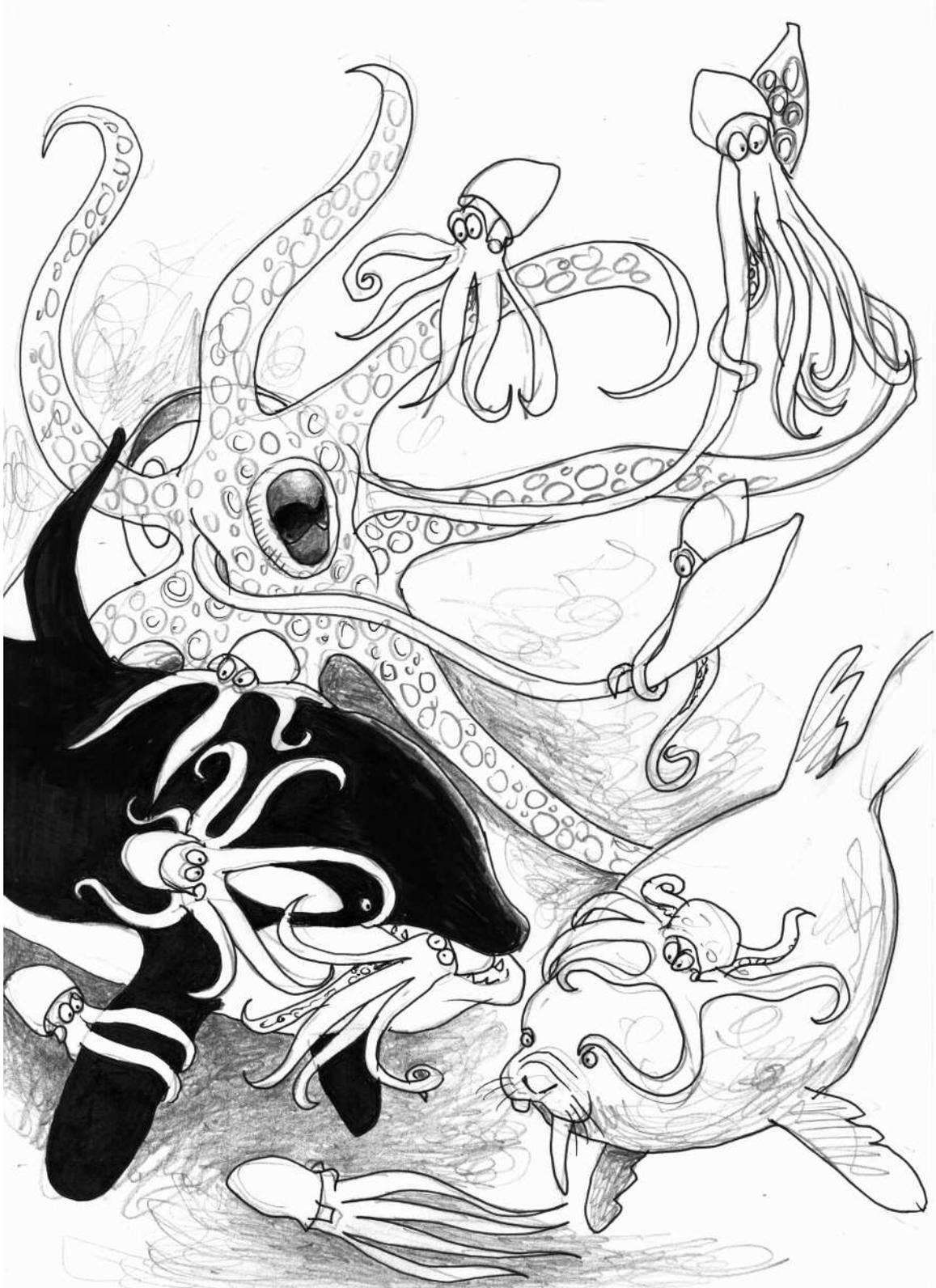
Si vous pouviez voir comment Kaa combat les Bandar-Logs, comme une véritable machine à tuer, vous comprendriez pourquoi ils le craignent à ce point.

Soudain une des Bandar-Logs cria :

- C'est Kaa, c'est Kaa, il est monté des profondeurs. Fuyez !

Des poulpes abandonnèrent le combat contre Baloo et Bagheera puis, après un instant d'hésitation, beaucoup lâchèrent leur nuage d'encre et filèrent entre les câbles du gréement de l'épave. Baloo et Bagheera, essoufflés, remontèrent en surface pour respirer. Quand ils

redescendirent, le spectacle dont ils furent témoins les stupéfia. Kaa s'était posé sur l'épave et se positionnait en bélier à l'aide de ses tentacules prédateurs enroulés autour d'éléments de la mâture. Autour de lui les Bandar-Logs étaient comme frappés de stupeur, immobiles.



- Soyez prêts à emporter le petit et à fuir. Je vais défoncer la cloison.
- Et les Bandar-Logs ?
- Ils ne bougeront pas jusqu'à ce que je leur commande.

Une voix se fit entendre à l'intérieur des toilettes. C'était un des poissons-pierre.

- Emmenez-le vite, il danse comme Mor, le congre.
- Ah, ah, s'écria Kaa, elle a des amis partout, cette petite graine d'homme ! Ecartez-vous, Peuple du Poison, je vais briser ce mur. Ecarte-toi aussi, petit d'homme.

Mowgli regarda par le hublot et, à la faible lueur lunaire, distingua la puissante silhouette de Kaa et son dos rouge, faiblement éclairé, se détachant sur le fond sombre de la mer. Mowgli se recula, se cala dans l'encoignure de la pièce et attendit le choc. Kaa se servit de ses deux tentacules, dont chacun avait le diamètre du bras d'un homme de forte corpulence et une longueur de trente pieds, comme les cordes d'un arc. Avec eux il lança son corps en avant et son bec, faisant office de bélier, disloqua la cloison de métal, déjà fragilisée par des années de rouille. En prenant bien garde de ne pas poser ses pieds sur le sol, Mowgli émergea de sa prison. Comme Kaa reculait, Bagheera passa comme une ombre, que Mowgli accrocha au passage.

- Es-tu blessé ? demanda Baloo en se serrant doucement contre lui.
- Je suis las, j'ai faim et je ne suis pas moulu à moitié. Mais... oh ! ... ils vous ont traité cruellement, mes frères, vous saignez.

Bagheera portait au flanc deux blessures dues aux tôles du navire, sur lesquelles elle était venue s'érafler profondément. Deux fins nuages noirs émergeaient des blessures, semblables à de la fumée. Car c'est ainsi que l'on saigne dans la mer.

- Il y en a d'autres, dit l'orque, en montrant du regard les nombreux Bandar-Logs qui gisaient tout autour de l'écouille.

Baloo avait aussi quelques blessures, mais moins profondes. Mowgli s'en inquiéta.

- Ça n'est rien, ce n'est rien, si tu es sauf, ô mon orgueil entre toutes les petites grenouilles, gémit Baloo.
- Nous jugerons de cela plus tard, dit Bagheera en regardant les poulpes morts couvrant le pont du navire. Mais voici Kaa, à qui nous devons l'issue de cette bataille. Remercie-le, selon nos coutumes, Mowgli.
- Ainsi, c'est là cette graine d'homme, dit Kaa. Sa peau est très douce et dans l'obscurité je le prendrais volontiers pour un Bandar-Log avec ma mauvaise vue. Aie soin, petit, de ne pas te hasarder près des tombants, au crépuscule ou à la nuit tombée, de peur que je ne te prenne pour l'un d'eux.

- Nous sommes du même sang, toi et moi, répondit Mowgli. Je te dois la vie, cette nuit. Ma proie sera ta proie si jamais tu as faim, ô Kaa !

- Tous mes remerciements, Petit Frère, dit Kaa dont l'œil se teinta d'une lueur fugitive. Et que peut tuer un si hardi chasseur ? Je demande à suivre, la prochaine fois qu'il se met en campagne.

- Je ne tue rien... je suis trop petit, mais je peux rabattre les bancs de poissons en frappant la mer avec le plat de mes mains vers ceux qui savent s'en repaître. Je peux aussi voir, au-dessus de la mer, les pêcheurs qui s'approchent avec leurs barques et avertir ceux qu'ils chassent, et qui sont en dessous. Je peux aussi dénouer le filet qui enserre ou couper la ligne. Je peux extraire l'hameçon.

Et, pour appuyer ses paroles il montra ses deux mains.

- Si un jour tu tombes dans un piège tendu par les hommes, je pourrai payer la dette que je te dois, ainsi que ma dette envers Baloo et Bagheera, ici présents. Bonne chasse à vous tous, mes maîtres.

- Bien dit, grommela Baloo.

Car Mowgli avait joliment tourné ses remerciements.

Le calmar caressa un instant l'épaule de Mowgli d'un de ses tentacules.

- Cœur brave et langue courtoise te conduiront loin dans la Jungle, petit. Mais maintenant va-t'en vite avec tes amis. Va-t'en dormir car il vaut mieux que tu ne voies pas ce qui va suivre.

Sur le pont du navire, les Bandar-Logs survivants se pressaient les uns contre les autres, immobiles, figés, leurs regards tournés vers les yeux glauques de l'énorme calmar. Celui-ci se tourna vers cette foule parcourue de lueurs colorées, signes d'une peur intense.

- Y a-t-il assez de Lune pour que vous puissiez me voir ?

- Nous te voyons, Kaa !

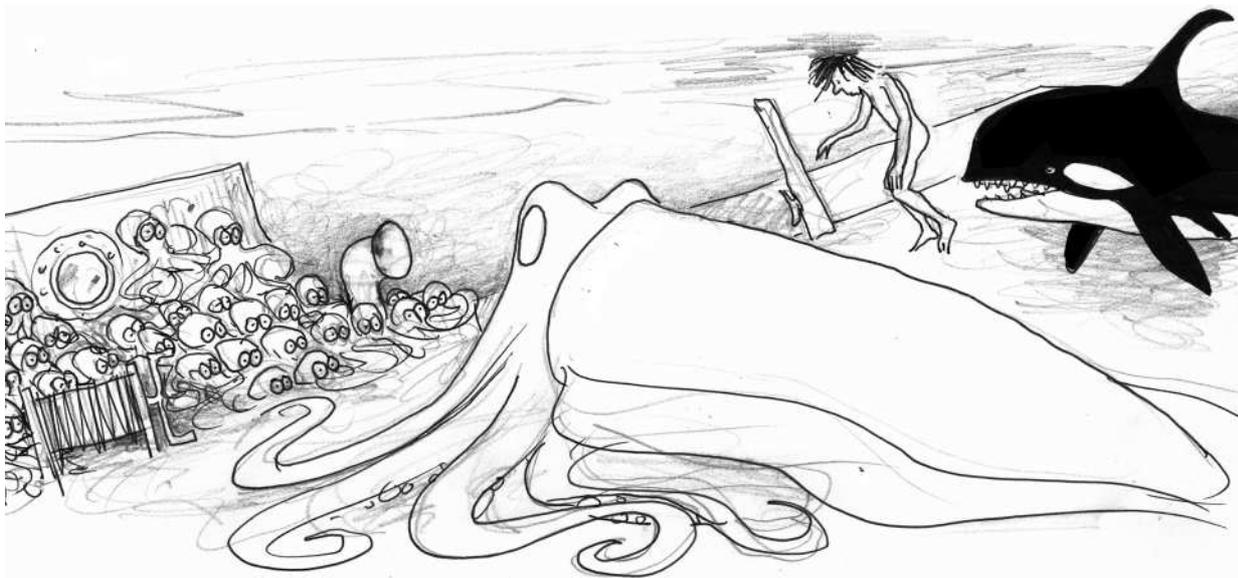
- Bien, maintenant voici la danse, la danse du calmar qui a faim, la danse de Kaa. Restez tranquilles et regardez.

Il se leva deux ou trois fois. A chaque fois sa corolle de huit tentacules s'épanouissait comme une fleur. Puis il mit en mouvement le reste de son corps. Il se balançait d'avant en arrière, tout cela sans se hâter, sans jamais interrompre le sourd bourdonnement de sa chanson. La nuit se faisait de plus en plus noire au fur et à mesure que la Lune disparaissait derrière les nuages. Bientôt on ne distingua plus la lente et changeante oscillation du corps, mais on continuait d'entendre le frottement des ventouses dentelées sur le pont du navire.

Baloo et Bagheera se tenaient immobiles comme des pierres. Du fond de la gorge de Bagheera montait un grondement sourd. Mowgli regarda la scène, tout surpris.

- Bandar-Logs, dit enfin la voix de Kaa, pouvez-vous bouger vos tentacules sans mon ordre ? Parlez !

- Sans ton ordre, nous ne pouvons bouger aucun de nos huit bras, ô Kaa !
- Bien, approchez d'un pas plus près de moi.
- Le rang des poulpes ondula vers l'avant, irrésistiblement. Baloo et Bagheera firent avec eux un pas raide.
- Plus près ! dit Kaa.



Et tous se mirent de nouveau en marche vers son bec, qui s'ouvrait et se refermait en cadence. Les yeux de Kaa, immenses, étaient d'un blanc laiteux. On ne pouvait y lire nulle expression. Ce regard semblait vous transpercer le corps, comme si on pouvait y lire sa propre mort. Mowgli posa ses mains sur Baloo et Bagheera, pour les entraîner au loin, et les deux grosses bêtes tressaillirent, comme si on les eût tirées d'un rêve.

- Laisse ta main contre moi, murmura Bagheera. Laisse-la, ou je vais être obligé de retourner... de retourner vers Kaa. Ah...
- Mais ce n'est rien qu'un vieux calmar en train de faire des ronds sur la vase qui recouvre le pont de cette épave, dit Mowgli. Allons-nous-en.

Tous trois prirent le chemin de la côte en survolant le platier de corail, faiblement éclairé par la Lune.

- Whoof ! dit Baloo, quand il jugea la distance parcourue suffisante. Jamais plus je ne ferai alliance avec Kaa !

Et il secoua la tête de haut en bas.

- Il en sait plus que nous, dit Bagheera en s'ébrouant. Un peu plus, si je n'avais suivi, je marchais vers sa corolle de tentacules, cette fleur mortelle.

- Plus d'une Bandar-Log prendra ce chemin à sa manière avant que le jour ne se lève et que Kaa ne regagne son gîte obscur, au fond de Pusat-Tasek. Il fera bonne chasse ... à sa manière.

- Mais qu'est-ce que cela signifiait ? dit Mowgli, qui ne savait rien de la puissance de fascination du grand calmar rouge. Je n'ai rien vu qu'une montagne de chair molle faire des ronds. Et le bout de son bec était abîmé. Oh ! Oh !

- Mowgli, dit Bagheera avec irritation, son bec était abîmé à cause de toi, comme c'est à cause de toi que mes flancs sont déchirés et saignent et que le mufle de Baloo l'est aussi. Ni lui, ni moi ne serons en humeur de chasser avec plaisir pendant des jours.

- Ça n'est rien, dit Baloo. Le petit d'homme est de nouveau parmi nous.

- C'est vrai, mais il nous coûte cher. Il nous a coûté du temps qu'on aurait pu passer en chasses utiles, des blessures, des lambeaux de peau. Baloo a la peau de son ventre toute râpée. Et il y a enfin l'honneur. Car, rappelle-toi, moi, Bagheera l'orque, j'ai dû appeler Kaa à l'aide. Et tu nous a vus, Baloo et moi, demeurer stupides, semblables à des méduses devant la Danse de la Faim. Tout ceci, petit d'homme, vient de tes jeux stupides avec les Bandar-Logs.

- C'est vrai, dit Mowgli avec chagrin. Je suis un vilain petit d'homme et je me sens le cœur très gros.

- Hum, que dit la Loi de la Jungle, Baloo ?

Baloo ne voulait pas accabler Mowgli, mais il ne pouvait transiger avec les exigences de la Loi. Aussi mâchonna-t-il :

- Chagrin n'est pas punition. Mais souviens-t-en, Bagheera ... il est tout petit !

- Je m'en souviendrai, mais le mal est fait et les coups méritent maintenant des coups. Mowgli, as-tu quelque chose à dire ?

- Rien. J'ai eu tort. Baloo et toi, vous êtes blessés. C'est juste.

- Bagheera lui donna une demi-douzaine de coups de queue, amicales pour un orque, mais qui furent pour un enfant de neuf ans une correction aussi sévère qu'on pourrait souhaiter l'éviter. Quand ce fut fini, Mowgli éternua, et tâcha de se reprendre, sans un mot.

- Maintenant, dit Bagheera, saute sur mon dos, Petit Frère, et retournons à la maison.

Une des beautés de la Loi de la Jungle sous la Mer, c'est que la punition règle tous les comptes. C'est fini, après, de toutes les tracasseries.

Mowgli agrippa l'aileron dorsal et laissa tomber sa tête sur le dos de l'orque en s'endormant profondément. Il ne se réveilla que lorsqu'ils se furent rendus devant le porche d'entrée du refuge des Dauphins de Seone, où les siens l'avaient attendu, inquiets d'une si longue absence.



La Longue Dent

Des mois, des années passèrent. Mowgli cessa d'être un enfant. Il grandit et devint fort comme le fait à l'accoutumée un garçon qui ne va pas à l'école et n'a dans la vie rien d'autre à faire que de chercher sa subsistance.

Il ne manquait point de nourriture, ni d'eau fraîche. La rivière souterraine lui en apportait en abondance. Quand il avait le ventre plein il escaladait la falaise de calcaire et restait des heures à regarder, au loin, les fumées du village des pêcheurs ainsi que les minuscules voiles blanches qui allaient et venaient. Les hommes ne sont point curieux. Ils sont chargés d'âmes et ne s'aventurent point en des lieux où ils ne peuvent trouver quelque nourriture. Le haut de la falaise était inculte sur des miles et il n'y avait nulle bête à chasser ou à prendre au collet.

Mowgli suivait Bagheera dans ses chasses et mangeait le poisson qu'elle lui laissait. Ou bien il accompagnait Baloo dans ses plongées en falaise et, en se laissant traîner par le vieux morse, à l'aller ou au retour, il arrachait pour lui des choses qui poussent sous la mer, à l'abri de toute lumière, au fond d'anfractuosités où le gros morse ne pouvait pas se glisser. Baloo raffolait de ces sortes d'animaux immobiles, qui n'ont qu'une bouche et un ventre et se nourrissent de tout ce qui passe. Abritant une chair d'un jaune vif à goût d'iode absolument succulente, ces êtres, qui fuient la lumière, et dont les hommes ignorent l'existence, sont comme des muscles qui se contractent quand ils sentent un danger. Mowgli apprit à les reconnaître, puis à les arracher du rocher d'un geste vif, avant qu'ils ne se durcissent au point de se changer en pierres.

Les dauphins chassaient en meute et Akela les menait. Ayant été jadis capturé par des pêcheurs dans un filet, le vieux solitaire avait pu s'enfuir en comprenant que, pour échapper au piège que les hommes avaient refermé sur lui et sa harde, il fallait sauter par-dessus les bouées et non tenter de perforer une chose qui, quand on se ruait sur elle, n'offrait aucune résistance, mais entourait doucement sa proie, en finissant par s'accrocher à quelque aspérité.

Un jour Mowgli vit un filet de dix-huit pieds qui barrait la mer, garni de corps argentés, dont beaucoup ne se débattaient déjà plus. Il s'approcha, prudent, et toucha la chose. Il sentit des secousses ébranler cette muraille de fibre, sans forme, et nagea vers l'endroit d'où venaient des signaux d'agonie. Là, il vit un étrange animal, élancé, noir comme de l'encre, un requin faisant presque deux fois sa longueur mais dont la queue était aussi longue que le corps. Les hommes le nomment « requin-renard ».

Quand il s'approcha, il lut la peur dans le regard de la bête prise au piège. Le requin s'était rué sur un poisson prisonnier du filet, l'avait avalé et se trouvait du même coup capturé à son tour, incapable de dégager sa bouche, garnie de nombreuses dents, des mailles de la machine à tuer inventée par les hommes.

Le requin-renard fouetta l'eau de sa longue queue. Mowgli passa sous lui pour éviter le mouvement de balayage de cette faux.

- Tout doux, je ne te veux point de mal, ami. Nous sommes du même sang, toi et moi.

La queue d'un requin-renard est aussi dangereuse que ses dents. Les pêcheurs le savent bien et sa chair n'a que peu de valeur pour eux. Aussi quand ils ramènent l'un d'eux sur le pont de leur bateau, pris dans un de leurs filets, s'empressent-ils de le rejeter à l'eau au plus vite. En effet la queue d'un requin est comparable à une règle plate sur laquelle on aurait plié une feuille de papier

de verre. Un tel objet, prestement manié, est aussi coupant qu'un sabre. Plus d'un pêcheur imprudent connut ainsi de profondes blessures.



Comme il l'avait fait maintes fois pour des dauphins imprudents et impulsifs, Mowgli entreprit de dégager méthodiquement le requin de ce piège. Comprenant ses gestes celui-ci, tout en l'observant, était devenu aussi immobile qu'un mât brisé à la dérive. Bientôt les mailles du filet furent libérées des dents, l'une après l'autre. Mowgli saisit celui-ci avec la main et, prenant appui sur le museau pointu, il sortit la proie de la bouche du requin, un magnifique poisson blanc, mort et emmaillotté dans le filet.

Le requin-renard se mit à nager pour ré-oxygéner au plus vite ses branchies. Si Mowgli n'était pas intervenu, il serait mort asphyxié, insuffisamment alimenté par le faible courant marin.

- Je te dois la vie. Qui es-tu ?
- Je suis du clan des Dauphins de Seone.
- Tu es donc l'homme-dauphin dont parlent les habitants de la Mer. Je croyais que c'était une légende.
- Oui, c'est moi.
- Je vais payer ma dette envers toi. Shere Kahn n'est pas parti bien loin. Il hante les parages de l'île Seba, à dix miles au large.
- Grand bien lui fasse !
- Ne crois pas qu'il t'ait oublié. Il a décidé de te tuer, mais il n'ose pas le faire en pleine eau, car il te sait souvent accompagné par Bagheera. Il ne craint pas ses dents mais sait que celle-ci, pour te défendre, pourrait le charger et lui éclater le ventre, comme certains de ses congénères le font parfois avec les coques des barques de pêche. Tu bénéficies aussi de la protection du clan et les rostrés des dauphins peuvent aussi, par un coup bien porté sur ses ouïes, le saigner à mort.
- Alors, d'où vient le risque ?
- Le risque, ce sont les frères dauphins qu'il a déjà retourné contre toi.
- Je sais que certains s'en vont chasser aussi autour de l'île Seba.
- Ils ne chassent pas seuls. Shere Kahn les mène. Il leur dit aussi qu'un jour tu iras chez les hommes, que tu les ramèneras, et que ceux-ci les tueront pour vendre leur chair et leurs peaux.
- Sottises !
- Peut-être, mais ils sont de plus en plus nombreux à le croire. Akela est vieux, maintenant, et n'est plus assez rapide pour mener les chasses. Shere Kahn leur dit que son temps est achevé.
- Shere Kahn voudrait-il prendre la tête du clan de Seone ?
- Je t'ai dit ce que je sais. Mais, crois-moi, ne te méfie pas que du tigre.

Sur ce le renard partit vers le large. Pensif, Mowgli regarda sa large queue onduler avec lenteur et se fondre dans le bleu.

Bagheera, qui avait les yeux et les oreilles partout à la fois, avait aussi eu vent de quelque chose. Elle confirma qu'en même temps qu'Akela prenait de l'âge et perdait sa force, le tigre boiteux s'était lié d'une grande amitié avec les dauphins les plus jeunes de la tribu, qui le suivaient pour avoir ses restes, chose que jamais Akela n'eût permise s'il avait osé aller au bout de son autorité légitime. En outre, Shere Kahn les flattait : ils s'étonnaient que de jeunes et beaux chasseurs fussent satisfaits de se laisser mener par un chef moribond.

- Petit Frère, combien de fois t'ai-je averti que Shere Kahn était ton ennemi ?
- Autant de fois qu'il y a d'huîtres sur cette falaise, déclara Mowgli, qui bien entendu, ne savait pas compter. Et puis après ? ... Shere Kahn est tout queue et cris, comme Mor, le congre.
- Mais il n'est plus temps de dormir. Baloo le sait ; je le sais aussi, tout le clan le sait, tous les poissons de roche des environs le savent. Tabaqui ne te l'a-t-il pas dit lui-même ?
- Oh ! oh ! dit Mowgli, Tabaqui est effectivement venu à moi, il n'y a pas longtemps, me raconter quelque impertinente histoire : que je n'étais qu'un petit d'homme, sans dents pour saisir, sans défenses pour me battre, tout juste bon à collecter des coquillages. Mais j'ai pris Tabaqui par la queue et je l'ai cogné à deux reprises contre un rocher pour lui apprendre de meilleures manières.
- C'était une sottise, car Tabaqui a beau être un faiseur de ragots, il n'en voulait pas moins te parler de quelque chose qui te touche de près. Ouvre donc les yeux là, Petit Frère ! Shere Kahn n'ose pas te tuer au large quand tu t'y aventures ; mais rappelle-toi qu'Akela est très vieux, que bientôt viendra le jour où il ne pourra plus prendre un poisson de vitesse. Il devra manger des poissons de sable ou se contenter de restes. Les membres du clan n'auront plus pour lui que mépris et ne se laisseront plus conduire par lui. Alors viendra peut-être l'heure de Shere Kahn. Beaucoup des dauphins qui t'examinèrent, quand tu fus présenté au Conseil, sont vieux maintenant et les jeunes dauphins, Shere Kahn leur a fait la leçon, pensent qu'un enfant des hommes n'est pas à sa place dans le clan. Bientôt, tu seras un homme ...
- Et qu'est-ce donc qu'un homme qui ne court plus avec ses frères ? dit Mowgli. Je suis né dans la Jungle, j'y ai grandi et j'ai gardé sa Loi. Il n'y a pas un de mes frères dauphins que je n'aie tiré d'un filet ou de la bouche duquel je n'aie extrait un hameçon. Ils sont bien mes frères !
- Bagheera se posa sur le fond de la crique et ferma les yeux à demi.
- Petit Frère, mets ta main sous ma mâchoire.
- Mowgli avança sa main sous la mâchoire puissante de l'orque et il sentit la trace d'une vieille cicatrice.
- Il n'y a personne, dans la Jungle qui sache que moi, Bagheera, je porte cette marque. Sache que je suis née parmi les hommes, dans un parc où ceux-ci peuvent venir voir nager ceux de ma race, à travers des roches transparentes.
- Un parc où les orques sont enfermés ?

- Les orques et beaucoup d'autres habitants de la Jungle, capturés et jetés dans ces étroites prisons pour le restant de leurs jours. On les nourrit chaque jour en leur jetant des poissons déjà morts. Oui, je naquis parmi les hommes. C'est dans un bassin aux murs lisses que ma mère me nourrit, en jetant dans ma bouche son lait crémeux et épais. Je grandis sans avoir jamais vu la mer, en étant le jouet des hommes. Un jour ma mère mourut et on décida de me transférer en un autre lieu. Les hommes me prirent dans un filet et me ligotèrent à l'aide de sangles, en me couchant dans un lit de toile. Ainsi immobilisée, ils me tirèrent hors de l'eau avec une de leurs machines. Puis ils entreprirent de me transporter, posée sur l'arrière d'un de leurs bateaux, vers je ne sais quelle destination, quelle autre prison. C'est alors que je sentis que j'étais Bagheera, l'orque, la baleine tueuse, et non un jouet pour les hommes. Je brisai alors les misérables sangles qui me retenaient, je basculais dans la mer et pris le large. Avant de gagner cet océan dont j'ignorais tout, je me retournais par instinct contre le bateau qui m'avait transporté, j'en perforais la coque en me lançant contre lui de tout mon poids et, alors qu'il sombrait et que les membres de son équipage pataugeaient autour de lui comme des crabes affolés, je partis. Puis, comme je connaissais les manières des hommes, je devins dans la Jungle plus terrible que Shere Kahn, n'est-il pas vrai ?

- Oui, dit Mowgli, toute la Jungle craint Bagheera ... toute la Jungle, sauf Mowgli.

- Oh toi, tu es un petit d'homme, dit l'orque avec une infinie tendresse ; et de même que je suis retournée à ma jungle, ainsi tu devras à la fin retourner aux hommes qui sont tes frères ... si tu n'es pas un jour tué au Conseil.

- Mais pourquoi, en dehors de Shere Kahn, d'autres désireraient-ils me tuer ?

- Regarde ce qui se trouve au bout de tes nageoires.

- Eh bien, ce sont des mains, et alors ?

- Ces mains-là, les hommes s'en servent pour tisser des filets et pour fabriquer toutes sortes de choses qui servent à capturer et à tuer tout ce qui vit dans la mer, y compris tes propres frères.

- Je ne savais pas toutes ces choses, dit Mowgli d'un ton boudeur.

Et il fronça ses sourcils noirs. Bagheera se tourna vers lui.

- Qu'est-ce que la Loi de la Jungle ? Frappe d'abord, puis donne de la voix. A ton insouciance même, ils voient que tu es un homme. Mais sois prudent. Quand Akela deviendra trop faible pour attraper du poisson en pleine eau, le clan se tournera contre lui et toi. Ils tiendront une assemblée dans l'aven et alors...

Bagheera, soudain, s'ébroua.

- Mais, j'y suis ! Descends vite aux cabanes de pêcheurs et reviens avec une longue dent.

- Une longue dent, qu'est-ce que c'est ?

- Les hommes n'ont pas de dents pour mordre, percer le cuir ou transpercer les écailles. Alors ils ont fabriqués avec des pierres, qu'ils taillent des dents plus coupantes et plus longues que celles du

barracuda, plus solides que celles du requin. Qui plus est, ces dents-là, ils les fixent sur des bois, ce qui leur permet de percer, de trancher et de mordre à distance.

- Si je vais chez les hommes, comment reconnaîtrai-je ces longues dents ?

- Cela te sera facile. C'est tout ce qui coupe, ce qui perce et qui est solidement fixé à un long bois. Empare-toi rapidement d'une de ces longues dents, ramène-la et garde-la avec toi pour le jour où tu en auras besoin.

- Bon, dit Mowgli, j'y vais. Mais as-tu la certitude, ô Bagheera, que j'aime, que tout ceci soit l'œuvre de Shere Kahn ?

- Par la sangle brisée qui me délivra, j'en ai la certitude, Petit Frère !

- Alors, par le poisson-lune qui me racheta ! Je payerai à Shere Kahn ce que je lui dois, honnêtement. Il se peut même qu'il reçoive un peu plus que son dû.

Et Mowgli partit d'un bond.

- Voilà bien l'homme ! Voilà bien l'homme, dit l'orque en s'allongeant sur le sable du fond. Oh ! Shere Kahn, tu n'as jamais fait de chasse plus dangereuse que cette chasse à la grenouille, il y a cinq ans !

Mowgli nagea en direction des demeures des hommes. Sur sa route il croisa un banc de bonites affolées. Suivait derrière toute une troupe de dauphins. Il entendit leurs cris de dérision et de malignité. C'étaient les jeunes dauphins du clan de Seone qui criaient ensemble :

- Place ! Place au chef. Akela, montre-nous ta rapidité et ton adresse !

Le solitaire dut manquer sa prise car Mowgli entendit le claquement de ses mâchoires, se refermant sur du vide, alors que la bonite, jaillissant de l'eau, lui échappait. Il ne resta pas à en écouter davantage et poussa sa nage. Les cris s'affaiblirent au moment où il arrivait en vue des huttes des pêcheurs.

- Bagheera disait vrai, souffla-t-il en se coulant dans l'entrée du port, entre les barques, sa tête émergeant à peine de l'eau. - Demain sera le jour d'Akela et le mien.

Il se glissa sans bruit entre les cahutes de torchis blanchies à la chaux. Dehors, sur des assemblages de bois, des poissons ouverts et vidés séchaient. Des filets étaient entassés sur un quai de pierre, avec leurs flotteurs de liège.

Il regarda par une fenêtre. Un jeune enfant tenait à la main quelque chose qu'il identifia tout de suite comme une longue dent. Une étrange dent faite d'une pierre noire comme de l'encre de seiche, que les hommes appellent obsidienne, dont les éclats semblaient aussi coupants que les dents des requins. Elle était fixée à une longue tige de bois par des lanières de cuir enduites de résine. L'enfant, en chantonnant, en éprouvait le tranchant en détachant de minces copeaux de bois.



- N'est-ce que cela ? dit Mowgli. Si un enfant peut la manier, alors je peux aussi m'emparer de cette chose et m'en servir comme le dit Bagheera.

Il se présenta à la porte d'entrée, se trouva nez à nez avec le garçon, lui arracha des mains la longue dent, et s'éclipça dans le brouillard, tandis que l'autre hurlait de frayeur.



Il courut vers le port, se jeta dans l'eau noire et disparut, nageant vers la passe, puis vers le large.

- Ils sont tout à fait pareils à moi, pensa-t-il.

Quand il se présenta devant le refuge, Bagheera était là, à l'attendre. Il lui montra la longue dent.

- Je suis allé chez ceux qui pêchent. Vois ! Je suis prêt.

- Est-ce que tu n'as pas peur ?

- Peur, moi ? et de quoi ? Je me rappelle maintenant ... si ça n'est pas qu'un rêve ... Quand j'étais allongé dans ma couche, je voyais des hommes et des femmes utiliser ces étranges éclats de pierres, coupants comme des dents de requin, et faire les mêmes gestes, gratter des peaux ou couper de la viande, en murmurant des chansons.

Il plongea, franchit le porche et émergea dans la grotte familiale où il retrouva sa mère qui lui demanda ce que c'était que cette étrange chose.

- Ça, c'est pour le grand rayé !

Il consacra le jour suivant à apprendre à manier son harpon, s'en servant pour embrocher des poissons, ce qui était tout nouveau pour lui, et l'étonnait fort. A la fin du jour Tabaqui s'engagea dans le boyau d'accès et vint lui dire insolemment qu'on le mandait dans l'aven, au rocher du Conseil.

Akela se tenait à distance, montrant là que la succession était ouverte. Shere Kahn se promenait de long en large, objet de visibles flatteries. Bagheera pénétra dans l'aven en même temps que Mowgli. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, Shere Kahn prit la parole - ce qu'il n'aurait jamais osé faire aux beaux jours d'Akela.

- Il n'a pas le droit, murmura Bagheera entre ses crocs d'ivoire. Dis-le-toi.

Mowgli monta d'un bond sur la petite île centrale et s'adressa au clan.

- Peuple Libre, depuis quand Shere Kahn est-il notre chef ? Qu'est-ce qu'un tigre peut avoir à faire avec la conduite d'un clan ?

- A cause de la succession ouverte, et comme on m'avait prié de parler ... commença Shere Kahn.

- Qui t'en avait prié ? dit Mowgli. Sommes-nous tous des crabes mangeurs de cadavres pour flagorner ainsi ce boucher ? La direction du clan regarde le clan seul !

Il y eut des hurlements qui retentirent en écho dans l'aven.

- Silence, toi, enfant d'homme !

- Laissez-le parler. Il a gardé notre Loi !

A la fin, les anciens du clan tonnèrent :

- Laissez parler le « dauphin mort » !

Lorsqu'un chef de clan a manqué sa proie on l'appelle le « dauphin mort » pour le temps qui lui reste à vivre, et ce n'est guère flatteur. Akela souleva péniblement sa vieille tête hors de l'eau de l'aven.

- Peuple Libre, et vous aussi, valets de Shere Kahn, pendant douze saisons je vous ai conduits à la chasse et vous en ai ramenés, et pendant ce temps nul n'entre vous n'a été pris dans un filet ou blessé par des harpons. Je viens de manquer ma proie. Je sais que selon les lois du clan je n'ai plus le droit de conduire celui-ci. Je sais aussi que vous avez le droit, s'il vous en prend l'envie, de me chasser hors de l'aven et de faire de moi un dauphin isolé qui, n'étant pas protégé par ses frères, finira un jour ou l'autre sous la dent de quelque rôdeur. Mais, je vous le dis : qui se présente pour me chasser du lieu où je suis né et où j'ai vécu ? Qui fera ce geste pour conquérir le droit de mener le clan ?

Il y eut un long silence. Aucun dauphin ne se souciait d'un duel à mort avec le Solitaire. Alors Shere Kahn glapit :

- Bah ! Qu'avons-nous à faire avec ce vieil édenté ? Il est condamné à mort ! C'est le petit d'homme qui a vécu trop longtemps. Peuple Libre, il fut ma proie dès le commencement. Donnez-le-moi. J'en ai assez de cette dérision d'homme-dauphin. Il a troublé nos eaux pendant six saisons. Donnez-moi le petit d'homme, ou bien je chasserai toujours par ici et ne vous laisserai pas une arête !

Alors, plus de la moitié du clan s'écria :

- Un homme ! Un homme ! Qu'est-ce qu'un homme peut avoir à faire avec nous ? Qu'il s'en aille avec ses pareils !

- C'est cela, dit Shere Kahn, pour indiquer le lieu de notre retraite à tout le village des pêcheurs ! Pour que ceux-ci condamnent son entrée à l'aide de filets, puis descendent leurs lignes dans l'aven ? Pour qu'ils harponnent tous ceux qui voudront s'échapper, dans une nasse prolongeant le filet ? Pour qu'ils ne laissent pas un seul des membres du clan, ni jeune, ni vieux, vivant, et que vous finissiez tous sur des perches, séchant au soleil ? Non, donnez-le-moi ! Il sera bien plus à sa place dans ma gorge.

Akela se dressa à nouveau, pour que tous l'entendent.

- Il a partagé notre curée. Il a dormi avec nous. Il a rabattu les bancs de poissons pour nous. Il n'a pas enfreint un seul mot de la Loi de la Jungle.

- Et moi, j'ai payé pour lui le prix d'un gros poisson-lune. Mais l'honneur de Bagheera vaudra peut-être une bataille, ajouta-t-elle d'une voix douce.

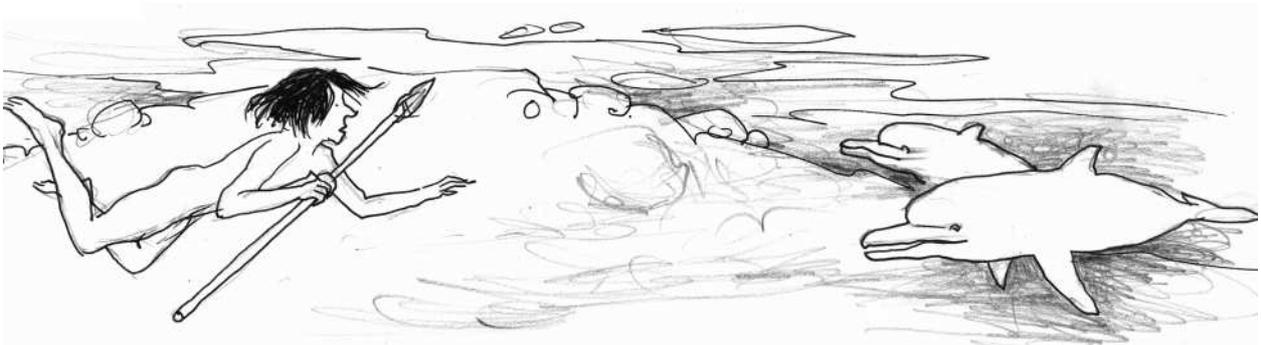
- Un poisson-lune, il y a six ans, grogna l'assemblée. Que nous importent des arêtes vieilles de six années ?

- Et un serment ? dit Bagheera, en découvrant l'ivoire de la mâchoire. Ah, on fait bien de vous appeler le Peuple Libre !

- Nul petit d'homme ne doit frayer avec le Peuple de la Jungle, hurla Shere Kahn. Donnez-le-moi !

- Il est notre frère en tout, sauf par le sang, dit Akela, et vous accepteriez qu'il soit tué ici, dans le refuge du clan ! ... En vérité, j'ai vécu trop longtemps. Donc je sais que vous êtes lâches et que c'est à des lâches que je parle. Que faut-il, pour sauver l'honneur de ce clan, si cela est encore chose possible, et que vous épargniez la vie de Mowgli, que vous le laissiez repartir vers les siens ? Que faut-il pour vous épargner la honte de laisser tuer un frère auquel on ne peut reprocher aucun tort ... un frère qui fut réclamé, acheté pour être admis dans le clan, selon la Loi de la Jungle ?

- C'est un homme ! C'est un homme ! vociféra l'assemblée. La plupart des dauphins firent mine de se regrouper autour de Shere Kahn, dont les nageoires vibraient de colère.



Personne n'avait remarqué l'arrivée de Baloo, qui avait suivi tout cela, depuis un coin de l'aven, sans dire un mot. Il s'approcha en soufflant, puis hissa sa masse sur l'abord de l'îlot.

- Depuis bien des lunes, j'enseigne aux moules et aux crevettes, depuis que Shere Kahn est devenu Docteur de la Loi à ma place. Ce que j'ai entendu ce soir me montre que rien de ce que j'ai pu dire aux membres ici présents n'a été retenu, si ce n'est par ce petit d'homme, dont vous ne voulez plus dans votre clan. On vous nomme le Peuple Libre. Libres, vous l'êtes, depuis que vous n'avez plus de chef pour vous mener. Mais maintenant, nombre d'entre vous périront dans les filets ou sous le harpon des hommes. Vous chasserez des poissons qui auront mangé de mauvais coraux ou de mauvaises algues et cela vous rendra malades, mais je ne serai plus là pour m'apitoyer sur votre sort. J'ai cru, en vous enseignant les choses de la Jungle, faire de vous un peuple sage. Mais ce que j'ai vu et entendu ce soir me montre que tout cela était la plus vaine des entreprises. Vous croyez former encore un peuple, mais ce soir le clan de Seone a cessé d'exister. Je ne suis plus utile à rien, ici. Aussi, je vous laisse, adieu.

Quand il se coula dans l'eau, sa grosse masse souleva une vague qui éclaboussa les parois de l'aven.

- Qu'avons-nous à faire de cette outre pleine de graisse et de vent ! cria Shere Kahn. Il est temps d'en finir !

Bagheera se rapprocha de Mowgli et lui dit à voix basse :

- A présent, l'affaire est entre tes mains. Nous autres, nous ne pouvons plus rien faire que de nous battre !

L'îlot ne constituait guère un refuge. De toute façon Shere Kahn, en s'élançant, aurait pu mordre Mowgli aux jambes, ou le faire tomber dans l'eau. Le tigre se recula, cherchant son élan. On sentait que l'attaque était imminente.

Mowgli, qui était tout ce temps resté accroupi, se leva, s'étira et bailla ; mais il était plein de rage et de chagrin, car il se rendait compte que tous ces membres du clan, qui se pressaient maintenant contre les flancs de Shere Kahn, ne lui avaient jamais dit combien ils le haïssaient.

- Ecoutez ! il n'y a pas besoin de crier comme des mouettes ou de vous agiter comme des crabes mangeurs de charognes. Vous m'avez trop souvent dit, ce soir, que j'étais un homme et non un dauphin (et pourtant je serais resté dauphin avec vous jusqu'à la fin de ma vie) ; je sens la vérité de vos paroles. Aussi je ne vous appelle plus mes frères, mais congres, murènes, habitants des trous, mangeurs de tout. Pendant six ans j'ai chassé avec vous. J'ai rabattu vers vos mâchoires les bancs de poissons blancs. Je n'ai causé nul tort, fait nul mal à aucun d'entre vous avec les armes des hommes. Mais ce soir j'ai amené ici celle que vous craignez et qui déchire si aisément vos chairs : la longue dent.

Il brandit le harpon devant lui en le tenant de ses deux mains. La lumière de la Lune, se réfléchissant sur sa pointe dentelée, créa un éclat qui fit reculer tout le Conseil de terreur.

- Alors, qui veut avoir le ventre percé, ce soir ?

Tous les dauphins s'écartèrent de l'îlot. Mowgli pénétra dans l'eau jusqu'à mi-jambe et promena autour de lui un regard circulaire.

- Je vois que vous êtes des lâches. Je vous quitte pour retourner vers mes pareils ... si vraiment ils sont mes pareils ... La Jungle m'est désormais fermée. Je devrai oublier votre langue et votre compagnie ; mais je serai plus miséricordieux que vous : parce que j'ai été votre frère en tout, sauf par le sang, je promets, lorsque je serai parmi les hommes, de ne pas trahir le secret de ce refuge. Je ne vous trahirai pas, comme vous m'avez trahi. Il n'y aura pas de guerre entre aucun de nous au sein du clan, mais il me faut régler une dette avant de partir.

Shere Kahn, qui s'était approché de l'îlot, était en eau peu profonde. Il n'osait reculer, de peur de se discréditer aux yeux des jeunes du clan. Mowgli alla vers lui. En un instant le fer de la longue lame s'engagea dans une des ouïes du requin.

- Bouge, et je te saigne à mort, vieux rayé ! Remue ne serait-ce qu'une nageoire et ma longue dent s'enfoncera dans tes ouïes, et ton sang inondera l'aven.

Le requin-tigre, terrifié, était plus immobile qu'une souche, car il savait que Mowgli ne plaisantait pas. Il sentait la pointe coupante contre ses ouïes fragiles comme un homme pourrait

sentir un poignard lui caresser le cœur. Rien n'est plus tranchant qu'un éclat d'obsidienne. En un simple geste Mowgli pouvait déclencher une hémorragie fatale, touchant le point faible des requins, alors qu'ailleurs leur peau épaisse les protège assez bien de coups portés.

- Cet égorgeur de naufragés a dit qu'il me tuerait en plein Conseil, parce qu'il ne m'a pas tué quand j'étais plus petit. Voici... et voilà comment nous, les hommes, nous saignons les requins. Remue seulement une nageoire, Lungri, et j'enfonce ma lance dans ton corps.



Mowgli se redressa, enleva sa lance, sa longue dent des ouïes du tigre et se dirigea vers le porche.

- Je m'en vais, maintenant. Je vous laisse à vos veuleries, à vos vies sans honneur et à votre nouveau chef. Sachez-le, la prochaine fois que je reviendrai en ces lieux, que je prendrai pied sur

le rocher du Conseil, ça sera pour y poser la mâchoire de Shere Kahn, avec toutes ses jolies dents. Quant au reste, Akela est libre de vivre comme il lui plaira. Vous ne le tuerez pas, vous ne le chasserez pas de l'aven, car je vous l'interdis et il pourra y trouver refuge quand bon lui semblera.

Mowgli brandit le harpon et fit mine de le pointer dans les différentes directions du refuge. Les dauphins s'enfuirent les uns après les autres. Quant à Shere Kahn, il avait déjà disparu. Il ne restait plus qu'Akela, Bagheera et peut-être dix dauphins qui avaient pris le parti de Mowgli.

Alors Mowgli remonta sur l'îlot où il s'accroupit, la longue dent posée contre son épaule. Il sentit quelque chose de douloureux monter au fond de lui-même, quelque chose qu'il ne se rappelait pas avoir connu à ce jour. Il reprit haleine, sanglota et des larmes coulèrent sur son visage :

- Qu'est-ce que c'est ? ... Qu'est-ce que c'est ? ... dit-il. Je n'ai pas envie de quitter la Jungle ... et je ne sais pas ce que j'ai. Je vais mourir, Bagheera ?

- Non, Petit Frère, ce ne sont que des larmes, comme il arrive aux hommes, dit Bagheera. Maintenant je vois que tu es un homme, et non plus un petit d'homme. Oui, la Jungle t'est bien fermée, désormais ... Laisse-les couler, Mowgli. Ce sont seulement des larmes.

Alors Mowgli s'assit et pleura, assis au centre de l'îlot, comme si son cœur allait se briser. Il n'avait jamais pleuré auparavant, de toute sa vie.

Il leva les yeux et regarda les murs de calcaire de l'aven, éclairés par des reflets de Lune, qu'il allait quitter, et qui pendant six longues années, avaient été au cœur de sa vie.

- A présent, dit-il, je vais aller vers les hommes. Mais d'abord il faut que je dise adieu à ma mère.

Il se coula dans le boyau où jadis le tigre s'était trouvé en fâcheuse posture et gagna la grotte aux murs tapissés de corail. La vieille dauphine vint se frotter contre lui, de même que ses plus jeunes petits. Il les serra contre son corps.

- Vous ne m'oubliez pas ?

- Jamais, tant que nous pourrons suivre une piste, dirent les petits. Viens au bord de l'eau, près de la plage de galets, là où s'élance la falaise, quand tu seras un homme, et nous te parlerons. Nous viendrons jouer avec toi, entre les rochers du rivage.

- Reviens bientôt ! dit Père Dauphin, Ô sage petite grenouille ; reviens-nous bientôt, car nous sommes vieux, ta mère et moi.

- Reviens bientôt, dit Mère Dauphin, mon petit tout nu ; car, écoute, enfant de l'homme, je t'aimais plus que je n'ai jamais aimé les miens.

- Je reviendrai sûrement, dit Mowgli ; et quand je reviendrai, ce sera pour poser la mâchoire de Shere Khan sur le rocher du Conseil. Ne m'oubliez pas ! Dites-leur, dans la Jungle, de ne jamais m'oublier !

Mowgli franchit le porche en apnée et, se mouvant avec lenteur, regarda pour la dernière fois la lumière jouer entre les deux flots d'eau salée et d'eau douce, formant des vagues figées. Quand il émergea, Bagheera l'attendait.

- Pendant six années j'ai veillé sur toi comme j'aurais veillé sur mon propre petit. Nous avons chassé ensemble. Aujourd'hui tu nous quittes. Mais je ne saurai me rendre là où tu te rendras. Contre les dangers de la mer, le bois des barques te protégera désormais. Pendant six années, moi qui suis un hôte du large, j'ai hanté ces côtes pour te suivre partout où tu allais. Je me suis battue pour toi.

L'orque approcha sa grosse tête de l'enfant, qui y posa sa main.

- Mais aujourd'hui, si je voulais, ne serait-ce que t'apercevoir dans cette nouvelle vie qui sera la tienne, les hommes auraient tôt fait de me prendre en chasse. Bonne chance, petit d'homme, dans ta nouvelle vie. Je te l'ai dit, les choses devaient finir de la sorte. De même que moi, qui naquis parmi les hommes je repris un jour la route de la mer, de même toi, qui as grandi ici, dans cette jungle, tu devras apprendre les Lois des Hommes, qui nous sont étrangères. Ne sois pas triste et quittons-nous. Je vais maintenant gagner le grand large, que je n'ai jamais connu. Il paraît que la mer est immense et je veux la parcourir. Mais où que j'aille, je te garderai dans mon cœur à jamais.

Dans la Jungle, quand on se quitte, il n'est point de grandes effusions. Bagheera se tourna vers le large et Mowgli vit sa silhouette puissante se fondre dans le bleu de la mer.

Il aborda la roche et commença à gravir la falaise. Quand il parvint tout en haut il put voir l'orque comme un point noir à peine perceptible. Il la suivit du regard tant qu'il put. Puis, quand elle eut disparu à ses yeux, il s'engagea sur le chemin en pente douce qui descendait vers une plage, en contrebas. Au loin, il pouvait voir scintiller les lueurs du village des pêcheurs. Il se mit en route, tout seul, vers ces êtres mystérieux qu'on appelle les hommes.

Au tigre ! Au tigre !

Après avoir atteint aisément le sommet de la falaise, Mowgli descendit la pente douce qui menait jusqu'à une plage de galets. Au-delà il rejoignit un chemin côtier conduisant vers le petit port, qui ne comptait pas plus d'une centaine d'âmes.

Il estima plus prudent de laisser la longue dent quelque part dans les fourrés, pour qu'en arrivant chez les hommes il ne soit pas accusé le vol. Quand il pénétra dans le village il était évidemment nu comme un ver. Tous vinrent vers lui en écarquillant les yeux. Ils lui parlèrent dans la langue des hommes, mais bien sûr il ne comprit pas un traître mot de ce qu'ils disaient. Il se contenta de désigner sa bouche pour leur montrer qu'il avait faim.

Les barques étaient soit ancrées, soit, pour les plus légères, tirées au sec sur une petite plage de sable fin. Le port était une anse de moins de deux cents pieds de diamètre, que les pêcheurs avaient partiellement fermée en construisant une digue faite de blocs de pierre, posés en désordre pour mieux résister à l'assaut de la houle. En regardant vers la mer on voyait, sur la gauche, un quai constitué par de larges dalles sur lesquelles on faisait sécher les filets. A peu de distance de la plage, à l'abri du vent marin, se trouvait une petite placette avec des bancs, à l'ombre d'un grand arbre faisant office de parasol.

Quand Mowgli se présenta, les habitants le conduisirent là. Une femme, qui avait compris son geste, lui apporta une écuelle de bois contenant des légumes cuits. Il les porta à sa bouche et les trouva à son goût.

Une autre, qui portait à ses chevilles de lourds anneaux de cuivre, vint vers lui. Elle lui toucha le visage. Tous ces contacts étaient très nouveaux pour Mowgli mais, ayant décidé de revenir parmi les hommes, il se laissa faire.

- Nathoo... Nathoo...

Il fut assailli de questions :

- D'où viens-tu, toi, de quel village ? Pourquoi te promènes-tu ainsi, nu comme un ver ? Est-ce que tu as perdu ta langue, ou quoi ?

- C'est Nathoo, dit la femme, j'en suis sûre. Il a les mêmes yeux, la même bouche que son frère Kitoo.

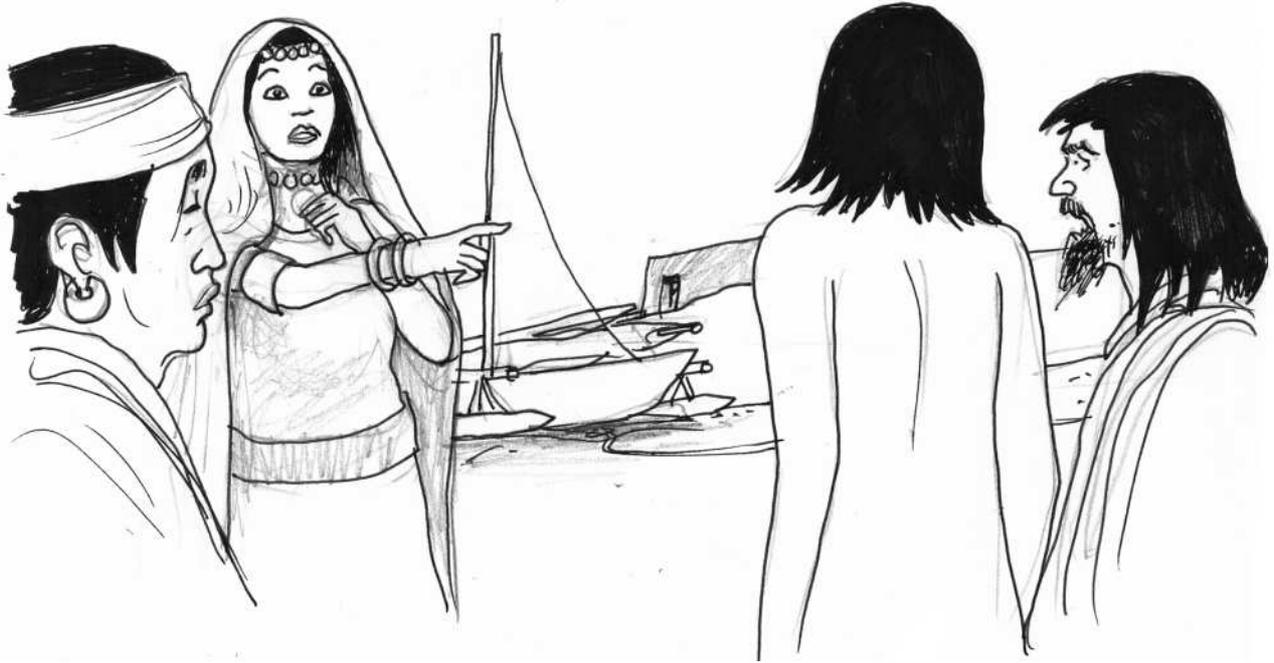
Un homme s'approcha d'elle, qui devait être son époux.

- Tu es folle, femme. Nathoo s'est noyé, il y a six ans, au moment du naufrage. Il lui ressemble fort, j'en conviens, mais cela ne peut être que le fait du hasard. Il vient peut être d'une autre village. Il y a six ans, quand la barque a chaviré, sous l'effet de l'attaque de ce grand requin, un seul de nos deux jumeaux a trouvé refuge dans tes bras, souviens-t-en.

- Mais on n'a jamais retrouvé le corps de son frère !

- Si celui-là ne s'est pas noyé, il y a gros à parier que ce gros requin l'aura dévoré. Messuah, nous avons mis des années à fait notre deuil de ce petit. Il nous reste son frère, qui apprend à la ville à lire, écrire et compter. Concentre-toi sur cet enfant que les dieux ont accepté de nous laisser. Ne

rouvre pas inutilement cette affreuse blessure, qui avait fini par se refermer au fil de longues années. Il est impossible que Nathoo ait pu survivre.



- Pourquoi ne serait-ce pas lui ? continua-t-elle. Il a peut-être été recueilli par d'autres pêcheurs, appartenant à d'autres villages. Quand nous avons chaviré, et avant qu'on nous porte secours, je l'ai vu qui s'éloignait, accroché au mât brisé, qui flottait.

- Oui, je me souviens. Moi aussi je l'ai vu qui s'agrippait.

Depuis qu'il avait été recueilli par le clan de Seone et qu'il était devenu l'élève de Baloo, Mowgli avait été entraîné à reproduire toutes sortes de sons. Tout de suite, par simple réflexe, il se mit à reproduire ceux qu'il entendait.

- Messuah...

- Ecoutez ! Ecoutez tous ! Il se souvient de mon nom. Il se rappelle du nom de sa mère. Tu vois bien que c'est lui !

Sans comprendre le sens du mot qu'il prononçait, Mowgli le répéta à plusieurs reprises en souriant et en hochant la tête. Les gens du village souriaient, avaient l'air d'apprécier ce mot, alors il le répéta encore. La femme le serra contre elle en pleurant.

- Nathoo, peu m'importe ce qui a pu se passer. Je t'ai retrouvé, c'est tout ce qui compte.

Entre-temps le chef du village était arrivé. On lui conta comment ce garçon était apparu, venant de nulle part, nu comme un ver. Il hocha la tête. Messuah possédait plusieurs bateaux. Tous décidèrent qu'elle prendrait le petit chez elle et qu'on aviserait par la suite.

Elle entraîna Mowgli dans sa demeure pendant que le mari s'en allait veiller à ce que leurs bateaux soient bien amarrés pour la nuit. Elle alluma une lampe à huile. Il cligna des yeux, ébloui par une lumière qu'il n'avait jamais vue de si près. Celle-ci était semblable à celle des lanternes que les pêcheurs accrochaient à l'avant de leurs bateaux pour attirer les poissons, quand ils pêchaient de nuit, et qu'il avait parfois aperçues, de loin, sans oser s'approcher.

Mowgli voulut saisir la petite lumière, mais se brûla aussitôt les doigts. Devant l'étonnement de Messuah, il sourit gauchement.



Il réagit quand elle referma la porte derrière eux. Cela lui rappela la porte de fer de l'endroit où il avait été enfermé par les Bandar-Logs dans l'épave. Mais il avait vu, dans le village, des gens entrer et sortir en passant par ces orifices. Il se leva pour manœuvrer lui-même le loquet et s'amusa de nombreuses fois à ouvrir et fermer la porte.

- Porte, dit Messuah.

- Porte, répéta Mowgli.

Le mari de Messuah alluma un feu dans l'âtre et Mowgli, qui n'en avait jamais vu, en fut fasciné. Elle lui prépara une couche à même le sol et la lui désigna.

Mais au matin, les pêcheurs le retrouvèrent dormant sur la plage, tout au bord de l'eau.

Rejeté par son clan, Mowgli était cependant décidé à tout faire pour entrer dans le clan des hommes. Il apprit leurs mots à une allure record et aussi à fabriquer des nasses avec des joncs entrelacés.

Le mari de Messuah ne tarda pas à le prendre avec lui sur son bateau, en le menant en mer, car il le trouvait fort et adroit, ne craignant ni le vent, ni le froid. Mowgli connaissait la fonction des

filets et aida les marins à les ramener dans l'embarcation. Mais on dut lui expliquer qu'il était inutile d'écraser la tête des poissons d'un coup de dent, quand ils s'agitaient encore, hors de l'eau.

Il continua, chaque nuit, à dormir sur la plage. Le mari de Messuah dit à sa femme :

- Nous ne connaissons rien des années qu'il a passées loin de nous. Nous ignorons tout ce qu'il a pu vivre et quels ont été ses compagnons. Si ça se trouve, il n'a peut-être jamais dormi dans un lit. Il y a des choses du monde dont on ne peut parfois percevoir les secrets. Si nos dieux ont décidé de nous le rendre, il est peut-être préférable de ne pas nous poser de questions. Et s'il en est ainsi, il ne s'enfuira pas.

Une nuit, en dormant comme à l'accoutumée sur la plage, Mowgli sentit le contact d'un rostre sur son bras. Apercevant Akela et Frère Gris, il entra dans l'eau pour les rejoindre. La nuit était avancée et tout le village était endormi, du moins le croyait-il.



Il se laissa porter par les deux dauphins hors du port, où ils s'étaient hasardés. Ceux-ci craignaient les hommes et avaient longtemps attendu avant d'oser s'y aventurer.

Mowgli demanda des nouvelles du clan.

- Shere Kahn ? Il a été si vexé devant les autres qu'il a préféré repartir pour le voisinage de l'île Seba, et je doute qu'il revienne nous rendre visite de sitôt. Mais il a juré en repartant qu'il coucherait tes os dans la calanque de la Waigunga.

- Et les autres frères ?

- Maintenant c'est un peu le chacun pour soi. Mais toi, tu n'oublies pas que tu es un dauphin ? Les hommes ne te le feront pas oublier ? demanda Frère Gris d'une voix inquiète.

- Jamais ! Je me rappellerai toujours que je t'aime, toi et tous ceux de notre caverne, mais je me rappellerai aussi que j'ai été chassé du clan.

- Et que tu peux aussi être chassé de ce clan-là. Les hommes ne sont que des hommes, Petit Frère, et leur bavardage est comme le babil des langoustes dans les herbiers.

- Vous reviendrez me voir ?

- Oui, mais le port est bien dangereux pour nous. Quand tu voudras nous voir, dis à Chil ou à un de ses frères de nous porter le message et nous irons t'attendre à quelque distance du village, dans les roseaux.

- Je m'y rendrai à chaque nouvelle lune.

L'éducation de Mowgli se poursuivit, de lune en lune. Il finit par se faire au port de vêtements, dont il eut du mal à comprendre l'utilité. Il fit tout pour se rendre utile et agréable aux gens du port, les aidait à tirer les bateaux sur le sable, le soir. En mer, il jetait et relevait les filets. Il apprit à ramer, à manœuvrer les voiles, ce qui l'amusa énormément. A côté des autres enfants du village il semblait d'une force incroyable pour son âge. Ses épaules étaient larges et puissantes, ses muscles étaient développés et durs comme de la pierre. En comparaison les enfants des pêcheurs semblaient bien chétifs.

Un jour il trouva deux enfants qui jouaient sur le sable. Leur jeu consistait à jeter sur le sol des petits objets brillants, en fait : des piécettes de menue monnaie. Ils faisaient ensuite des gestes avec leurs doigts, prononçaient beaucoup de mots en hochant la tête. Puis pour finir l'un d'eux envoyait son bras et raflait toutes les pièces d'un coup.

- Diable, se dit Mowgli, en voilà qui ont sûrement appris ces manières de faire avec les Bandar-Logs !

Mowgli apprit aussi à guider les barques voilées. Mais, plus important encore, connaissant la mer, les courants, les mœurs de tout ce qui vit sous l'océan, il mena les pêcheurs sur le passage des bancs. Très vite, les deux barques de Messuah ramenèrent plus de poisson que toutes les autres du village. Même le chef du village eut cette remarque :

- Je ne sais d'où vient ce gamin, ni qui lui a appris tout cela, mais il sait mieux que le plus expérimenté des nôtres où faire des pêches, où et quand jeter les filets et les lignes, pour que celles-ci soient abondantes.

Dans la salle principale du port, là où les femmes se réunissaient pour réparer les filets, le vieux Buldéo racontait parfois des histoires de son passé de marin, de pêcheur d'éponges et de chasseur de requins. Mowgli, qui connaissait évidemment un peu les choses dont celui-ci parlait, avait besoin de se cacher la figure pour que l'autre ne le voit pas rire, tandis que Buldéo, son vieux harpon sur les genoux, passait d'une histoire merveilleuse à une autre histoire merveilleuse.

Dans sa bouche, le fond de la mer était peuplé de sirènes, de femmes à queues de poisson. Certaines espèces de poissons pouvaient se coller ensemble et ressembler ainsi à des rochers. Il existait à certains endroits de la mer des huîtres de deux mètres de long et des oiseaux de mer capables d'emporter un homme.

Buldéo avait reconstruit à sa manière l'histoire de Mowgli, enlevé selon lui par un requin fantôme, habité par un coquin d'usurier mort quelques années auparavant.

- Et je sais que c'était vrai, parce que Purun Dass avait, comme ce requin-là, un bras plus court que l'autre.

- C'est vrai, c'est vrai, ce doit être la vérité ! approuvèrent ensemble toutes les barbes grises présentes.

Mowgli finit par se lever, n'en pouvant plus.

- Toutes vos histoires ne sont-elles que calembredaines et contes de la lune ? Ce requin a la nage maladroite parce qu'une de ses nageoires est plus courte que l'autre. Mais il est né comme ça, c'est tout. Et parler de l'âme d'un usurier en la plaçant dans une bête qui n'a jamais eu le courage d'une pieuvre, c'est parler comme un enfant.

La surprise laissa Buldéo sans voix pendant un bon moment. Puis il finit par réagir :

- Ah, c'est toi, l'enfant qui dit tout connaître de la mer, n'est-ce pas ? Puisque tu es si malin, ce requin boiteux, tu devrais le capturer. A la ville, tu tirerais de ses ailerons un bon prix. Mais tu ferais encore mieux de te taire quand des aînés parlent.

Mowgli se leva pour partir.

- Toute la soirée je suis resté là vous écoutant, jeta-t-il par-dessus son épaule et, sauf une ou deux fois, Buldéo n'a pas dit un mot de vrai sur ce qui se passe sous la mer. Alors, comment croire à vos histoires de sirènes et de farfadets ?

Tandis que Buldéo renâclait de colère, le mari de Messuah intervint.

- Ne t'empporte pas de la sorte, Buldéo. Mowgli apprend depuis peu notre façon de vivre. Peut-être, là où il vivait avant de rejoindre le village, ne lui avait-on pas appris à respecter les gens d'expérience.

Un autre pêcheur intervint.

- Mowgli ne renâcle jamais à la tâche et par deux fois il m'a sauvé de la ruine. La première c'était en allant dégager notre mouillage, coincé par vingt brasses de fond sur quelque mauvaise épave et la seconde en dégageant notre filet qui était pris dans des coraux, un filet neuf qui m'avait coûté une vraie fortune.

Son second appuya ses dires.

- Je n'ai jamais vu quelqu'un rester si longtemps sous la surface. J'aurais cru qu'il ne remonterait jamais ! Je ne sais qui lui a appris pareille chose.

Son patron de pêche reprit :

- Si c'est lui qui conduit la barque, nous sommes sûrs que la pêche sera bonne. En outre, il ramène, en plongeant comme un véritable poisson des nourritures étranges du fond de la mer, dont nous ne soupçonnions même pas l'existence.

Et il disposa sur une natte, devant les hommes rassemblés, d'étranges choses ayant l'allure de patates mal cuites, à la peau toute chiffonnée. Il sortit son couteau, en fendit une en deux et tendit à Buldéo une chair jaune sur le dessus de son pouce.

- Tiens, goûte ça. Ce sont des sortes d'huîtres sans coquilles. Connaissais-tu, toi qui dis connaître la mer jusqu'au moindre caillou, ces choses délicieuses ?

Buldéo grimaça, haussa les épaules et sortit, son harpon à la main, sous les rires.

Avant que la pleine Lune ne se soit établie, Chil, le géoland, rejoignit Mowgli qui rêvassait au bout de la jetée.

- J'ai un message pour toi. Après s'être caché dans les récifs pendant un mois, pour faire croire qu'il était parti à jamais, Shere Kahn est revenu, décidé à te tuer. Tabaqui lui a dit que tu avais rejoint le village des hommes.

- Je n'ai pas peur de Shere Kahn, mais Tabaqui sait plus d'un tour !

- Ne crains rien, dit Chil. Frère Gris l'a rencontré hier et il enseigne maintenant sa science aux crabes, allongé sur un fond de sable. Mais avant cette funeste rencontre, Tabaqui a eu le temps de dire au tigre boiteux que tu te baignais parfois, seul et à l'écart. Son plan est de te guetter. Mais il cherche à savoir où et quand il devra faire son guet.

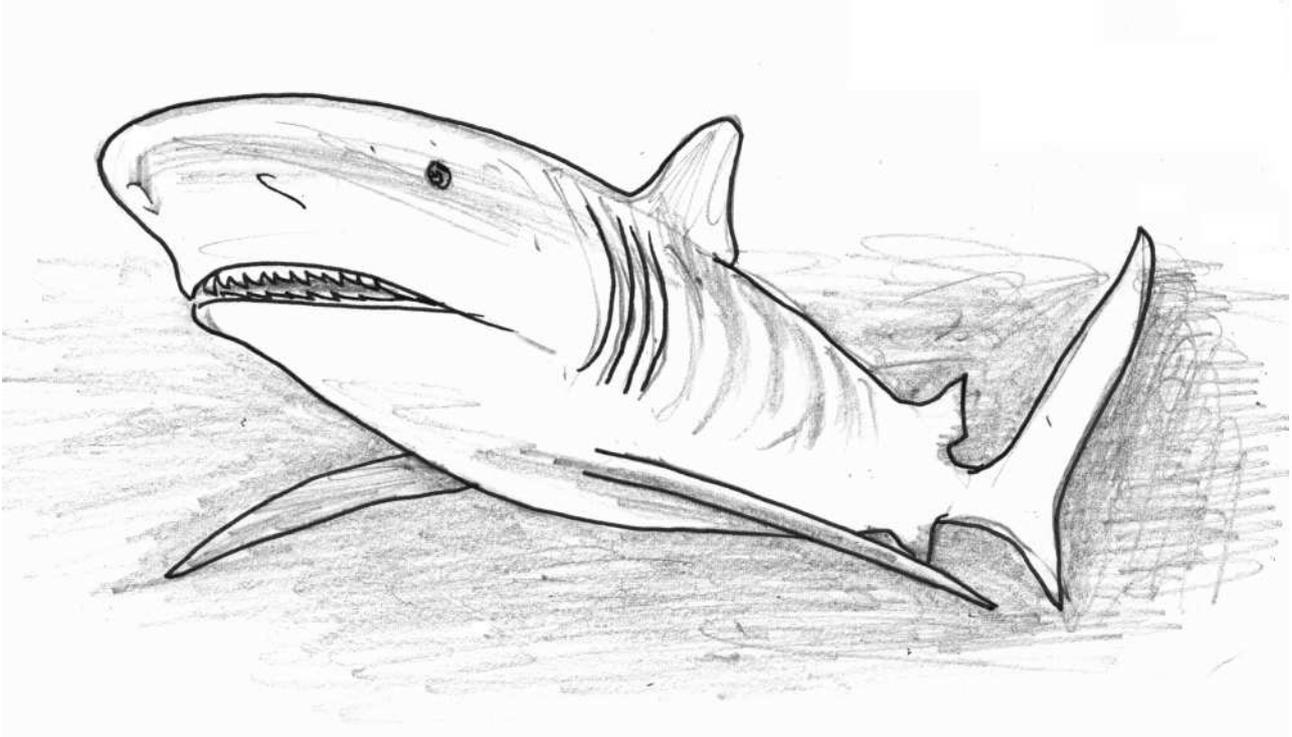
- Peux-tu dire à Akela et Frère Gris de me rejoindre ce soir, dans la crique aux roseaux ?

- Aloâ, dit le goéland qui partit aussitôt s'acquitter de cette mission.

Quand Mowgli, ayant soupé, prit le chemin de la crique, Akela et Frère Gris l'y attendaient déjà.

- Voici ce que nous allons faire. De retour, vous direz à tous que je me baigne à chaque nouvelle lune, au petit matin, après que nous ayons relevé les filets de la nuit. Dans la Jungle il est facile de faire courir un bruit. Les propos sont répétés de proche en proche. Tout le monde colporte tout et n'importe quoi. Tu indiqueras l'endroit : la calanque de la Waigunga, puisque c'est là qu'il veut voir pourrir mes os. Le fond est faible, l'endroit est resserré et les falaises abruptes. Et rappelle-toi une chose importante. Tu feras savoir qu'estimant que si près de la côte et par faible fond je ne crains nulle attaque, je ne m'encombre jamais de la seule chose crainte par Shere Kahn : la longue dent, et que seul mon filet à jeter m'accompagne.
- Il sera fait comme tu le dis. Mais cette calanque est un véritable piège. Qui sera le piègeur et qui sera le piégé ? J'imagine que tu t'es assuré du renfort des pêcheurs.
- Entre Shere Kahn et moi il s'agit d'une affaire personnelle, qui relève des Lois de la Jungle. Les hommes n'ont pas à y être mêlés.
- Comptes-tu l'affronter seul, et sans une longue dent ?
- Faites ce que je vous dis. Dans deux jours l'un de nous deux finira ses jours entre ces murs, et la Calanque lui servira de tombeau.
- Chacun est libre de choisir sa mort, dit Frère Gris, sceptique.
- Faites ce que je vous dis, c'est tout.

Deux nuits plus tard, après avoir déchargé le poisson pêché la nuit, Mowgli prit une barque et rama vers la calanque, seul. A des centaines de mètres Shere Kahn sentit, grâce à la ligne médiane qui tapisse toute la longueur de son corps, les ondes provoquées par les coups de rame de Mowgli, et le localisa avec précision.



- Alors, Mor, le congre, disait vrai, pensa-t-il. Ce fou va se baigner, seul, dans ce piège à hommes, pensa-t-il. Et il pressa légèrement l'allure.

Dans la calanque aux murs abrupts, Mowgli laissa négligemment sa barque partir au vent et s'éloigner, sans prendre soin de l'amarrer. Ses yeux perçants virent, dans le soleil, l'aileron sombre qui s'approchait en fendait la surface de la mer, aussi lisse qu'un miroir. Quand Shere Kahn prit sa nage d'attaque, Mowgli simula la panique, battit des bras et des jambes, comme un homme qui cherche à s'échapper. Le message parvint à Shere Kahn qui, n'ayant plus Tabaqui pour le mettre en garde, perdit toute prudence.

Les requins peuvent apercevoir leurs proies à de grandes distances, là où le regard d'un homme ne saurait porter. Mowgli savait que Shere Kahn l'avait localisé et allait sous peu de secondes se révéler à ses yeux. Il tenait à deux mains le corps d'un tazar d'un bon mètre de long, sorte de petit thon doté d'une longue nageoire dorsale, qui avait été pêché dans la nuit.

Quand un requin charge et décide d'ouvrir grand sa gueule pour mordre, sa tête bascule vers l'arrière. Ses yeux se braquent vers le haut et il cesse de voir où il va. Ayant parfaitement vu où se situait Mowgli, qui battait furieusement des pieds, Shere Kahn ouvrit sa bouche aussi grand qu'il put dans les derniers mètres de sa charge. Sa triple rangée de dents bascula vers l'avant.

Mowgli encaissa le choc en poussant le corps du tazar dans la gueule grande ouverte, au plus profond qu'il put. Le poisson se cala dans la gorge de Shere Kahn, de même qu'une bonne longueur du filet à lancer le plus solide que Mowgli avait pu trouver. Shere Kahn fut stoppé dans sa course et resta interdit. Mowgli alla vers la souche d'arbre à laquelle il avait attaché le filet à l'aide de cordes et s'empessa de retendre son dispositif. Puis il nagea vers le tigre, qui roulait des

yeux à la fois furieux et affolés. Avec le tazar coincé au fond de sa gorge, Shere Kahn ne pouvait ni déglutir, ni serrer ses mâchoires, ce qui lui aurait permis de scier les mailles du filet.



Celui qui a déjà vu quoi que ce soit, coupé par les dents d'un requin, aura été étonné par la netteté d'une telle découpe, comme faite au rasoir. En fait tout requin opère en deux temps. D'abord il immobilise sa proie en y plantant ses dents sur à peine un à deux centimètres de profondeur. Puis il la scie le plus proprement du monde, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Rien ne résiste à ces deux lames de scie, dont les dents elles-mêmes possèdent des bords dentelés. Un requin grand comme un homme peut couper une cheville, ou une jambe très rapidement. Les plus grands peuvent couper un homme en deux. Mais, se souvenant de ce qu'il avait vu, quand le requin-renard, en se jetant sur un poisson pris dans un filet, s'était trouvé lui-même prisonnier, Mowgli avait parfaitement retenu la leçon. Il nagea vers Shere Kahn qui se débattait furieusement.

- Te voilà pris au piège, grand rayé. Ménages ton souffle, tu vas en avoir besoin pour le peu de temps qui te reste à vivre.

Plus Shere Kahn se débattait et plus l'asphyxie le gagnait. Mowgli resta à côté de l'immense corps jusqu'à ce que celui-ci ne bouge plus. Il s'approcha du tigre et, pour vérifier qu'il était bien mort, envoya dans ses branchies un coup du couteau qu'il portait dans sa gaine, accroché autour

de son cou, depuis qu'il vivait parmi les hommes. Le requin ne réagit pas, et son sang se répandit dans la calanque.

Mowgli alla chercher la barque, détacha les cordes qui lui avaient permis de tendre le filet entre les deux parois abruptes de la Waigunga. Il ramena le mou à bord et, se mettant aux avirons, entreprit de remorquer le corps du requin mort vers l'anse des canoubiers, des roseaux de mer. Akela et Frère Gris vinrent le rejoindre.

- Wauouwh ! Sa mâchoire sera du plus bel effet sur le rocher du Conseil. Il faut nous mettre à l'ouvrage lestement.



Accroupi dans un pied d'eau, Mowgli entreprit de découper la chair ferme de Shere Kahn sur tout le pourtour de sa mâchoire. Bien que son couteau de pierre d'obsidienne ait été fort tranchant il peina longtemps pour mener à bien ce travail. Tout d'un coup, une main s'abattit sur son épaule ; et en levant les yeux, il vit Buldeo avec son harpon. Les dauphins s'éclipsèrent quand ils virent venir l'homme.

- Je t'ai observé depuis la côte. Alors, tu as trouvé ce requin, la gueule prise dans un filet, et tu as entrepris de le ramener dans cette crique, pour l'écorcher à ton aise. Maintenant, laisse-moi faire. Ce n'est pas le rôle d'un enfant que de travailler le corps d'un requin. Laisse faire celui qui connaît

ce travail. Peut-être te donnerai-je une pièce quand j'aurai vendu ses nageoires à la ville, après les avoir séchées.

Buldéo jeta son harpon sur la berge et sortit son propre couteau.

- Alors, si je comprends bien, tu comptes découper les ailerons pour t'en aller les vendre au marché de Khaniwara, et sur le prix de sa vente tu me donneras peut-être quelque chose ? Eh bien, j'ai dans l'idée de garder cette dépouille pour moi seul. Vieil homme, range ton couteau de pierre !

Buldéo se fâcha.

- Je comptais te donner un anna sur la vente, mais puisque tu le prends ainsi, tu n'auras rien du tout. Laisse cette carcasse !

- Par le poisson-lune qui me racheta, dit Mowgli en continuant à taillader dans les chairs, dois-je rester tout l'après-midi à bavarder avec ce vieux singe ? Ici, Akela ! Cet homme-là m'assomme.

Buldéo, encore penché sur la carcasse de Shere Kahn, se trouva soudain saisi par les bras et emmené faire des tours dans l'anse. Pendant ce temps Mowgli continuait d'écorcher comme s'il n'y avait eu que lui sur toute la côte, à vingt miles aux alentours.



- Oui, dit-il entre ses dents, tu as raison après tout, Buldéo ; tu ne me donneras jamais un anna sur cette vente ! ... Il y a une vieille querelle entre ce requin-tigre boiteux et moi, et j'ai gagné !

Pour rendre justice à Buldéo, qui n'avait pas lâché son couteau, s'il avait eu dix ans de moins et s'il avait été ainsi saisi par un dauphin, il aurait frappé aussitôt. Mais un dauphin qui obéissait aux ordres d'un enfant, qui lui-même avait des difficultés personnelles avec des requins-tigre mangeurs d'homme ne pouvait être un dauphin ordinaire. Tout cela était magie, sorcellerie de la

pire espèce, pensa-t-il, et sa main libre se crispa sur l'amulette protectrice qu'il portait autour de son cou, en se demandant si celle-ci suffirait à le protéger.

Il décida de ne pas faire un mouvement, toujours tenu par les bras par les dauphins, s'attendant à tout moment à voir Mowgli se changer lui-même en requin-tigre.

Quand les dauphins se furent lassés d'offrir au vieux pêcheur cette promenade dans l'anse, il le ramenèrent sur la grève et le lâchèrent, puis s'éloignèrent vers le large. Buldéo se redressa vivement et, à quelques mètres du bord, hors d'atteinte, pensait-il, de tout ce qui venait de la mer il retrouva son assurance. Toujours en crispant sa main sur son amulette protectrice, il invectiva Mowgli, toujours occupé à détacher la mâchoire de Shere Kahn de son carcan de chair et de muscles.

- Je savais bien, dès le départ, que tu n'étais pas comme les autres. Une nuit, je t'avais suivi et j'avais cru te voir, de loin, parler à tes frères de race. Mais maintenant, j'en suis sûr, c'est bien ce que tu faisais. Tu es un sorcier, venu parmi nous pour entraîner notre perte. Je le dirai aux gens du village et ils te tueront.

Mowgli sentit le danger dans cette menace. Il se ravisa aussitôt.

-- Ecoute, Buldéo, cesse de t'accrocher à ce coquillage que tu portes autour de ton cou. Il n'y a nulle magie dans tout cela. Ce requin s'est pris dans ce filet, c'est un fait, et disons que j'ai eu bien de la chance.

- Mais ... ces deux dauphins venus de nulle part ?

- Les dauphins aiment jouer avec les hommes. N'as-tu pas vu semblables choses, toi qui a été témoin de tant de mystères de la mer ?

- Oui, mais

- Faisons un marché, toi et moi. Prends sur cette carcasse toute la viande que tu voudras, dont ses ailerons, puisque tu sembles leur accorder une valeur importante, et convenons de taire toutes ces choses, qui ne feraient qu'inquiéter inutilement les gens du village. J'irai même plus loin : Nous dirons que c'est toi qui a capturé ce requin, en montant un piège.

Au départ stupéfait par cette proposition à laquelle il ne s'attendait guère, Buldéo se redressa, de toute sa petite taille.

- Et toi, tu ne diras pas que ça n'est pas vrai ?

- Je confirmerai tes dires, et ton autorité auprès de tous, dans le village, s'en trouvera renforcée. Vois en moi ton allié, et non un ennemi. Mais, dis-moi, que feras-tu de ces ailerons ? Ils n'ont qu'une piètre valeur nutritive.

- Je les ferai sécher et je les vendrai à des marchands de passage. Ils en font, a-t-on dit, des sortes de médicaments, souverains contre de très graves maladies¹. C'est ce qui explique leur prix.

Mowgli, ayant fini de dégager la mâchoire, la cacha dans les roseaux. Il aida même Buldeo à détacher les ailerons de Shere Kahn. Puis, montant dans la barque après avoir chargé le filet, ils prirent le chemin du village. Leur arrivée fit sensation. Buldeo avait enfilé les immenses ailerons de Shere Kahn sur un lien passé autour de son cou, et c'est ainsi qu'ils firent leur entrée. Tout de suite, Buldeo raconta comment il avait monté le piège, puis attiré le requin à l'aide de son amulette magique.

De temps en temps, il jetait un coup d'œil inquiet en direction de Mowgli, s'attendant à quelque moquerie de sa part. Mais celui-ci se contenta de l'encourager avec un hochement de tête, assorti d'un sourire. Le soir, à la veillée, Mowgli put entendre Buldeo conter son histoire, encore et encore, pour être bien sûr que tous les membres du village puissent en bénéficier, en rajoutant à chaque fois des détails plus fantastiques les uns que les autres.

¹ Les cancers, maladie ignorée par les sélaciens (requins)

Le fruit qui tue le ventre de la mer

Inspiré par mes plongées dans les eaux des îles Komodo, en Indonésie

Une autre saison s'écoula. Mowgli menait les pêcheurs sur les bancs. Les pêches étaient bonnes et, quand ceux-ci engageaient leurs précieuses ancres de pierre ou leurs filets dans les coraux, il plongeait pour les dégager.

Un jour, en revenant de la mer, il aperçu Messuah qui se tenait sur la plage, son bras passé autour des épaules d'un garçon de son âge.

- Mowgli, voici Kitoo, ton frère et le double de toi. Il nous est revenu de la ville, où il a fait de savantes études. Vous voilà réunis, alors je suis la plus heureuse des mères.



Mowgli sourit :

- Si tu es heureuse, alors moi je le suis aussi.

La vie reprit son cours et il n'y eut entre les deux frères nulle rivalité. Kitoo était revenu, très fier du savoir qu'il avait acquis. Sa capacité de faire des calculs faisait de lui un interlocuteur incontournable pour tout commerce avec les marchands de passage. Très vite, il devint le comptable du village, celui qui savait obtenir les meilleures conditions lors des échanges.

Les chiffres, et tous ces signes que son frère couchait sur des écorces intéressaient peu Mowgli. Pour lui, soit il y avait du poisson, soit il n'y en avait pas, et l'évaluation de leur nombre lui paraissait de peu d'importance. Il écoutait d'une oreille distraite les histoires de Kitoo, préférant porter son attention sur la couleur du ciel ou la direction du vent.

Son frère, lui, semblait accorder une grande valeur à un objet rond qui l'accompagnait partout, accroché autour de son cou par un lien de cuir.

- Tu vois, Mowgli, c'est un objet qui permet de connaître le temps.

- Comment cela ?

- Eh bien, tu vois, quand des deux aiguilles sont, comme en ce moment, réunies sur le dessus de ce cadran, près de cette molette, cela indique que le soleil est au plus haut dans le ciel.

Mowgli leva son regard vers l'azur.

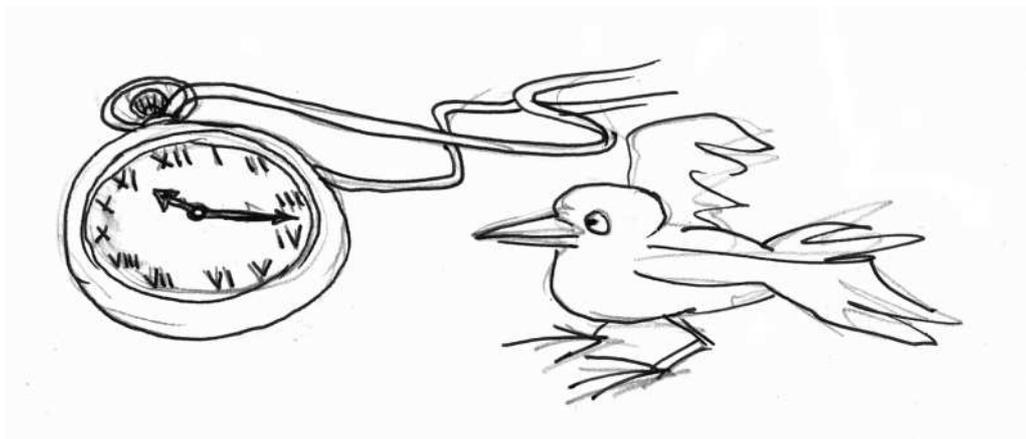
- Ce que je vois, c'est qu'en ce moment le soleil n'est pas du tout au plus haut de sa course, loin s'en faut.

- C'est parce que l'objet n'est pas réglé.

- Alors, quel intérêt ?

- Il y a, en ville, d'autres machines de ce genre, plus grandes, qui font aussi tic tac, et qui permettent d'en régler d'autres comme celles-là.

- Tout cela me paraît bien compliqué, alors qu'il me suffit de regarder à quelle hauteur est le Soleil pour connaître le moment du jour.



A l'automne le chef du village fit une déclaration, annonçant qu'il avait décidé de marier son fils à la fille du chef d'un village voisin, qui était également un village de pêcheurs. Celui-ci n'était encore qu'un enfant, mais ainsi le voulait la coutume.

Mowgli regarda avec curiosité le village se préparer à cette rencontre. Les pêcheurs décorèrent leurs barques de palmes et de guirlandes de fleurs. Hommes et femmes se parèrent de colliers de coquillages.



Quand le signal du départ fut donné, tôt le matin, les pagayeurs s'activèrent et le cortège quitta l'anse où s'abritait le minuscule village. On sortit de la vaste baie, ourlée par la bande d'écume qui marquait l'emplacement de la barrière corallienne. Le trajet prit une grande journée. Le chef du village vint accueillir la flottille sur la plage. Il tenait devant lui une fillette qui n'était guère plus

âgée que le gamin. Un festin d'accueil avait été préparé. Les poissons rôtissaient sur des pierres qui avaient été chauffées au feu. Mowgli suivit toutes ces affaires humaines assez distraitement.

Le lendemain, le chef du village fit étalage de sa richesse, acquise au fil d'échanges fructueux, étroits et prolongés avec des marchands de passage. Les harpons des pêcheurs de ce village-là n'étaient pas équipés de pointes faites d'éclats de pierre volcanique, en obsidienne, mais de pointes de métal, qui ne se brisaient pas en frappant la roche, et qu'on pouvait aiguïser en les frottant sur de simples galets. Grâce à ce travail on pouvait rendre ces harpons encore plus pénétrants.

Des quantités incroyables de poisson séchaient sur des claies, au Soleil. De loin, Mowgli vit que le chef du village voisin semblait s'être lancé avec vivacité dans de grandes explications, avec force gestes. Finalement, le lendemain, des représentants des deux clans prirent la mer pour ce qui s'annonçait comme étant une sorte de démonstration.

A quelques miles, un attroupement d'oiseaux plongeurs signalait la présence d'un banc important. On pouvait les voir piquer à la verticale, puis entrer dans l'eau en repliant leurs ailes le long de leurs corps, au dernier moment. Les plus chanceux remontaient en tenant dans leur bec un poisson.

Soudain le chef du village voisin se plaça avec ostentation à l'avant de la pirogue où il avait pris place. Il tira d'un sac, qu'il portait en bandoulière, une sorte de fruit sombre, qui tenait dans le creux de sa main, et le lança au milieu de la foule des oiseaux. Quelques secondes plus tard Mowgli eut l'impression que le ventre de la mer se déchirait. Il avait déjà entendu, les soirs de grande tempête, les vagues se briser contre la falaise, au pied de laquelle s'ouvrait l'entrée du refuge du clan de la Seone . Mais un bruit pareil, jamais.



Une masse d'eau fut soulevée, qui retomba pendant que les oiseaux s'égayaient en tous sens. Mowgli vit alors des dizaines et des dizaines de poissons de toutes tailles remonter à la surface, sans vie, comme si cette chose les avait tués. Les pêcheurs poussèrent une clameur de joie et entreprirent aussitôt de la ramasser. Leurs étroites pirogues furent vite pleines. En quelques secondes ils récoltèrent plus de poissons qu'en plusieurs nuits de pêche.

Ils n'avaient lancé nuls harpons, tendu nul filet. Tout se passait comme si cette chose que leur chef avait lancée, et qui tenait dans sa main, avait tué tous ces poissons à elle toute seule. Cela expliquait la grande richesse du village, l'opulence de ses habitants, la richesse de leurs vêtements, de leurs bijoux ainsi qu'une multitude de choses mystérieuses, auxquelles ils semblaient attacher un grand prix, et qu'ils avaient obtenues par commerce avec des marchands.

Les échanges rituels de cadeaux ayant été faits, et l'union des deux enfants ayant été scellée, le clan de Mowgli reprit la mer. L'ambiance, dans les pirogues, était joyeuse. Les rameurs poussaient vigoureusement sur leurs pagaïes en chantant des chansons qui rythmaient leurs efforts. Le chef du village se tenait fièrement à l'avant de la plus grande des barques, et son regard brillait. Mowgli n'avait pas tenu à y prendre place, comme à l'aller. Il s'était installé à l'écart, à l'arrière de la plus petite des pirogues et ses yeux semblaient emprunts de tristesse. Mais tous les passagers des autres esquifs étaient si heureux du succès de leur voyage que personne ne le remarqua. Le lendemain, le chef convoqua tous les hommes du clan et leur dit :

- J'ai apporté au chef de l'autre village le lot de nacres que je lui devais. En échange, il m'a remis ceci.

Et il montra à l'assistance ces sortes de fruits qui apportaient la mort et qui tenaient dans la main. Puis, se tournant vers Mowgli :

- Ton frère Kitoo m'a dit qu'il s'était fait expliquer leur fonctionnement, qu'il saurait les lancer et les utiliser. Il dit qu'il suffisait de tirer sur un anneau, pour réveiller la mort qui est à l'intérieur, et que lui saurait le faire pour nous. Ainsi, demain tu nous mèneras tous sur vers des lieux où se trouvent les bancs, comme tu sais si bien le faire, et nous pourrons obtenir, comme ceux de l'autre clan, ces pêches miraculeuses, en faisant monter tous ces poissons du fond. Kitoo donc, dès demain, lancera le fruit qui tue et nous pourrons, comme nos voisins, décupler le volume de nos pêches et faire arriver la richesse dans notre village.

Les pêcheurs présents manifestèrent bruyamment leur approbation, face à un tel projet



Mowgli resta silencieux un long moment, comme quelqu'un qui prépare soigneusement sa réponse. Puis il s'adressa au chef du village, ainsi qu'à tous les pêcheurs.

- Après que cet objet ait tué dans de poissons je suis retourné sur les lieux et j'ai plongé. Pour un poisson qui était remonté à la surface, il y en avait dix qui gisaient au fond, le ventre en l'air.

- Quelle importance, s'écrièrent les pêcheurs tous en chœur, il y a beaucoup de poissons dans la mer !

- Vous savez très bien que leur nombre n'est pas illimité. Avant que je ne vienne vivre parmi vous, je sais qu'il vous est arrivé de rester de longues semaines sans en voir la queue d'un. Et tous, alors, vous avez eu faim.

- Qu'à cela ne tienne. Nous sécherons le poisson, nous salerons celui-ci avec le sel que nous achèterons aux marchands en abondance, et nous ferons des réserves.

- J'ai passé de longues heures à parcourir les fonds de leur baie. Il y a de vastes étendues qui sont devenues des déserts. La roche du fond est nue. Il n'y a plus ni poissons, ni coquillages, ni bonne herbe à manger. Les coraux sont morts. Il ne reste que leurs squelettes blanchis. La vie est partie

de ces lieux. Des pêcheurs que j'ai interrogés m'ont dit que c'était ainsi partout où la chose qui tue avait été employée.



Que veux-tu dire ?

- Que cette chose tue le ventre de la mer. Elle ne tue pas que les poissons. Elle tue toute vie, et ceux qui broutent ne trouvent plus de quoi se nourrir, qu'ils se nourrissent d'algues ou de cette fine peau qui est la chose vivante du corail et qui recouvre son squelette. Les herbiers dans lesquels les poissons pondent leurs œufs, qui les protègent de toutes sortes d'animaux, disparaissent eux aussi.

- Mais la Mer est vaste, dirent-ils, tous en chœur.

- Non. Si pendant des années les gens de ce village s'enrichissent en dévastant chaque mètre carré de ce bout de mer qui constitue leur source de nourriture, il arrivera un jour où le fond tout entier sera devenu un désert, qui ne se repeuplera pas. Les pêcheurs m'ont dit que là où cette mort était passée, la vie ne revenait plus jamais. Alors ils auront faim et découvriront que toutes choses qu'ils ont ainsi acquises ne se mangent pas.

Mowgli lança un long regard circulaire sur toute l'assistance.

- Je ne vous aiderai pas à tuer le ventre de la mer.

- Alors, si tu ne veux pas contribuer à la richesse du village, déclara le chef du village, tu n'as plus rien à faire ici !

- Je le crois.



Il quitta le village. Dans les roseaux, il retrouva la mâchoire de Shere Kahn. Dans l'eau peu profonde il vit que le corps du requin-tigre, posé sur le fond, était agité par d'étranges soubresauts. En fait, l'immense carcasse était rapidement devenue un festin de choix pour tout un peuple de nécrophages, poissons et crustacés, qui avaient été rapides à la besogne, et certains se nourrissaient même au cœur de son anatomie, dédaignant sa peau, trop peu digeste. Le tigre semblait comme habité de l'intérieur, comme s'il connaissait une seconde vie.

Frappant la mer du plan de ses mains, il appela Frère Gris et Akela.

- Tu vois, Akela, je n'ai plus rien à faire dans ce village, où ils sont devenus fous. Dans l'espoir de devenir riches, ils vont tuer le ventre de la mer. Puis ils redeviendront plus pauvres qu'avant. Allons-nous-en.

Enfilant avec précaution la mâchoire de Shere Kahn sur son bras, avec s'être protégé des dents à l'aide d'un linge, il étreignit les rostres de ses compagnons dans ses paumes et ils gagnèrent ensemble le refuge de la Seone.

Mowgli plongeait et passa le porche. Dehors un poisson qui chassait faisait sauter les poissons volants, qui rebondissaient à la surface de l'eau comme des galets.



Le refuge semblait avoir été totalement déserté. Quelques dauphins passaient, furtivement, puis s'échappaient en empruntant des galeries. Mowgli émergea dans l'aven, prit pied sur l'îlot et y déposa la mâchoire du requin. Puis il se dressa, éleva les bras et cria :

- Regardez, vous du clan de Seone. Moi, Mowgli, le petit d'homme, j'ai ramené la mâchoire de Shere Kahn sur le rocher du Conseil, comme je m'étais juré de le faire. Voilà tout ce qui reste du roi que vous vous étiez donné. Il vous tiendra compagnie et ce qui reste de lui sera le témoignage de mon passage parmi vous.



Sa voix résonna en écho dans l'aven. Des dauphins écoutèrent, dans l'ombre, mais aucun n'osa s'approcher. Seuls apparurent père dauphin et mère dauphin, qui avait continué d'habiter la petite grotte attenante à l'aven et qui rejoignirent Akela et Frère Gris..

Dans la Jungle Sous-Marine les nouvelles circulent vite. Dès que Mowgli avait tué Shere Kahn, Chil, qui sait où sont toutes les choses, était allé porter la nouvelle à Bagheera. Mowgli ne tarda pas à voir son ombre noire converger vers l'îlot, sur lequel elle posa son énorme tête.

- Alors, petit d'homme, tu as tenu ta promesse. Voilà, je suppose, la mâchoire du Grand Rayé ?
- Il ne mordra plus personne, celui-là.
- Nous pourrons vivre tranquille, maintenant, dit mère dauphin.
- Hélas non, dit Mowgli. Les hommes ont une chose qui tue mieux que tous les harpons et filets.
- Mais ici, dans l'aven, ne sommes-nous pas protégés ?
- Non, il suffirait qu'ils lancent cette chose par son entrée, tout en haut, pour que nous soyons tous tués.

Puis, lançant un coup d'œil circulaire :

- Où est Baloo, Bagheera ?
- Nous sommes sans nouvelles de lui depuis de très nombreuses lunes. Chil a battu la mer en tous sens sans trouver sa trace. Et j'ai de très mauvaises nouvelles de Haati et de son clan.
- Personne ne peut rien contre Haati. Il est la force même.
- Haati est mort. Chil me l'a raconté. Un gros bateau, plein d'hommes et crachant beaucoup de fumée est venu. Il allait aussi vite que le vent et Haati ne put lui échapper. Quand le bateau a été assez près, il a lancé sur Haati un énorme harpon qui lui a déchiré le corps. La mer était rouge de son sang sur un demi-mile, a dit Chil.
- C'est absurde. Aucun bateau ne peut pêcher Haati. Il est beaucoup trop gros !
- Celui-là avait une sorte de bouche, énorme, et c'est avec cette bouche-là qu'il l'a avalé. Alors la mer, jusqu'à des miles de distance, a retenti des cris de détresse de tous ceux de son clan. Chil a dit que le bateau-bouche s'est alors mis à les tuer eux aussi, sans jamais s'arrêter, comme un être que rien ne pourrait rassasier.

Tous se regardèrent en silence.

- Qu'allons-nous faire, Mowgli ? dit Frère Gris.
- Je crois qu'il nous faut partir, fuir, le plus vite possible et le plus loin que nous pourrons.

Et, se tournant vers Bagheera :

- Par le poisson Lune qui m'a racheté, je crois qu'il existe un être plus dangereux et malfaisant que ne l'était Shere Kahn.
- Et quel est cet être, petite grenouille ?
- C'est l'homme.

C'est ainsi que les rescapés quittèrent le refuge du clan de la Seone et c'est là que s'arrête mon récit.

Je ne sais ce qu'il advint par la suite de Mowgli, mais il existe près de la calanque de la Waingunga une rivière souterraine qui vient de nulle part, débouche en falaise et trouble les eaux de la mer en bouillonnant, au-delà d'un vaste porche. Si un plongeur le franchit, il découvrira dix brasses plus loin un réseau de grottes qui ne sont plus habitées que par les crabes et les langoustes. Au centre se dresse un aven qui débouche à l'air libre. A l'aplomb de cette cheminée, des pierres d'éboulis ont créé un cône dont la partie supérieure émerge et forme une île minuscule. Au centre de celle-ci une mâchoire de grand requin achève de se dessécher, qui semble vouloir mordre le ciel.

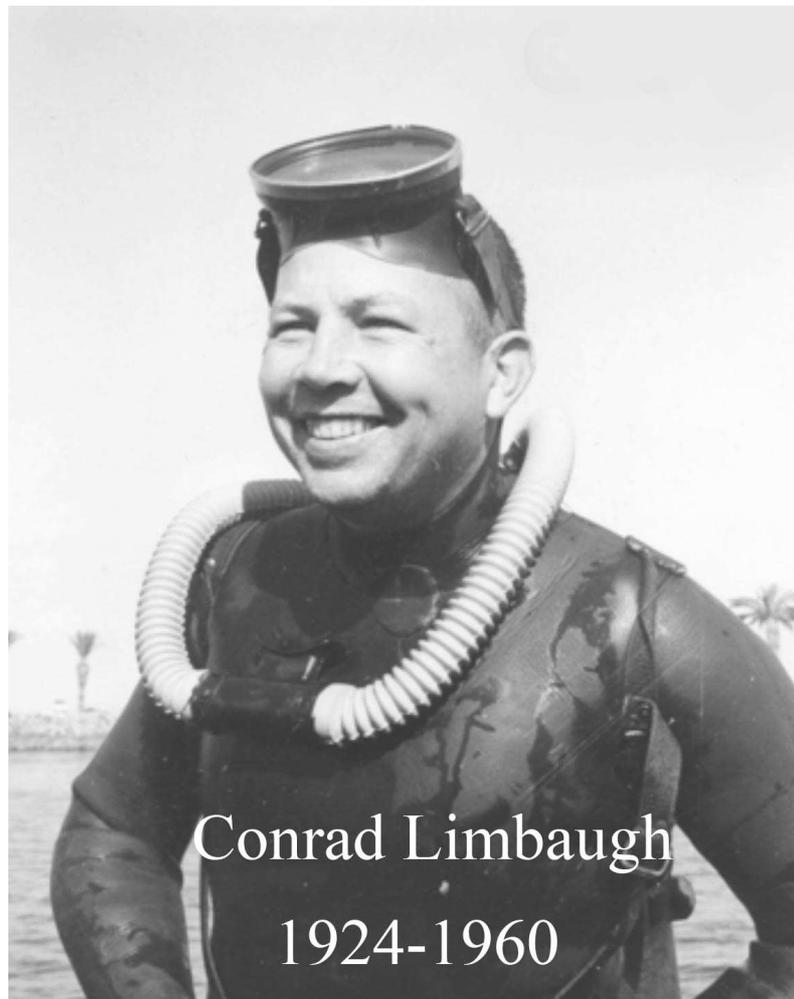


30 mars 2022 :

Je viens de refaire la mise en page de cette adaptation du livre de Kipling au monde sous-marin. C'est une des choses que je laisserai en partant. Car, né en 1937, je n'ai plus beaucoup d'années de reste. Quand vous lirez ces lignes j'aurai peut être déjà pris congé.

Quand j'ai écrit ce petit livre je me suis servi de mon expérience de plongeur pour imaginer le refuge des dauphins. Il existe à l'est de Marseille une calanque qui a pour nom Port-Miou. Quand on y entre on voit, sur la gauche, que l'eau se comporte de façon étrange. C'est que là se situe la sortie d'une rivière souterraine.

Nul ne sait d'où vient cette eau. A la fin des années cinquante cette rivière souterraine constituait l'attraction vedette pour les plongeurs étrangers qui venaient rendre visite au commandant Cousteau. Au printemps 1960 l'Américain Conrad Limbaugh était venu rendre visite à Cousteau, à Marseille. Immédiatement celui-ci avait demandé à son lieutenant Poudevigne de l'emmener visiter cette curiosité.



Sauf en période de grosses pluies, le débit de la rivière reste extrêmement faible. Tous deux pénètrent comme l'avaient fait maintes fois l'équipe de Cousteau : sans fil d'Ariane. Très vite, Poudevigne perd son imprudent compagnon du regard et se met à le chercher de tous côtés de tous côtés. Ayant épuisé sa réserve il regagne l'eau libre, seul.

Limbaugh s'était perdu dans la galerie, sans parvenir à déterminer l'amont et l'aval. Depuis Marseille l'équipe Cousteau se rend aussitôt sur les lieux en se mettant à l'eau. En effet il existait une poche d'air 500 mètres en amont (voir plus loin) et il restait une possibilité que l'Américain y ait trouvé refuge. Peine perdue.

A l'époque j'avais vingt trois ans. Avec des compagnons nous allions ramener des amphores de différents sites de la région, ainsi que des assiettes campaniennes, noircies à la litharge de plomb, sur ce qui restait de l'épave du Grand Conglue. Puis nous allions les vendre à des vacanciers, à Saint Tropez, pour payer nos vacances et nos frais.

Il faudra que je raconte tout cela un jour, si j'ai le temps. Pour éviter que ça se perde. C'était l'époque « des pirates », principalement basés à Marseille, dont la figure légendaire était notre ami Roger Poulain, décédé en 2010. Une vision de la plongée bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui.



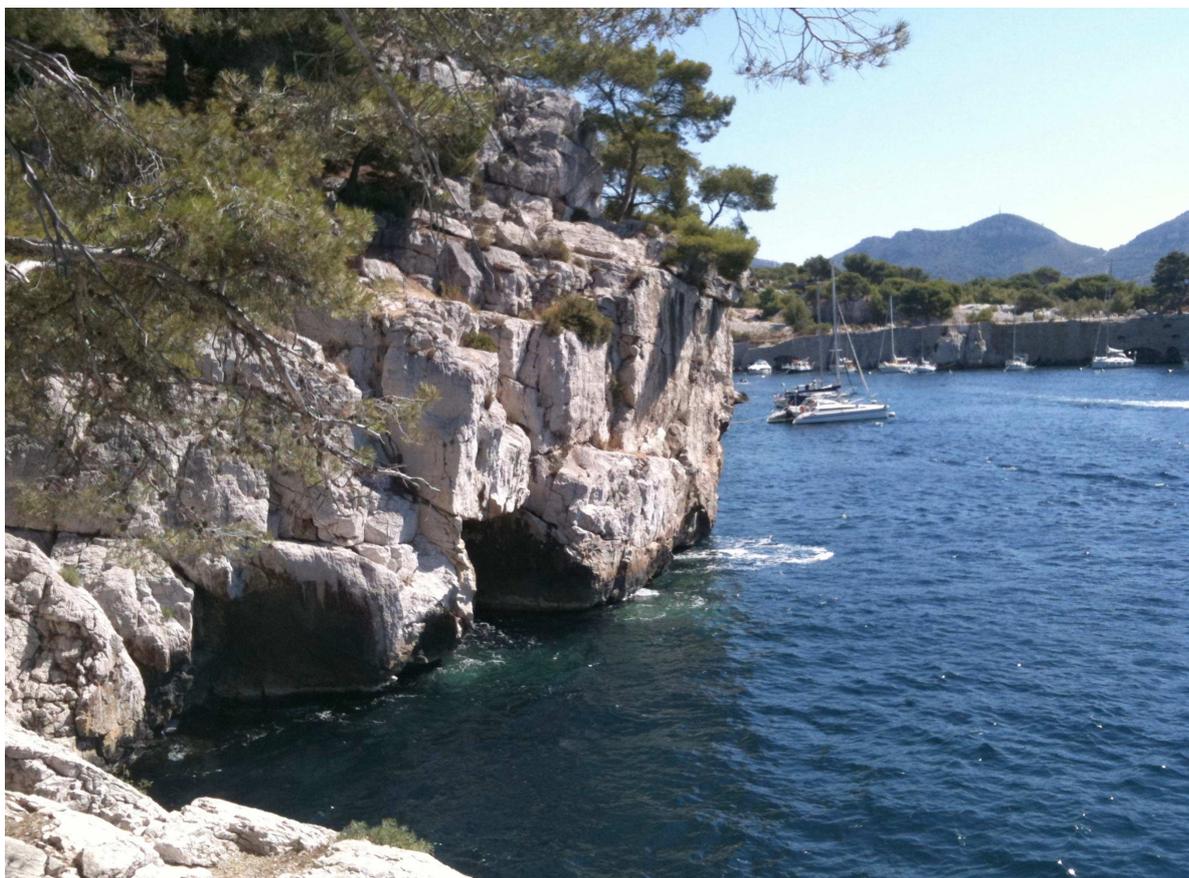
Ca c'est une photo de l'époque, pris au port de Croisette. Je suis à droite. A gauche, Poudevigne qui caresse le requin pèlerin de quatre mètres que nous venons de capturer en lui passant une corde autour de la queue, quand il gisait, assez mal en point, dans la passe séparant le port de Croisette de l'île Maïre. Au fond, le treuil ayant servi à tirer l'animal au sec.

On savait que Limbaugh avait laissé sa caméra là-bas. Ayant quelque expérience en spéléo sous-marine : j'avais franchi le siphon de la Foux de Sainte Anne, près de Toulon, j'ai alors eu

l'idée d'un raid². Avec mon coéquipier de l'époque, Jean-Claude, on étaient partis avec deux réserves d'air pour chacun, une sur le dos, une autre sur le ventre. On avait acheté une bobine cylindrique de grosse ficelle, d'une longueur de 400 mètres. En tête j'avais enfilé ce bobineau sur bout de manche à balai le tout accroché autour de mon cou. On avait des lampes Crystal, en plastique, très efficaces, fabriquées par notre ami Yves Girault, qui contenaient une lampe de phare arrière de voiture, alimentée par ne fosse pile cylindrique. Ainsi équipés on avait pu filer assez rapidement.

Notre fil d'Ariane déroulé, nous l'avions laissé sur place. Le retour avait pu ainsi se dérouler tout aussi rapidement. Le tout était « de bien régler sa pesée », comme disent les sous-marinières selon la nature de l'eau traversée. Pleine inspiration dans l'eau douce pour éviter d'atterrir dans la vase do fond, un piège mortel, flottabilité réduite en eau saumâtre, pour éviter d'aller se perdre dans les stalactites du plafond.

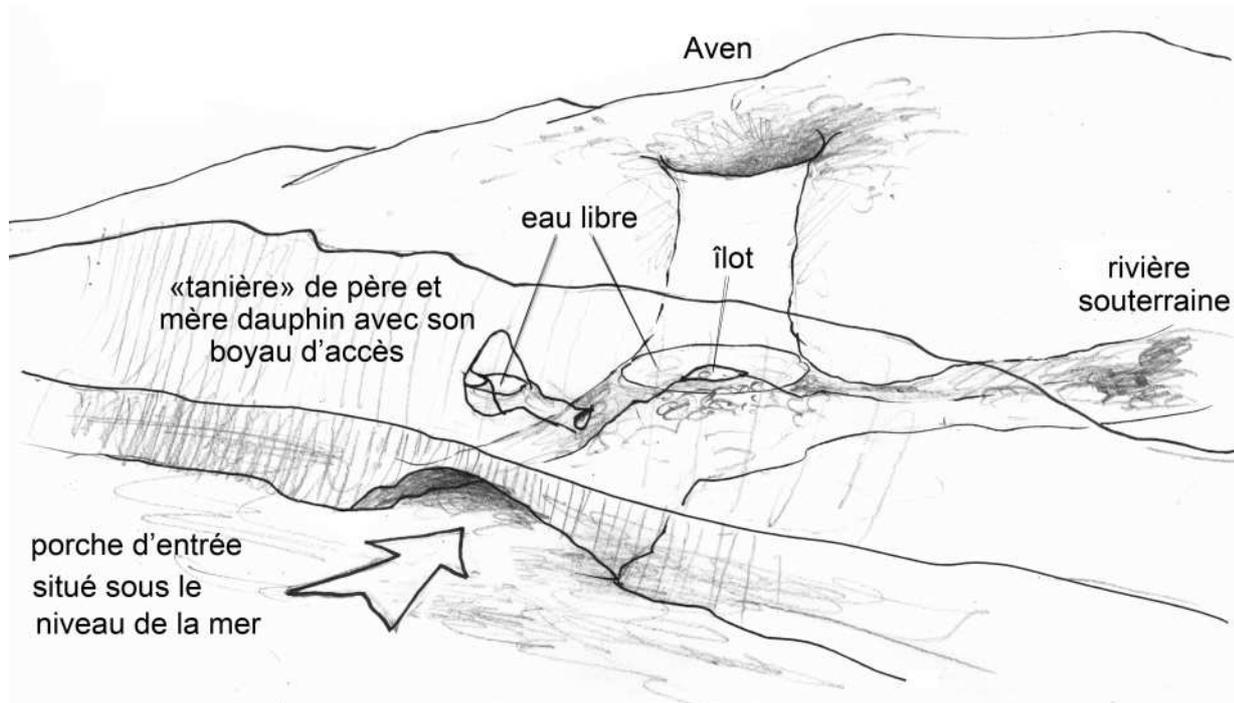
Aujourd'hui la municipalité à couvert la sortie de l'aven, pour éviter que des gens ne tombent dedans. A l'époque c'était ouvert et cela correspond aux dessins du livre. Ci-après l'endroit de la calanque où la rivière débouche :



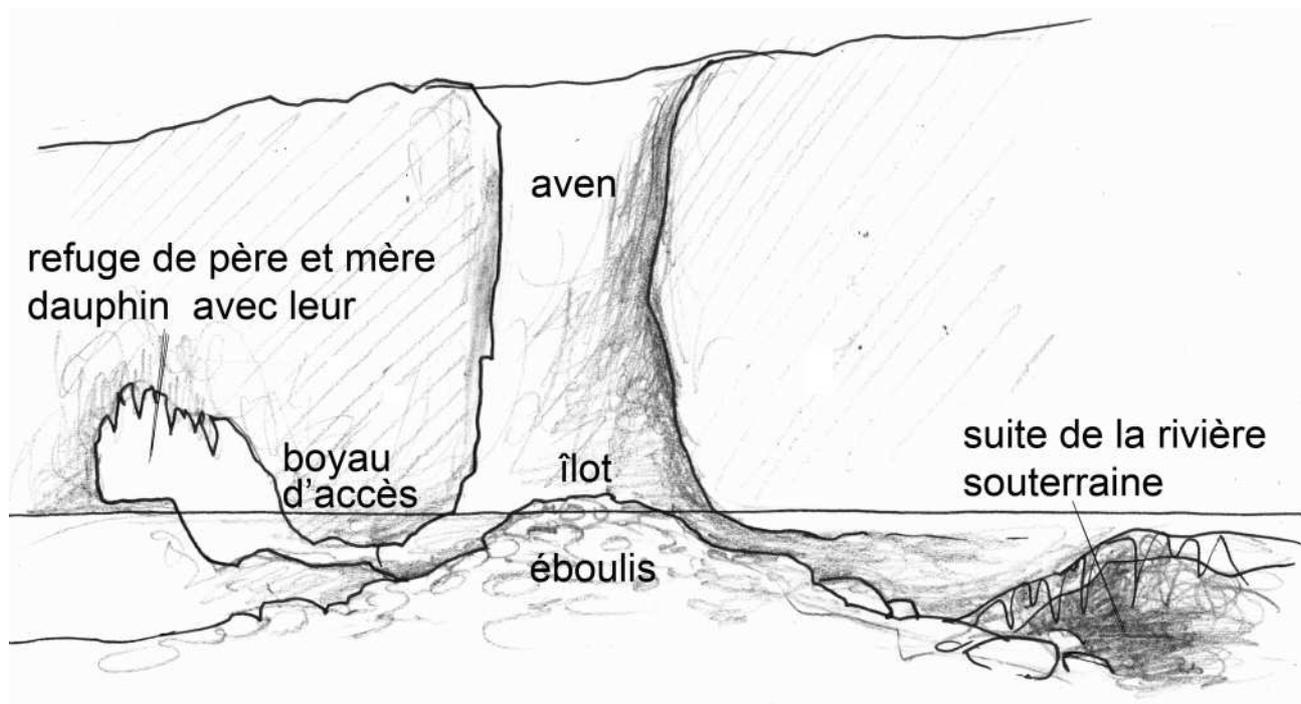
² A l'époque notre « exploit », sous l'impulsion d'un original « le maquis », accompagné d'une ribambelle de gamins nous avait valu quelques lignes dans un journal local, que je n'ai pas retrouvées. A l'époque la spéléo sous-marine n'en était qu'à ses début, dont les principaux acteurs étaient les Lyonnais. J'avais trébuché ma bouteille sur les 500 m du boyau avant de plonger dans a vasque translucide, toujours avec mon fil d'Ariane en ficelle.

A cet endroit l'eau douce s'écoule sur de l'eau saumâtre, mélange d'eau douce et d'eau de mer. On appelle ce milieu « de la vaseline » car tout devient alors trouble. Ce qui est étrange c'est quand un plonge à la moitié de son corps dans chacun des milieux, il semble sortir de ce fluide trouble, dont la surface est marquée. Par contre le haut de son corps, baignant dans de l'eau cristalline, semble être à l'air libre.

Voilà ma vision 3D des lieux :

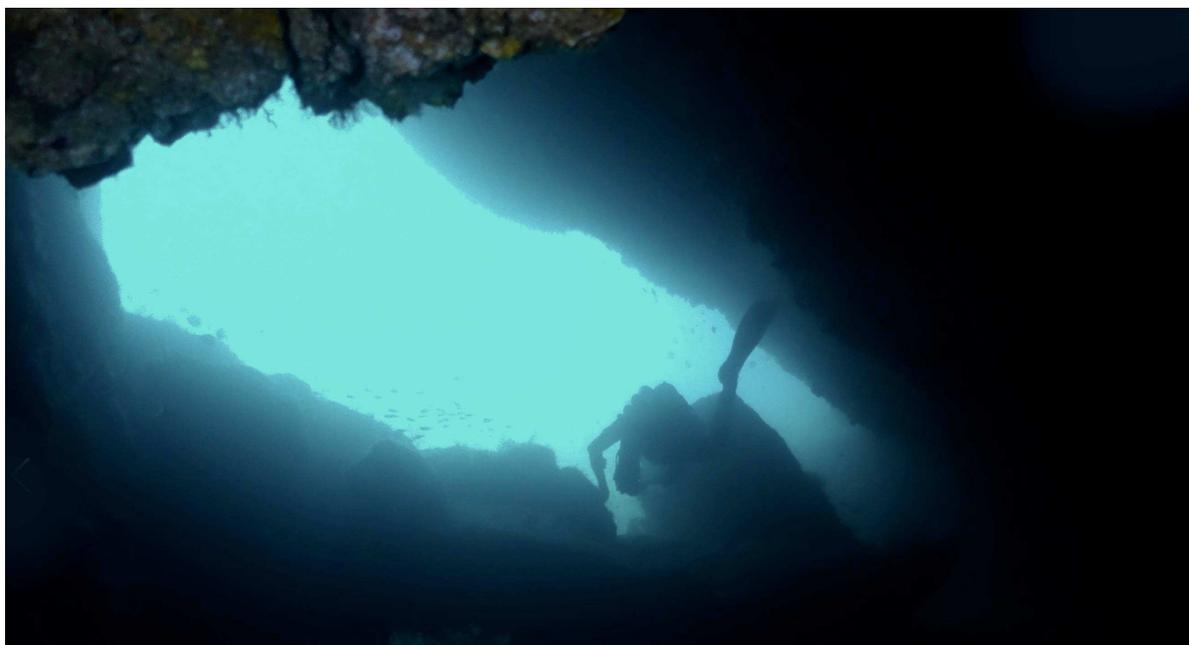


A l'aplomb de l'aven, un large éboulis. Pour autant que je l'en souviens, il n'affleure pas à la surface, ce que j'ai rajouté dans le livre, pour les besoins de histoire.



Quand est près d'atteindre l'aven on doit une fissure s'ouvrir, sur la gauche qui conduit quelques mètres plus loin à une petite grotte à l'air libre, celle-là même où Mowgli avait pris refuge, dans le livre.

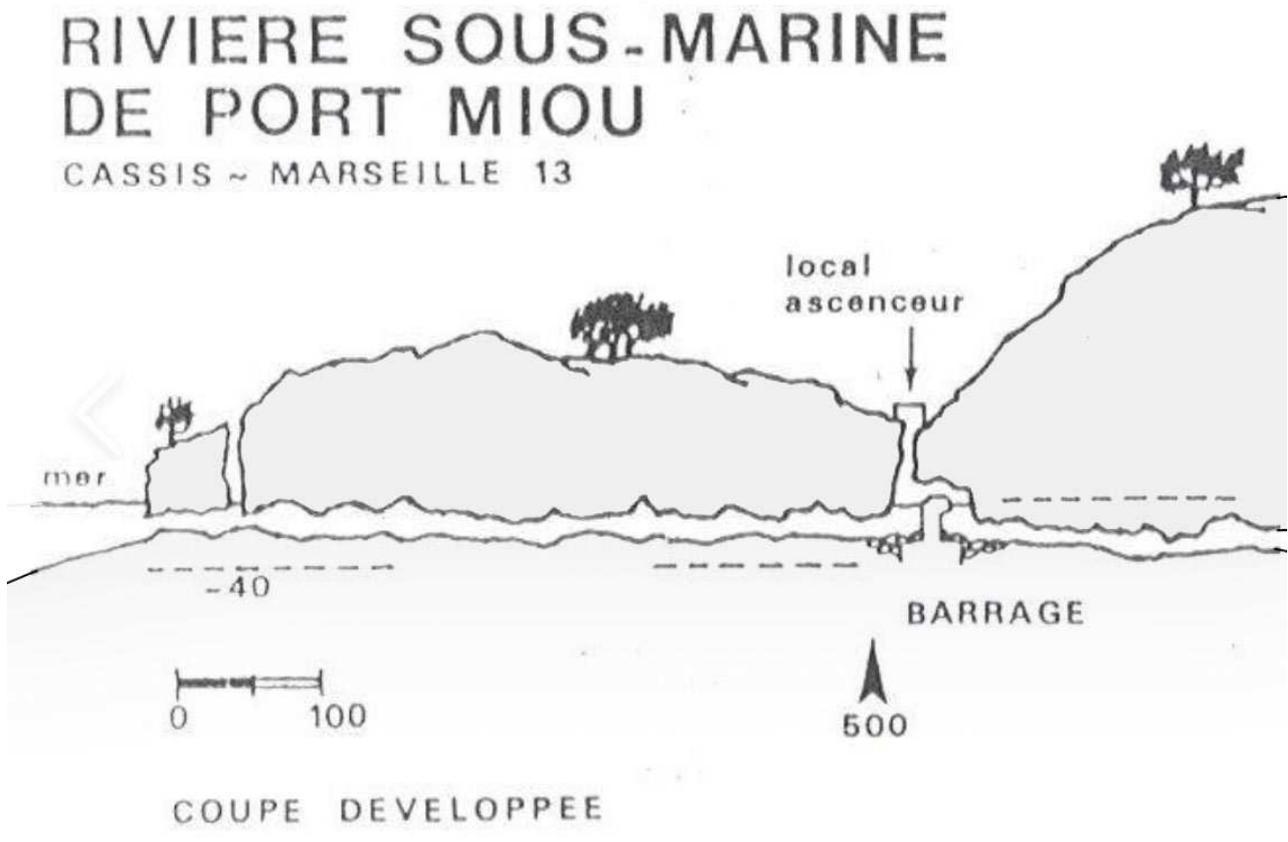
Voilà une photo de la sortie de la rivière dans la calanque.



Même si je n'en parle pas dans le livre, quand on rentre dans la grotte d'entrée un boyau conduit, sur la droite dans une petite grotte dont le sol est jonché de coquilles d'huitres. Cela signifie simplement qu'à l'époque de la dernière glaciation, quand le niveau des eaux était 70 mètres plus bas et qu'on pouvait aller à pied sec aux îles voisines : Jarre, Plane, Riou, quand la région était peuplée de pingouins, des familles faisaient de ces lieux un endroit où vivre. Non loin de là, la grotte à laquelle le plongeur Cosquer a tenu à laisser son nom, au grand dam des paléontologues.

Il reste que, dans les années qui suivirent, quand il nous arrivait d'aller plonger avec Poudevigne, quand nous passions devant l'entrée son visage se décomposait au souvenir de ce drame d'autant plus affreux qui aurait facilement pu être évité. Mais comme on le sait, ce sont souvent les spécialistes qui oublient de prendre des précautions.

En dépoussiérant mes souvenirs je me rappelle que des années plus tard j'avais été sollicité la société qui tentait d'exploiter la rivière comme source d'eau douce. Dans la coupe ci-dessous on découvre la poche d'air située à 500 mètres de l'entrée, où Cousteau et ses assistants espéraient que Limbaugh ait pu trouver refuge ? Comme nous avons déployé une ficelle de 400 mètres nous n'étions pas arrivés jusque là.



A l'époque l'accès se faisait, non par un ascenseur mais par, « un seau à ciment », dans le plus pur site XIX^e siècle avec un dénivelé de l'ordre de 40 à 60 mètres. En bas, une galerie aménagée :



Menant à une vasque qui correspondait à cette poche d'air.



La photo est évidemment récente. Pourquoi cette plongée ? Parce que je pouvais faire des dessins sous l'eau ; sur des feuilles de rhodoïd, avec un crayon gras. On m'avait demandé de faire un croquis du barrage (et béton léger, de très faible densité) qui avait été dressé là pour tenter de s'opposer à la remontée de l'eau de mer vers l'amont. Tentative qui se solda par un échec étant donnée l'existence de diverticules mettant cette partie de la rivière en communication avec l'eau libre.